

B.N.L.

29662779



# NOUVELLES du MEXIQUE

NUMÉROS 43-44

OCTOBRE 1965 - MARS 1966

4<sup>o</sup>. P. 6139

4<sup>o</sup>. P. 6139

# NOUVELLES du MEXIQUE

Revue trimestrielle fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

Couverture : Premier édifice de l'Université, à Mexico



## SOMMAIRE

JEAN-ÉTIENNE MARIE

*Julián Carrillo*

page 3



FERNANDO SALMERÓN

*L'enseignement supérieur au Mexique*

page 11

JORGE CUESTA

*Le classicisme mexicain*

page 17



### *Nouvelles du Mexique*

Interview de Jaime Torres Bodet • Les plumes du serpent

page 26



### *Le Mexique et la France*

Emprunt international pour l'électricité

La « Comisión Federal de Electricidad » • Relations franco-mexicaines

Ecrivains et artistes • Vie universitaire • Journées mexicaines

page 38

*La politique extérieure du Mexique*

page 55

*Voyage du Président Díaz Ordaz*

page 58

*Nomination de M. Morones Prieto*

page 64

Ambassade du Mexique en France, Services Culturels, 9 Rue de Longchamp, Paris XVI

Le Directeur de la publication : **Porfirio Muñoz Ledo**, Conseiller Culturel

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs

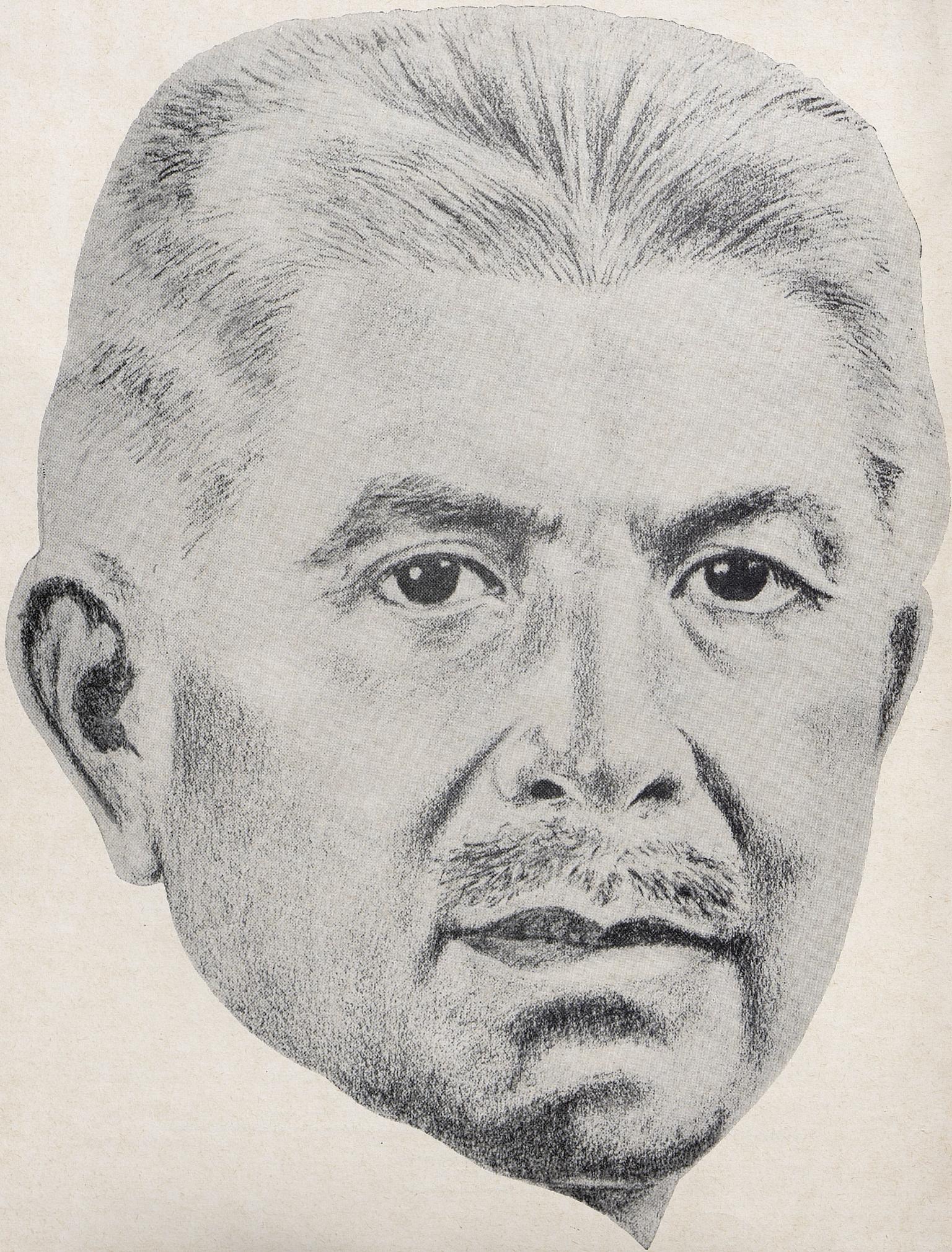
La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance

Dépôt légal en 1966 (2e trimestre)

Editions C. M. M.

12, Rue Sainte-Anne - Paris-1<sup>er</sup>

476139



# JULIÁN CARRILLO

*Jean-Etienne  
Marie*

**Q**UI n'a pas été conquis par le dynamisme rayonnant, la simplicité et l'extrême gentillesse de Julián Carrillo ?

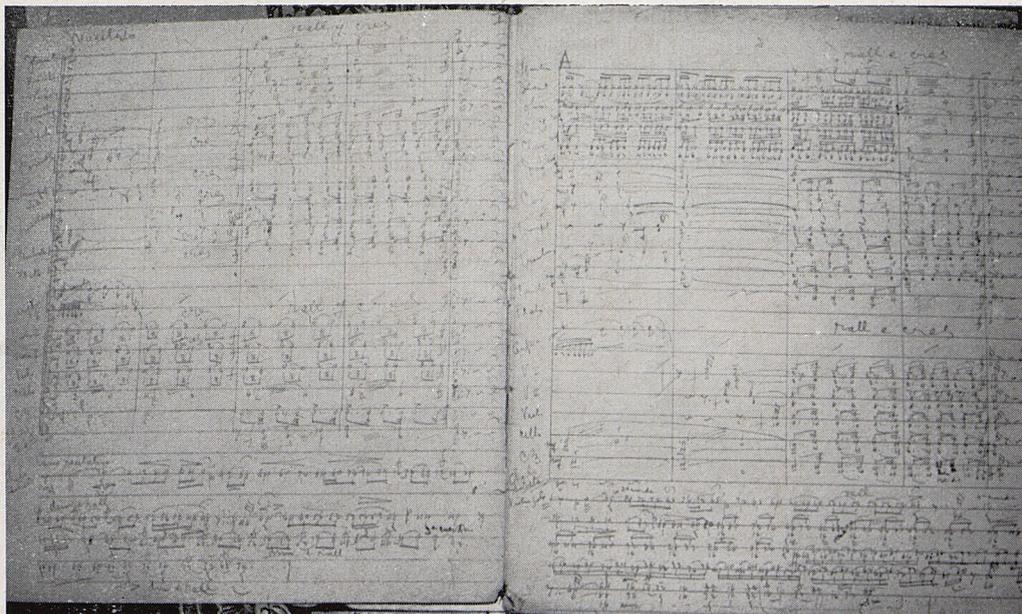
Cependant cette limpidité souriante laissait parfois transparaître une volonté peu commune qui seule explique l'aventure intrépide à laquelle Don Julián a consacré une vie solitaire.

En quelques années, au début de ce siècle, il conquiert comme violoniste, comme chef d'orchestre, comme compositeur et comme directeur du Conservatoire de Musique de Mexico, une gloire internationale. Mais aussitôt après la première guerre mondiale, il se détourne de cette gloire et se consacre à la patiente réalisation d'un rêve entrevu dès 1895 ; celle d'un univers musical dans lequel les sons se trouveraient multipliés à l'infini. C'est à tort que je parle de rêve, car Julián Carrillo

entend de tels sons depuis ce jour de 1895 où il a suivi, sur une corde de violon, l'échelle des harmoniques jusqu'à percevoir un intervalle aussi petit que le 16<sup>e</sup> de ton.

Mais c'est aussi avec raison qu'il faut parler de songe : car n'est-ce pas folie que de vouloir, dès 1900, proposer à la musique occidentale la multiplication des intervalles utilisés ? Debussy, alors, délire l'art des sons d'un grand nombre de règles ; Schönberg, dans le même temps, prêche la liberté la plus absolue avant de proposer de nouvelles contraintes. Mais l'un et l'autre n'imaginent pas de s'échapper du cadre des 12 sons à l'octave de la musique tempérée occidentale.

Or Julián Carrillo propose de généraliser la notion de tempérament à toutes sortes d'intervalles, de telle façon que la musique adopterait des cadres de



*Partition  
en chiffres de  
« Horizontes »*



## Une lettre de

*La nouvelle de la mort du compositeur Julián Carrillo m'a péniblement frappé. Ceci non seulement à cause du sentiment d'affection que j'éprouvais envers lui, mais aussi à cause de l'extraordinaire vitalité et lucidité d'esprit qu'il manifestait, malgré son grand âge. Ce qui m'était particulièrement cher chez lui c'est que, s'étant engagé dès son jeune âge dans la voie ultrachromatique, il y est resté fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Et dans cette voie il a manifesté une inventivité extraordinaire dans la solution de problèmes de réalisations pratiques (notation et instruments), qui ne s'est pas démentie jusqu'à ses derniers jours.*

*J'ai connu son existence dans les années 20, quand j'étais moi-même déjà engagé dans la voie de l'ultrachromatisme (principalement celui des quarts de ton). J'ai appris alors qu'il était l'auteur de maintes partitions ultrachromatiques et l'inventeur de nouveaux instruments musicaux à quarts et huitièmes de ton (il avait même inventé et fait construire un cymbalum en seizièmes de ton) et d'un système de notation musicale permettant de noter tous les micro-intervalles fractionnaires du demi-ton. Quelques années plus tard, je reçus de lui une très aimable lettre dans laquelle il m'engageait à utiliser ses nouveaux instruments. Mais, à cette époque, les nouveaux instruments de Carrillo m'apparaisaient comme un moyen trop coûteux de réalisation de ma musique ultrachromatique, et je préférais continuer dans la ligne que j'avais choisie, que je considérais comme la plus simple et pratique, et qui consistait à utiliser deux ou quatre pianos ordinaires, en les faisant accorder à distance d'un quart de ton.*

*À cette époque, je voyais en Julián Carrillo un compositeur ultrachromatique ayant choisi la division binaire du demi-ton (quarts, huitièmes, seizièmes de ton), de préférence à la ternaire, et c'est ainsi que je parlais de lui dans mes articles. Mais c'était mal le connaître. Je m'en suis convaincu en 1958, quand je le rencontrai à l'Unesco, à l'occasion du congrès musical dédié à la confrontation Est-Ouest. C'est alors qu'il m'a fait connaître sa dernière invention: les quatorze pianos à micro-intervalles qui, à ce moment, étaient exposés dans le hall de la Salle Gaveau et qui réalisaient, d'une*

12, 13, 14, et ainsi de suite jusqu'à 96 sons à l'octave. Imaginer semblable musique au début de ce siècle était une telle audace que des compositeurs, parmi les plus célèbres du monde entier, 40 ans plus tard, ont renoncé à orienter leur œuvre dans cette voie, alors qu'ils ressentaient pour elle un vif attrait.

Aujourd'hui même, qui a osé consacrer sa vie à des recherches semblables à celles du compositeur mexicain, qui a osé l'accompagner dans cette voie de défi ?

Deux musiciens : Yvan Wychnegradsky et Aloïs Haba, qui, après la première guerre mondiale se sont lancés à la conquête du quart de ton, l'un à partir du folklore slovaque, l'autre en explicitant certains aspects de l'œuvre de Scriabine. Qu'on veuille bien me permettre de lire quelques lignes d'Yvan Wychnegradsky : « Ce qui m'était particulièrement cher, chez Julián Carrillo, c'est que, s'étant engagé dès son jeune âge dans la voie ultra-

chromatique, il y est resté fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Et dans cette voie il a manifesté une invention extraordinaire dans la solution de problèmes pratiques qui ne s'est pas démentie jusqu'à ses derniers jours. Je voyais en Julián Carrillo un compositeur ayant choisi la division binaire du demi-ton, mais en 1958 je compris que sa pensée n'était nullement limitée et qu'elle admettait toutes les divisions possibles du ton entier, binaires, tertiaires ou autres, ne s'arrêtant qu'à la limite de l'audibilité. Pour caractériser plus pleinement ce que fut Julián Carrillo il faut encore ajouter qu'il fut dans l'ordre chronologique le premier musicien ultrachromatique. Il fut le premier à se mettre en route et de ce fait il doit être considéré comme le véritable précurseur de nous tous. »

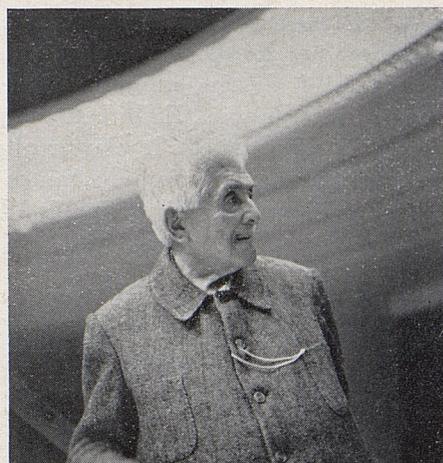
Je tiens à dire ma gratitude à Yvan Wychnegradsky pour ces quelques lignes qu'il a bien voulu rédiger à la mémoire de Don Julián et qu'il me permette

## Wyschnegradsky

façon extrêmement simple et originale, les quatorze systèmes ultrachromatiques fractionnaires du ton entier, notamment ceux du tiers, de quart, de cinquième de ton, etc., jusqu'à celui de seizième de ton. Je compris alors que la pensée ultrachromatique de Carrillo n'était nullement limitée par la perspective de la division binaire comme je le pensais, mais qu'elle admettait toutes les divisions ultrachromatiques possibles du ton entier, ne s'arrêtant qu'à la limite de l'audibilité.

Pour caractériser plus pleinement ce que fut Julián Carrillo, il faut encore ajouter qu'il fut, dans l'ordre chronologique des événements, le premier musicien ultrachromatique, dans le sens moderne de ce terme (c'est-à-dire laissant à part les recherches du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, qui étaient toutes des recherches précédant l'adoption du tempérament égal). C'est, en effet, de l'époque précédant la première guerre mondiale que datent les premières recherches ultrachromatiques de Carrillo. Il y a eu, il est vrai, d'autres précurseurs aussi: Malherbe en France, Loulié en Russie, Busoni, Stein, Mager, Moellendorf en Allemagne, Yves en Amérique, et autres. Mais aucun d'entre eux ne peut être comparé à Carrillo. Car ils n'abordèrent tous les problèmes ultrachromatiques que sporadiquement, en leur consacrant tout au plus une ou deux compositions expérimentales. Ou bien c'étaient des théoriciens et des inventeurs purs, intéressés plutôt par l'idée du quart de ton que par la musique. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale qu'apparurent des compositeurs ultrachromatiques en lesquels le compositeur et l'inventeur étaient alliés harmonieusement et pour qui le nouveau médium sonore était devenu médium musical naturel et non pas procédé spécial. C'est à cette catégorie de compositeurs qu'appartient Aloïs Haba, c'est à elle aussi que j'appartiens moi-même. Tel fut également Julián Carrillo. Mais il fut le premier à se « mettre en route » et, de ce fait, il doit être considéré comme le véritable précurseur de nous tous.

IVAN WYSCHNEGRADSKY.  
Paris, le 10 novembre 1965.



de lui signaler que la pensée du compositeur allait plus loin encore qu'il ne l'a reconnu en 1958, car, bien avant qu'on ne parle de musique électronique, Julián Carrillo n'avait pas hésité à écrire : « Ce sont les vibrations qui produisent les sons et non les sons qui produisent les vibrations..., chaque vibration est un son différent. » Ainsi, au-delà du 1/16<sup>e</sup> de ton s'ouvre le champ des 30 000 fréquences audibles. Le compositeur va plus loin encore et constate qu'en matière de son, il n'y a pas de vide, « tout se remplit et tout s'entend » et cette recherche du continu dans le domaine de hauteurs, il le transpose immédiatement dans celui du timbre : « Une série de nouveaux instruments surgira qui viendra effacer les différences énormes qui séparent les uns des autres les instruments actuels. L'orchestre futur effectuera un démembrement des timbres afin que disparaissent les sauts qui existent actuellement entre les divers groupes instrumentaux. »

Il convenait de préciser ces points pour souligner la force d'imagination de Julián Carrillo, mais on ne peut prendre la mesure de son audace qu'en le voyant à l'œuvre. Il lui fallait en effet, simultanément, résoudre des problèmes d'acoustique, renouveler la facture instrumentale, inventer un système de notation applicable à chacune des échelles utilisées, et, enfin, composer.

En acoustique, il met en doute l'exactitude des rapports liés aux diverses harmoniques. L'acuité de son ouïe lui ayant permis de déceler que dans un tube, la première harmonique donne un son légèrement plus haut que l'octave, il en déduit que dans l'échelle des harmoniques on ne retrouve aucun intervalle semblable et il explique ce phénomène par le fait que lorsqu'une colonne d'air, ou une corde se subdivise en plusieurs fuseaux, les nœuds qui en résultent, physiquement ont une certaine dimension alors que mathématiquement

cette dimension est ignorée. De ce fait dans l'échelle des harmoniques on trouvera toutes sortes d'intervalles pouvant chacun servir de support à une échelle tempérée.

La notation musicale traditionnelle est à la fois irrationnelle et d'une complication telle qu'elle constitue un obstacle à l'accession d'un grand nombre à la musique. Une notation à base de 12 chiffres pour le système dodécaphonique, de 96 chiffres pour une échelle en 1/16 de ton permet une lecture facile, là où la théorie de la forme n'impose ses lois de lecture globale.

Quant au renouveau de la facture instrumentale, Julián Carrillo y a contribué principalement en adaptant la facture traditionnelle aux intervalles nouveaux utilisés par lui. Guitare en quart de ton, harpe en tiers, 1/16<sup>e</sup> de ton, cuivres permettant le quart et le huitième de ton... Enfin cette extraordinaire série de 15 pianos, dont le clavier apparemment normal, permet l'audition de toutes sortes d'intervalles. Ces 15 pianos furent exposés à l'Expo-

sition Universelle de Bruxelles, puis à Paris à la salle Gaveau. Ils sont actuellement au Mexique. Mais Julián Carrillo a tenu à faire don à la France de deux instruments : un piano à 1/16 de ton, et un piano à tiers de ton afin que de jeunes compositeurs puissent se familiariser avec ces intervalles nouveaux.

Mais toutes ces recherches en divers domaines ne prenaient tout leur sens, pour Julián Carrillo, que dans l'élaboration d'une œuvre abondante, dans laquelle lui-même propose deux domaines distincts : celui des compositions de type traditionnel et celui dont les œuvres relèvent de la musique nouvelle. Le premier, qui prend naissance en 1900, à Leipzig, dénote, au départ, une très nette influence de Brahms, dont il conservera par la suite le caractère romantique. C'est l'œuvre de Debussy, par contre, qui ouvrira pour Julián Carrillo le chemin de la musique nouvelle. Le compositeur mexicain oublie cette science énorme de contrepoint qu'il avait acquise, et il se met, avec discrétion, à l'écoute des sons nouveaux qu'il invente.



Tout au long d'une vie, une synthèse s'opère entre ces deux mondes si divers, comme en témoignent ces quelques mesures du concertino de piano à 1/16 de ton. Dans ses dernières œuvres enfin, Julián Carrillo va au-delà de cette synthèse et rejoint un classicisme plein de hardiesse dans la messe *a capella* qu'il dédie à Jean XXIII.

L'œuvre de Julián Carrillo n'est pas une œuvre close. Ce monde sonore total préconisé par lui dans ses écrits dès 1925, il appartenait à la musique électronique de l'exploiter après 1950.

C'est vers cette époque qu'il m'a été donné de rencontrer Julián Carrillo. Passionné de musique expérimentale, je saisis immédiatement combien l'œuvre de ce compositeur pouvait efficacement contribuer au développement de la musique d'avant-garde. En effet, entre la musique électronique ou concrète qui exploite la totalité du monde sonore et la musique instrumentale prisonnière des demi-tons, il y avait rupture. La musique de Julián Carrillo offrait le moyen de réunir ces deux domai-

nes disjoints de la musique ; et dès lors je m'employai tout à la fois à la diffusion de l'œuvre du compositeur mexicain et à l'utilisation des richesses qu'il offrait.

C'est grâce à une harpe à tiers de ton de Julián Carrillo que Maurice Ohana a pu écrire ces musiques attachantes de Goa ou du Tombeau à Claude Debussy.

C'est grâce à des prélèvements enregistrés sur des pianos à tiers, cinquièmes et quinzièmes de ton qu'il m'a été possible de réaliser la bande magnétique d'une œuvre pour orchestre et bande, *Images Thanaiques*.

C'est grâce à l'un des pianos de Don Julián que de jeunes compositeurs, telle Francine Tremblot de la Croix, pénètrent avec enthousiasme dans un monde sonore nouveau.

Dans un récent ouvrage, Pierre Boulez situe le problème du renouvellement de la facture instru-

(Suite page 10)



JULIÁN CARRILLO  
por ENRICO CARUSO





## QUELQUES TEXTES

de  
*Julián Carrillo*  
 (Citations extraites d'ouvrages divers)

*Dans l'échelle des harmoniques il n'y a qu'un intervalle de chaque espèce ; il n'y a pas deux intervalles égaux et tous vont de plus grand à plus petit.*

Rang des harmoniques	Harmoniques mathématiques	Harmoniques physiques
1	129	129
2	258	258,5
3	387	388
4	516	517
5	652	645

*Le tempérament est la division de l'octave en intervalles équidistants... Le premier tempérament doit commencer par diviser l'octave en 2 (do-fa dièze), en 3 (do-mi-sol dièze-do)...*

*Il reste entendu qu'au sein de la musique tempérée on peut imaginer une infinité de divisions; c'est-à-dire une infinité de systèmes musicaux.*

et de  
*Pierre Boulez*  
 (Citations extraites de  
 « Penser la musique d'aujourd'hui », 1963)

*On s'est basé exclusivement jusqu'à présent sur la proportion 2:1, je veux dire que l'archétype de toute définition de l'espace sonore est l'octave. Il est désirable cependant de ne pas s'en tenir à ce simple facteur de redoublement.*

*Dans le domaine des hauteurs notre définition de la série est applicable à n'importe quel espace tempéré, selon quelque tempérament que ce soit.*

*Il s'agit là d'un des objectifs les plus urgents de la pensée musicale actuelle : concevoir et réaliser une relativité des espaces sonores utilisés.*

Lois de métamorphoses musicales (1927) : « L'échelle chromatique en sa métamorphose au double produira une échelle en tons entiers... » [Cet ouvrage comporte de nombreux exemples mélodiques et harmoniques métamorphosés par élargissement et rétrécissement des échelles, du ton entier au 1/16 de ton.]

Julián Carrillo a patenté 15 pianos sur lesquels, grâce au clavier connu, de demi-tons, on peut jouer des tons entiers, des 1/3, 1/4, 1/5, 1/6, 1/7... 1/16 de ton. (Brochure éditée en 1949.) [Ces pianos, réalisés en 1958, furent présentés à l'Exposition Universelle de Bruxelles, puis à Paris.]

[En 1955, présentant l'œuvre de Julián Carrillo, dans un concert qu'il avait organisé à l'École Normale de Musique, J.E. Marie signalait l'actualité de cette œuvre qui apportait à la musique d'avant-garde un complément dont elle avait besoin:] « La musique occidentale souffrait d'une coupure entre la musique sérielle prisonnière des 12 demi-tons et la musique électronique ou concrète qui explorait la totalité du monde sonore imaginable. Julián Carrillo, qui avait déjà montré la voie permettant de briser le cercle des tons et demi-tons, venait alors nous offrir le moyen de relier la musique électronique à la musique instrumentale. »

« Notre époque qui se glorifie de moyens de communications extraordinairement rapides et nombreux a des négligences tellement surprenantes qu'elles deviennent source de poésie. Julián Carrillo est le contemporain de Fl. Schmidt, ses premières découvertes remontent à 1895 et nous pensons qu'elles viennent s'inscrire avec beaucoup d'à-propos dans la vie musicale parisienne de 1955. » (Cette remarque de J.E. Marie conserve toute son actualité en 1966.)

Modifier la lutherie qui nous régit actuellement et adopter des instruments susceptibles de mobilité dans leurs adaptations aux diverses phases de l'unité sur laquelle reposerait l'espace sonore en évolution...

Il suffirait de construire des instruments où l'on serait libre de varier les échelles... Le clavier serait la tablature faisant correspondre à 1 symbole unique des interprétations variées.

Si j'ai mentionné d'une façon insistante la réalisation de nouveaux espaces sonores c'est qu'il me semble extrêmement important de ne pas abandonner « l'empire musical » aux seuls moyens électro-acoustiques mécaniques.

Quoi qu'il en soit, instrument à tablature et procédés électro-acoustiques arriveront à nous donner ce que nous ressentons comme primordial dans la phase actuelle et future de l'évolution musicale.



Preludio a Colón
Partitura
Julián Carrillo

Poco lento

Partition originale de  
«Preludio a Colón»

mentale et de l'extension de la notion de tempérament à toutes sortes d'intervalles au premier rang des préoccupations du musicien d'aujourd'hui; il imagine des œuvres au sein desquelles des structures pourraient passer d'une échelle tempérée à une autre... Les pianos « metamorfoseadores » de Julián Carrillo répondent très exactement à ce qui préoccupe et à ce qu'imagine le plus éminent des compositeurs de la nouvelle école française. Dans une œuvre imaginée en 1895, élaborée patiemment tout au long d'une vie, Julián Carrillo offre à la musique la plus contemporaine, la solution de certains des problèmes les plus graves qu'elle ait à résoudre.

Un hommage, souvent, est un témoignage de reconnaissance dans le temps même où il est un au revoir. Dans le cas présent, s'il est expression d'une très profonde gratitude, il revêt le caractère d'un acte musical engageant l'avenir, ou plus exactement, ouvrant largement l'avenir. Cet avenir si humblement questionné par Don Julián dans son « Preludio a Colón ».

[Ce texte a été lu par l'auteur au cours de la cérémonie solennelle en l'honneur de Julián Carrillo, laquelle s'est déroulée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, le 29 novembre 1965 (voir page 50).]

# L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR AU MEXIQUE

*Fernando  
Salmerón*

L'HISTOIRE de l'enseignement supérieur au Mexique, si nous laissons de côté les institutions indigènes antérieures à l'arrivée des conquérants, peut être présentée en trois étapes, dont chacune a ses propres problèmes académiques et sociaux.

Le début de la première étape se situe au moment solennel de la fondation de l'Université Royale et Pontificale de Mexico, qui ouvrit ses portes le 25 janvier 1553. Il s'agissait exactement de transférer en terres américaines une institution européenne, née au Moyen Age, qui aurait pour principal objet de conserver vivante la tradition culturelle des conquérants et, surtout, de la préserver de la contamination des modes de vie indigènes. La colonisation a imposé aux indigènes de nouveaux modes d'existence — sociaux, économiques, religieux —, mais ne leur permit pas d'y participer entièrement. L'éducation universitaire s'est toujours maintenue comme un enseignement de caste, la grâce de ses cérémonies baroques n'a jamais dépassé les frontières du cloître, et l'influence de sa vie intellectuelle n'est pas allé au-delà des intérêts du groupe seigneurial dominant.

En marge de cette prestigieuse — bien que socialement débile — activité académique, accrue, dans une certaine mesure, par la fondation de l'Université de Mérida, et, dans les dernières années de la colonie, par celle de Guadalajara, des collèges d'ordres religieux se sont épanouis. Dans cette œuvre, les Jésuites se sont fait remarquer; ils obtinrent (en 1621) du pape Grégoire XV, la faculté de conférer des grades académiques aux étudiants ayant passé cinq années dans leurs collèges et se trouvant à une distance de deux cents milles de

l'Université la plus proche. Les Dominicains avaient obtenu, dès 1588, la même concession.

Les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle trouvèrent l'Université Royale et Pontificale en pleine crise. Cette crise marque le commencement de la seconde

*Cité Universitaire de Mexico - Tour du Rectorat*



étape de notre histoire. Le développement des sciences naturelles et des méthodes expérimentales avaient mis en question le prestige de l'université, et l'écho de la révolution française et de l'indépendance des Etats-Unis avait contribué à créer un mouvement qui devait finir par changer l'organisation politique du pays et par liquider la colonie. Après quelques années de révolution, l'indépendance du Mexique était consommée, mais la lutte n'était pas complètement terminée, et les structures sociales de la colonie, qui n'étaient pas totalement transformées, tenaient en échec le nouvel Etat mexicain. Ce nouvel Etat était né sous le signe du libéralisme et des idées de l'Illustration; il se proposait de transformer entièrement l'enseignement, en lui donnant un caractère populaire, gratuit et laïque. L'Université Royale et Pontificale représentait un obstacle idéologique et un point de refuge pour ses ennemis les plus qualifiés. Les gouvernements libéraux supprimèrent les universités et favorisèrent la création d'autres établissements.

Dans les provinces, les anciens collèges furent sécularisés tandis que naissaient lentement les Collèges d'Etat et les Instituts scientifiques et littéraires destinés à dispenser l'enseignement secondaire et à délivrer des titres en Droit, parfois en Médecine ou de quelque autre discipline. Mais, les chaires les plus traditionnelles disparurent et l'Université Royale et Pontificale elle-même fut dispersée; ses Facultés devinrent Ecoles Nationales dont le principal objet était de former des professionnels pour les carrières libérales. La recherche scientifique, la création philosophique et artistique passèrent au second plan, mais l'enseignement supérieur parti-

cipa, après la restauration de la République, de la stabilité du pays jusqu'aux premières années de notre siècle. Cent ans après la guerre d'indépendance — en 1910 —, la nation célébra cette date en regroupant de nouveau les Facultés dispersées et en réouvrant celle de Philosophie lors d'une seconde fondation de l'Université de Mexico. Dès lors, s'ouvre la troisième étape de notre histoire. En réalité, les gouvernements libéraux ne parvinrent pas à modifier radicalement les vieilles structures de la société coloniale et les problèmes se firent de plus en plus aigus pour les classes laborieuses. L'Enseignement était devenu laïque, mais il ne parvint jamais à être populaire et il resta insuffisant à tous les degrés, de telle sorte que l'enseignement supérieur n'était accessible qu'à certaines classes sociales. Il y eut crise lors du mouvement révolutionnaire de 1910; celui-ci représentait, sous l'angle politique, une affirmation des principes libéraux, mais au point de vue social, il provoqua des changements qui débordèrent ces principes et dont les conséquences économiques permirent la transformation actuelle du pays.

Les établissements d'enseignement supérieur, après la période d'instabilité, subirent également le contre-coup de ces transformations et s'incorporèrent au développement commencé dans les années immédiatement postérieures à la conflagration de 1910. Quelques-uns d'entre eux gardèrent le poids d'une tradition séculaire, d'autres s'inspirèrent des modèles libéraux du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreux autres enfin naquirent sous la protection des gouvernements révolutionnaires, mais tous offrent dans leur diversité, une structure complexe qui, prise dans



#### POPULATION SCOLAIRE DES UNIVERSITÉS ET INSTITUTS MEXICAINS

	1959	1965	Augmentation (%)
Université Nationale Autonome . . . .	33.337	47.784	43,33
Universités des Etats fédéraux . . . .	17.863	39.891	127,78
Grandes écoles dépendant du Gouvernement fédéral . . . . .	3.492	7.102	103,35
Institut Polytechnique National . . . .	8.829	12.715	44,01
Instituts technologiques régionaux . .	168	1.178	601,19
Grandes écoles dépendant des Gouvernements des Etats . . . . .	151	3.166	1.996,35
Ecoles libres . . . . .	3.752	7.119	89,73
Ecoles privées . . . . .	3.832	11.117	190,10

#### Résumé par zones

	1959		1965	
	Quantité	%	Quantité	%
Provinces . . . . .	21.828	30,56	52.226	41,15
District Fédéral . . . . .	49.596	69,44	74.703	58,85
TOTAL . . . . .	71.424	100	126.929	100

son ensemble, mérite une attention plus soutenue. Ce que l'on peut appeler actuellement le système national de l'enseignement supérieur au Mexique est constitué par un nombre croissant d'institutions — 84 pour être exact — de caractère très divers, qui sont entretenues sur des subventions de l'État ou par des dons particuliers, et sont distribuées tout au long du territoire : universités, instituts technologiques, écoles normales supérieures ou, tout simplement, des écoles libres d'enseignement supérieur. Nombre de ces établissements possèdent un régime intérieur complètement autonome, basé, pour chaque cas, sur une disposition légale spéciale ; toutefois, beaucoup sont rattachés aux gouvernements des États, d'autres au Gouvernement Fédéral à travers divers ministères.

Ces établissements chargés de dispenser l'enseignement supérieur et, naturellement, chargés de mener la recherche scientifique, ne se bornent pas à ces attributions, mais ils s'occupent aussi en partie de l'enseignement moyen.

Au Mexique, ce niveau de l'enseignement est divisé, à son tour, en deux cycles, dont le second dépend presque intégralement des établissements d'enseignement supérieur, tandis que le premier degré, couramment appelé « école secondaire », en dépend dans une proportion bien moindre, car il est, en majeure partie, directement rattaché au ministère de l'Éducation nationale et aux gouvernements des États.

Nous avons ébauché en quelques mots le processus historique qui a donné naissance au système mexicain d'enseignement supérieur. Présenter maintenant en un schéma l'ensemble les institutions qui le composent, comme s'il s'agissait d'une structure statique et ne posant aucun problème, semble offrir moins d'intérêt que d'examiner un seul de ses traits les plus saillants, avec la certitude que cela suffira à donner une idée de sa situation actuelle et de ses problèmes les plus urgents.

Relevons quelques chiffres (1). En 1959, on trouvait dans le pays exactement 55 établissements d'enseignement supérieur, s'occupant d'un total de 71 424 étudiants. Au début de l'année 1965, 126 929 étudiants étaient inscrits dans les établissements d'enseignement supérieur, ce qui représente une

(1) Ces informations préliminaires du Bureau Technique de la Direction Générale de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique, se rapportent exclusivement au cycle supérieur, sans tenir compte des chiffres de l'enseignement moyen.

CONSTITUCIONES  
DE LA REAL Y PONTIFICIA  
UNIVERSIDAD  
DE MEXICO.\*\*  
SEGUNDA EDICION,  
DEDICADA  
AL REY NUESTRO SEÑOR  
DON CARLOS III.



CON LICENCIA EN MEXICO,

En la Imprenta de D. Felipe de Zuñiga y Ontiveros, calle de la Palma, año de 1775.

\*\* Fueron extendidas por el Illmo. Excmo. y Venerable Sr. D. JUAN DE PALAFOX Y MENDOZA, de gloriosa memoria, del Consejo de S. M. Obispo de la Puebla de los Angeles, Visitador de dicha Real Universidad y de la Nueva España, Virrey y Capitan General, que fue en ella, y Presidente de la Real Audiencia de México.

progression de près de 78 % de l'inscription pour une période de six années. Quant au nombre des établissements d'enseignement supérieur, il est passé de 55 à 84 pendant ce même laps de temps. Ce n'est pas tout. Les études statistiques de la tendance des coefficients de comportement de la population scolaire durant la période 1950-1960, appliqués aux nouveaux chiffres relatifs à l'étendue et à la structure de la population mexicaine pour 1960 et 1980 (2), permettent d'espérer les résultats suivants : si, pour l'année 1965, le chiffre de première rentrée dans tout le pays, c'est-à-dire l'inscription totale pour la première année d'enseignement supérieur a été de 49 000 élèves, pour 1970 nous devons en attendre 117 000 pour cette même première année. Ce qui veut dire que, s'il n'y a pas modification des tendances, nous devons nous attendre à ce que la population totale, à tous les degrés de l'en-

(2) D'après les études de la Banque du Mexique et du Conseil National de Développement des Ressources humaines pour l'Industrie.



Couverture  
d'une thèse ancienne

seignement supérieur, atteint près de 300 000 élèves à travers toute la République. Dans l'ensemble, il s'agit donc d'une augmentation de plus du double de la demande actuelle, pour ce qui est de l'enseignement supérieur au cours des cinq prochaines années.

Devant les chiffres que nous venons de citer, il n'est guère nécessaire d'ajouter que le trait le plus saillant de l'enseignement supérieur au Mexique est une expansion rapide et constante. La liste complète de ses problèmes urgents, découle directement de cette même expansion et l'on ne peut l'examiner qu'en rapport avec celle-ci : par exemple, les difficultés économiques qui empêchent de faire face à l'accroissement correspondant des établissements, ou la pénurie d'un professorat qualifié et suffisant, sans compter les conséquences directes de tels phénomènes pour la vie académique.

Mais, les pays en plein essor, comme le nôtre, trouvent une issue naturelle pour faire face aux

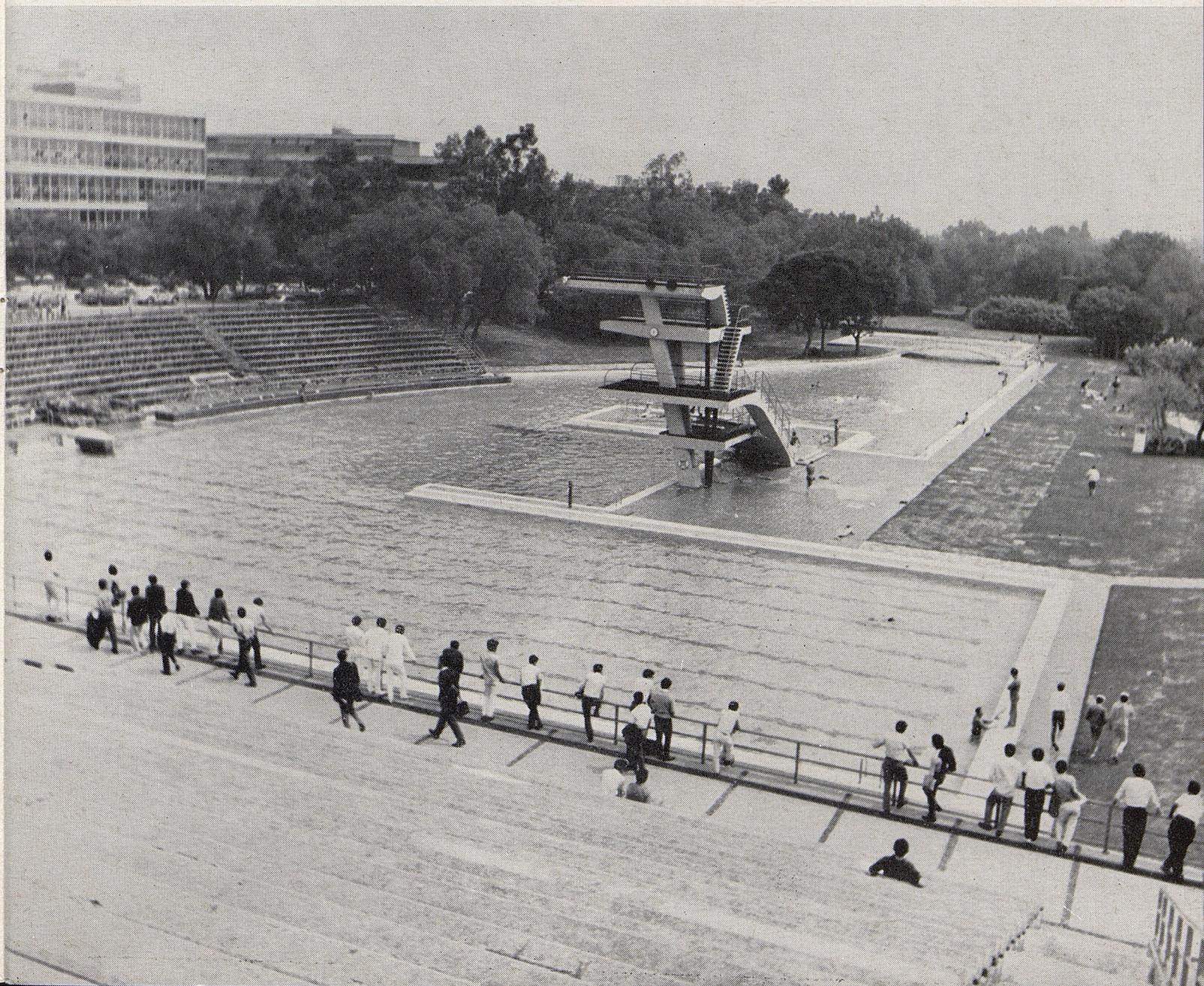
problèmes que pose la rapide expansion de leur système d'enseignement, cette issue consistant à abaisser les niveaux scolaires. Les établissements surgissent en réponse aux exigences régionales d'une urgence telle que, parfois, elles font perdre de vue — non sans dangers, probablement — d'autres conditions de la vie académique. Mais, faire baisser les niveaux de l'enseignement entraîne d'autres dangers que ceux académiques dont nous avons déjà parlé : problèmes non moins graves, qui touchent la fonction sociale de l'éducation. Pour des motifs de prestige aisément compréhensibles, un grand nombre de jeunes gens optent pour de longues études dans les universités ou dans les instituts technologiques, abandonnant les études professionnelles du cycle secondaire. Et comme, d'autre part, le niveau de l'enseignement n'est pas suffisamment élevé, il en résulte que les diplômés des établissements d'enseignement supérieur, en dépit de leur nombre, ne sont pas toujours en état de répondre aux exigences sans cesse accrues d'une économie en voie d'industrialisation. D'une part, comme des cadres viennent prendre dans l'industrie

la place des techniciens moyens, dont on ne dispose pas en nombre suffisant, et s'il est vrai que le déficit est ainsi comblé, ce n'est qu'au prix d'un long effort éducatif et d'un investissement inutile qui, dans les conditions du pays, s'avère être un gaspillage injustifiable. Mais, d'autre part, les cadres peuvent difficilement couvrir la demande de personnel qualifié d'un niveau élevé, le besoin urgent de chercheurs et de techniciens spécialisés dont le travail créateur constitue l'unique garantie d'un développement économique soutenu. Le procédé consistant à abaisser les niveaux de l'enseignement supérieur, outre qu'il augmente la demande de places dans les universités au détriment de la formation des techniciens de niveau moyen, contribue à freiner le développement par l'absence d'une recherche scientifique créatrice. Le système national d'enseignement supé-

rieur peut préparer, à l'exception de quelques spécialités, la main-d'œuvre stratégique que requiert l'industrie du pays, y compris ses services sociaux, mais seulement sur la base de la réinterprétation des découvertes et inventions des chercheurs étrangers. Cette méthode, non seulement contribue à rendre plus lent le développement économique et social, favorise une industrie toujours limitée et dépendant de l'étranger, mais encore, fermant le circuit, elle retarde indéfiniment le développement de la recherche scientifique dans les institutions nationales.

La tâche immédiate pour l'enseignement supérieur au Mexique, consiste à rompre ce cercle, en convertissant chaque université, chaque institut technologique, chaque école normale supérieure, en un

*Piscine de la Cité Universitaire - México*



véritable centre de recherche scientifique, bien que limité à de très petites aires de travail. Ce n'est que de cette manière que l'on pourra relever, au sein des institutions, le niveau académique de l'enseignement, et, en dehors de ces établissements, contribuer efficacement au développement économique et social du pays. Mais, pour être accomplie, cette tâche doit être planifiée.

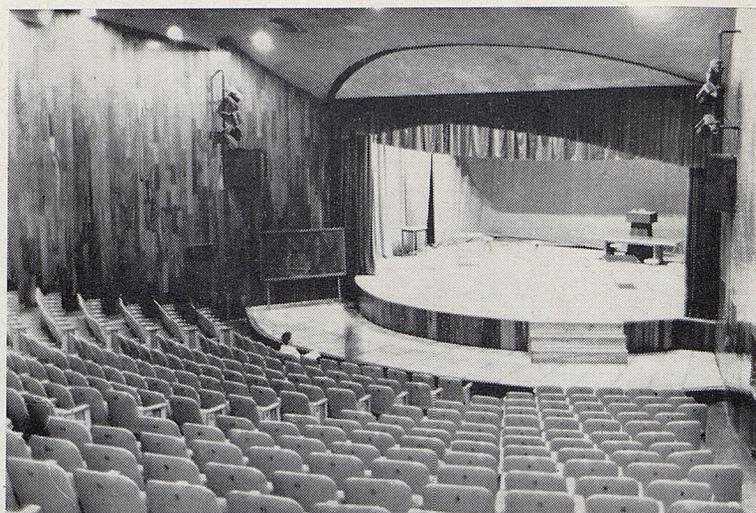
Les récentes années, qui ont présidé à la rapide expansion de l'enseignement au Mexique, ont été



*Le premier édifice de l'Université à Mexico*

témoins également d'une série d'efforts désespérés en vue de maintenir les sources mêmes et les attributions essentielles de l'enseignement supérieur : des cours pour diplômés ont été inaugurés, dont l'objet est la préparation de chercheurs et de professeurs d'un niveau élevé; le nombre de bourses pour diplômés en vue d'études à l'étranger a été augmenté; de nouveaux centres de recherche scientifique rattachés aux établissements d'enseignement ont été créés; le professorat de carrière à plein temps ou à mi-temps s'est notablement accru; surtout, du fait que l'expansion de l'enseignement a absorbé une part considérable des ressources disponibles. Cela n'a pas été planifié faute d'organes de caractère national pour coordonner la pluralité des établissements chargés de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique, faute égale-

ment de règlement légal, de caractère national, confirmant la faculté et l'obligation pour l'Etat, de fixer les directives de ce niveau de l'enseignement. Voici deux mois, le ministère de l'Education nationale a installé la Commission nationale pour la Planification intégrale de l'enseignement. Cette commission a entrepris les études préliminaires et d'étroites relations ont été établies entre les institutions d'enseignement supérieur du pays; des examens d'admission ont été créés pour les études supérieures et l'on exige davantage des étudiants

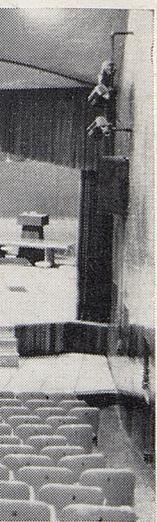


*Cité Universitaire  
Auditorium de l'École d'Architecture*

dans leur travail quotidien, etc. Mais tout cela n'est pas encore suffisant et n'a pu être planifié. Ce n'est pas suffisant en raison de la limitation naturelle d'une tâche qui en est à ses débuts, mais, devra faire face à ces problèmes. Les nécessités d'expansion de l'enseignement doivent être prévues dans tous leurs détails et la progression doit en être contrôlée. Dans ce plan intégral sera inclus le niveau supérieur de l'enseignement. Ce qui veut dire que le destin de l'enseignement supérieur au Mexique est en jeu, et ceux qui s'intéressent, à un titre quelconque, à la sauvegarde de la fonction essentielle de l'enseignement supérieur, des conditions fondamentales de la vie académique, espèrent fermement que, cette fois, tout sera mis sur une seule carte : la planification et le développement de la recherche scientifique.

# LE CLASSICISME MEXICAIN

Jorge  
Cuesta \*



L'HISTOIRE de la poésie mexicaine se confond avec l'histoire universelle de la poésie : elle eût pu se développer dans n'importe quel pays ; elle a un sens pour tout esprit cultivé qui la considère et aspire à comprendre les idéaux qu'elle a servis et qui lui ont donné son caractère. Ces idéaux qui, dans un espace géographique limité — le Mexique —, dans une société donnée — la société mexicaine — et à travers une époque historique définie, ont fasciné des êtres de tempéraments divers, ont été, tant par la variabilité de leurs aspects que par la variabilité de leurs formes, les mêmes que ceux de la poésie dans toute autre nation moderne. Même quand, suivant les multiples tendances romantiques, les œuvres qu'elle a produites ont été les plus particulières ou les plus exotiques, la poésie mexicaine n'a pas manqué de témoigner d'un destin universel de la poésie. Par contre, lorsqu'on a « mexicanisé », lorsqu'on a « américanisé », lorsque, par exemple, on a voulu ressusciter des tours de phrases et des vocables indigènes, elle n'a pu éviter de n'être que l'un des nombreux exotismes qui ont distrait et captivé accidentellement la conscience d'une culture : l'occidentale. Pour cette raison la poésie mexicaine est une poésie « européenne » comme, en principe, l'est toute poésie américaine.

Strictement parlant, la poésie mexicaine est une poésie espagnole ; cependant ce n'est pas le fait d'être espagnole qui la caractérise ou lui donne une dépendance organique nécessaire ; bien au contraire, c'est là une des raisons qui font de la poésie espagnole une poésie universelle. Si l'on voulait désigner l'apport particulier de la poésie mexicaine à la poésie espagnole on devrait dire, quoique cela puisse paraître ambitieux, que c'est l'universalité. Cela peut être vérifié car, dans le cadre de la littérature espagnole, la littérature mexicaine témoigne d'indépendance, d'un esprit propre. Je ne veux pas dire que c'est au

Mexique que la pensée a atteint son universalité, mais que, nécessairement, elle aurait dû l'atteindre pour pouvoir être mexicaine. Grâce à son universalité, la poésie espagnole put lui donner naissance et, constamment fidèle à ce principe, la vocation de la poésie mexicaine à l'« intérieur » de la poésie espagnole a été de maintenir, de lui rappeler cette universalité.

Les origines de la poésie mexicaine se confondent avec l'une des périodes les plus brillantes de la poésie. Ses premiers balbutiements ont été des œuvres classiques et parfaites dont la valeur n'a pas été amoindrie au sein de la science poétique universelle, la plus admirable qui ait été. Dès sa naissance elle entra d'emblée dans la maturité ; dès son enfance elle eut le sens des responsabilités supérieures qui fascinaient les plus grands génies d'une grande époque, dans les plus grands pays. Elle entra de plain-pied dans la tradition la plus noble et dut satisfaire le plus exigeant des lignages. Il n'est pas possible d'imaginer seulement que la pensée mexicaine, à sa naissance, n'eût pas subi la domination d'une pensée universellement dominante, comme il n'est pas possible de supposer non plus qu'elle eût pu naître et se développer d'une façon originale sans l'influence d'une telle fascination.

Ce fut une servitude, pour l'histoire de la littérature mexicaine, que cette identité de ses origines avec la littérature classique espagnole. Les œuvres de don Juan Ruiz de Alarcón et de Sor Juana Inés de la Cruz appartiennent-elles à la littérature espagnole ou peuvent-elles être considérées déjà comme une littérature mexicaine ? Ce problème est absolument vain, si l'on pense qu'il s'agit d'une littérature espagnole *classique*, c'est-à-dire, ayant un langage et une signification universels. Les odes de Fray Luis de León ou celles de Francisco Rojas, n'appartiennent

\* Fragment de l'essai publié en 1934 dans *El libro y el Pueblo* (XII, 8), et reproduit maintenant dans les *Œuvres de Cuesta* (Ed. Université de Mexico, 1964)

pas davantage exclusivement à l'Espagne. La vie d'une culture espagnole en Amérique ne s'expliquerait pas sans un classicisme, sans un universalisme espagnol. La domination de l'Espagne en Amérique — même en ce qui concerne la poésie — fut la domination d'une pensée universelle, une pensée qui était également celle de l'Italie, de la France et de l'Angleterre, et qui s'abreuvait aux sources classiques de la Grèce et de Rome. Il n'y aurait pas eu une littérature espagnole en Amérique si la langue espagnole n'avait été une langue universelle et savante, capable de servir à l'expression de n'importe quel tempérament ; capable de donner forme à une littérature originale et neuve sous n'importe quelle latitude. Aux États-Unis, de même, on eût pu adopter le latin, par exemple, comme langue littéraire, si l'anglais n'avait possédé, grâce à sa culture, grâce à ses rapports avec les plus différentes façons de sentir et de penser, la possibilité de recevoir dans ses formes n'importe quel concept nouveau et inattendu. Avec les tournures savantes de l'espagnol, les tournures populaires furent également introduites au Mexique. Mais si seulement ces dernières y ont été adoptées, on ne pourrait pas parler actuellement d'une littérature mexicaine originale ; on y aurait par contre une littérature « châtiée » que les écrivains espagnols continueraient à considérer avec bienveillance et qui se trouverait, en tant qu'espagnole, dans leurs anthologies. Mais il n'en fut pas ainsi : dès le début, le Mexique a vu s'épanouir les formes critiques et réflexives de la littérature espagnole.

Par conséquent, les écrivains espagnols ont considéré traditionnellement avec mépris jusqu'aux œuvres de Ruiz Alarcón et de Sor Juana Inés de la Cruz, qu'aucun métissage n'excluent cependant de la langue espagnole. Ce qui les en sépare, à ce qu'il semble, c'est leur caractère critique et réfléchi, leur qualité universelle. La littérature espagnole du Mexique a eu le bonheur d'être considérée en Espagne comme une littérature adultérée. Ce jugement n'est pas erroné, puisqu'il la rend à la meilleure tradition espagnole, qui n'est pas une tradition châtiée, à la tradition classique, qui est la tradition de l'hérésie, la seule tradition américaine possible.

Il n'existe pas, au Mexique, de poésie indigène, pas de poésie populaire autochtone. Les formes populaires de la poésie mexicaine ne sont que des formes populaires de la poésie espagnole après la même opération que les mexicanistes académiques firent subir plus tard aux formes savantes de la poésie bucolique, en l'appliquant au paysage du Mexique. Il n'y a donc pas une poésie savante, authentiquement mexicaine : le purisme mexicain n'a pas été un

pastiche du purisme espagnol, purisme d'ailleurs très difficile à prouver, alors que ses adultérations ne le sont pas. L'originalité de la poésie mexicaine ne peut lui venir que de son radicalisme, de son universalité ; non pas de l'accumulation de coutumes héréditaires,



*Juan Ruiz de Alarcón*

mais de la possibilité de trouver ses racines dans son universalité, de trouver son rayonnement dans son universalité. Il n'est pas jusqu'à la poésie indigène recueillie par les colonisateurs espagnols, tels les chants attribués à Netzahualcōyotl qui ne furent, dans leur traduction espagnole des poésies savantes, familiarisées avec les thèmes et les images d'Horace ; c'est-à-dire qu'elles furent « déracinées » et ajoutées à une tradition universelle et migrante.

Tout classicisme est une tradition universelle et migrante. Dans la pensée espagnole qui vint en Amérique par l'Espagne, ce ne fut pas l'Espagne mais un universalisme qui émigra, un universalisme que l'Espagne ne fut pas capable de retenir, puisqu'intellectuellement elle n'émigra pas. Non seulement le Mexique : toute l'Amérique est née à la faveur de la passion universelle dont brûla l'esprit européen durant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, lui ouvrant les yeux sur la nature, l'éveillant à la curiosité de la science,

lui donnant l'avidité de connaître profondément ses passions. L'influence de l'Amérique a été grande en Europe « depuis l'avenir » et depuis la distance. L'idée d'Amérique en vint à être le ferment révolutionnaire le plus actif, qui détruisit les frontières



Un des premiers « Costumbristes »  
Manuel Edouardo de Gorostiza

habituelles du monde, par le simple pouvoir de l'imagination. Ce ferment ne perdit pas de sa force dans la présence ou dans la réalité. L'Amérique dans la pensée et dans l'action de l'europpéen qui la peuplait, ne manqua pas d'être la représentation de l'hérésie. Et cette condition rendit très vite suspect aux européens orthodoxes ce qui se passait en Amérique et aspirait naturellement à l'universalité.

L'originalité américaine de la poésie du Mexique ne doit pas être cherchée ailleurs qu'en son inclination classique, c'est-à-dire dans sa préférence pour les normes universelles sur les normes particulières. C'est ainsi que s'est exprimée sa fidélité à son origine, ce en quoi consiste l'originalité. Cette inclination n'a même pas pu disparaître durant le romantisme mexicain qui a été une tendance vers le particularisme ; raison pour laquelle notre romantisme dérive directement de notre poésie académique, et ne va pas contre elle. Tout comme les œuvres de Sor Juana Inés de la Cruz ou de Juan Ruiz Alarcón se distinguent du classicisme

espagnol par leur plus grand radicalisme, notre poésie académique postérieure se distingue de celle espagnole similaire par plus de liberté, par un attachement moins grand aux formes artificielles d'une école classique « espagnole », par un désir naturel de maintenir vivante une école classique universelle. C'est-à-dire que l'académisme mexicain a été beaucoup moins académisme que celui espagnol : aucun purisme ne lui interdisait de puiser directement aux sources classiques grecques et latines la justification de son hérésie et un exemple de son indépendance et de ses prédilections révolutionnaires. L'une de celles-ci était, chose blasphématoire en Espagne, ne pas craindre de choisir ses modèles et ses normes « aussi » dans le classicisme français.

Le rapport qui s'établit dans la poésie mexicaine entre académisme et romantisme demeure obscur, et se révèle arbitraire et dénué de sens, si l'on juge d'après les plus stricts concepts scolaires, qui ne sont pas accoutumés à distinguer parfaitement le classicisme de l'académisme et qui dressent le romantisme contre tous deux. C'est l'académisme qui se révolta contre le classicisme. L'académisme a été un classicisme « sans universalité », un classicisme « particulier ». Si l'on se rappelle que le romantisme a été l'amour du particulier en art on trouvera des raisons de le rapprocher de l'académisme et non de l'opposer à lui. Sans doute, le romantisme diffère, dans son culte de ce qui est moderne, ce qui a fait de lui, plus qu'un particularisme dans l'espace, un particularisme dans le temps, bien qu'il ait été les deux choses à la fois. Or, l'académisme mexicain ne possédant pas de tradition classique, historique et géographiquement sienne, se trouvait, d'un point de vue philosophique, dans l'impossibilité de devenir un classicisme puriste et particulier : l'universalisme était « nécessairement » présent en lui. Quand le romantisme vint, étant donné qu'il s'agissait d'un particularisme « dans le temps » puisqu'il était le culte du « modernisme universel », il satisfit, aussitôt, les besoins de la poésie académique mexicaine, en s'alliant à elle plutôt qu'en annihilant ses tendances. Les résultats les plus importants de cet étrange mais heureux concours de circonstances furent : Manuel Othon et Salvador Miron, classicistes, latinistes, francophiles, modernes et américains.

La persistance d'une attitude classique, jusque dans la poésie mexicaine « de la nature », fit qu'on put continuer à considérer romantiquement le paysage, c'est-à-dire, en l'animant grâce aux élans sentimentaux du spectateur. Il fallut attendre « le modernisme » pour que les tentatives en ce sens puissent

trionpher, c'est-à-dire pour qu'elles ne rencontrent pas de résistance. On peut dire que, dans la poésie mexicaine du paysage, les formes parnassiennes apparaissent avant celles strictement romantiques parce que ce fut la poésie académique qui les reçut. Sans doute cela n'est pas strictement exact, et un poète aussi académique que Pagaza ne fut-il pas exempt de romantisme. Par ailleurs, c'est déjà une poésie de la nature qui appartient au romantisme, aussi parnassienne, aussi descriptive et impersonnelle qu'elle puisse être, car il n'existe pas de descriptions strictement impassibles. On pourrait dire, également, que même un poète comme Pesado, ne se dégagea pas du virus romantique, car il trouva satisfaction dans la poésie descriptive. Mais ce qui est important c'est cette influence réciproque : c'est-à-dire celle qu'exerça la poésie académique sur l'attitude romantique ou, autrement dit, l'humanisme que la poésie académique cultivait avec une admirable rigueur.

C'est une telle influence qui est remarquable chez Manuel José Othón. C'est son obéissance à cette influence qui donne à sa poésie une valeur si extraordinaire. Si on l'examine superficiellement, Manuel José Othón peut ne paraître qu'un poète romantique, porté à abandonner les normes académiques. Mais si l'on considère la question d'un point de vue inverse, on découvre l'intérêt profond qu'il présente. On pourrait dire que chez Manuel José Othón on trouve l'absurdité d'un humanisme du paysage. Il y a plus qu'une mention géographique dans les deux sonnets à Clearco Meonio, dans lesquels le poète fait la différence entre le paysage qui entoure Clearco Meonio et lui-même. Le paysage qui l'entoure lui-même est aride et désertique ; un paysage qui ne réfléchit pas, qui est insensible aux sentiments humains. Cette opposition se révèle de façon profonde, c'est-à-dire littéraire. Si Clearco Meonio est le personnage académique qui se laisse glisser jusqu'aux plages romantiques, Manuel José Othón est l'homme qui, inversement, s'élève jusqu'à un idéal plus rigoureux que la complicité de la nature. Manuel José Othón est celui qui, poétiquement parlant, est déçu par le paysage et, comme il est naturel, par le paysage américain.

Lorsque furent publiés les premiers poèmes « modernistes », Manuel José Othón ne put contenir son indignation. Que le romantisme pût en arriver à de telles extrémités n'avait pas de sens pour lui. Et il est déconcertant, en effet, qu'Othón ait conçu un romantisme « rigoureux » et qu'il ait été scandalisé de constater que, dans la poésie, la couleur d'émeraude des arbres était plus qu'un métaphore rhétorique, et que les lacs se confondaient positivement

dans l'esprit des poètes avec l'argent, le saphir et le lapis-lazuli. Car, dans sa poésie, on trouve des vers comme celui-ci :

*du soir la pâle élégie  
et la ballade bleue...*

Cependant, il est indéniable que, en dépit de ses incursions dans le sentimentalisme romantique, Othón ne se rendait pas compte que son romantisme allait à l'encontre des idéaux classiques, encore vivants dans les formes académiques. Il est certain qu'il ne se sentait pas différent, dans son romantisme, non seulement de Joaquín Arcadio Pagaza, son contemporain, mais également de José Joaquín Pesado, son prédécesseur. Et certainement dans la poésie académique sans scrupules qui provoqua ses alarmes, il ne condamnait pas les actes, il ne condamnait pas le péché, mais la théorie, la conscience qui se complaisait dans le péché et le divinisait. Des années plus tard, Enrique González Martínez devait ressusciter et justifier l'indignation d'Othón, à l'intérieur de ce même « modernisme » en créant une sorte de philosophie et en rappelant de façon significative, sinon délibérée, les appréhensions d'Othón devant les choses inanimées, auxquelles le modernisme en dépit des tendances romantiques prêtait, sans crainte ni respect, la vie la plus intempérante et la plus superficielle. Ils sont d'Othón, ces vers, que González Martínez aurait pu revendiquer :

*Gravis l'âpre rocher, et avec moi tu entendras  
ce que disent les choses dans la nuit*

et ceux-ci, beaucoup plus significatifs :

*Mais qui donc peut ouïr les mystérieuses  
voix qu'élève en mystique murmure  
le sein le plus secret des choses ?*

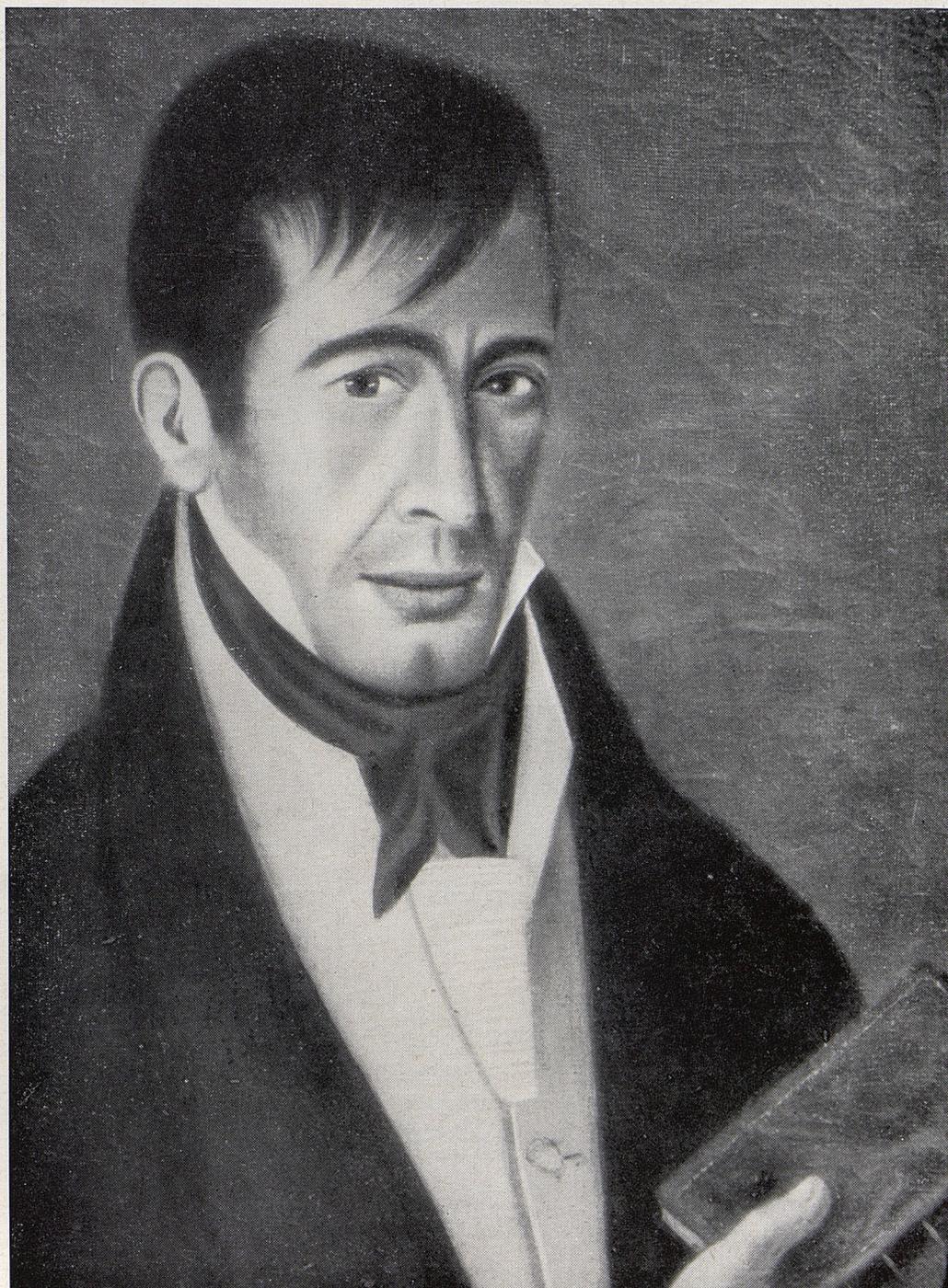
L'incompréhension avec laquelle Manuel José Othón reçut le « modernisme » constitue un jugement qui pèsera toujours sur les œuvres « modernistes » et qui explique l'isolement et l'éloignement dans lequel Salvador Díaz Mirón s'enferma jusqu'à sa mort, alors que le « modernisme » prospérait et parvenait à faire taire passagèrement des voix plus durables que lui. La voix de Díaz Mirón se tut, non seulement métaphoriquement : depuis la publication de *Lasca*, son activité poétique tarit, incapable, sans doute, de dominer le mécontentement que causèrent à son esprit, non seulement la nature des nouveaux prestiges littéraires, mais son propre tourment intérieur, dont il voulait forger, dans sa poésie, une conscience impassible et diaphane. La grandeur de l'âme fut supérieure à la force de l'esprit ; mais non plus forte que son orgueil. Ce poète subit le même destin tragique que celui qui garda à la poésie d'Othón sa

dignité ; sans l'ingénuité d'Othón cependant ; avec une pénétration démoniaque ; sans les limites traditionnelles délibérément acceptées ; avec une passion critique dévorant toutes les limites ; sans le frein académique ; avec une fidélité implacable.

Pour comprendre la grandeur de Díaz Mirón, il faut le lire sans ingénuité, il faut éviter de recevoir directement son message, il faut mettre en doute ce qu'il affirme de façon immédiate, pour surprendre ce à quoi il répond. Chez Díaz Mirón il y a un interlocuteur démoniaque dont la voix est ce qu'il est important de recueillir à travers celle immédiate du poète. Sa pensée, son discours, dans chacune de ses expressions, sont interrompus. Entre la lecture et le

lecteur s'interpose un bruit extérieur qui fait reculer le texte, et oblige à le relire. Un « non » intervient qui rend nécessaire l'insistance, de la part du poète, pour y répondre et s'affirmer. La poésie de Díaz Mirón est une poésie torturée, mais délibérément torturée ; c'est une poésie sans bonté, une poésie obtenue de haute lutte comme un fruit de l'hostilité. L'attention qui résulte de cet effort permet « d'entendre également son silence ».

Si l'on considère que Salvador Díaz Mirón « est le romantisme mexicain », on comprend ce qu'il entendait en disant que la poésie mexicaine, paradoxalement, arriva au romantisme en cherchant l'universalité, en cherchant une rigueur plus grande ; on



*J.J. Fernández de Lizardi*  
initiateur du  
«costumbrisme» mexicain

a ainsi l'explication la plus sûre de la raison pour laquelle la poésie mexicaine a abandonné l'école espagnole et a tourné les yeux vers la France où elle pouvait trouver que le « romantisme était Baudelaire », un classique moderne, fasciné par le tempérament « américain » d'Edgar Allan Poe, le philo-



*Manuel José Othón*

Manuel José Othón

sophe du radicalisme poétique. Salvador Díaz Mirón n'est pas un romantique, mais il faut remonter à la poésie classique française pour trouver un langage aussi logiquement rigoureux que le sien. C'est un

romantique, un poète de la nature, mais il est difficile de trouver des exemples universels de l'implacable raison de sa nature. Dans le désert d'Othón on voit encore que

*... le gland  
parmi les jaunes cotonniers élève  
la blanche note de sa candide aigrette*

mais, le désert de Díaz Mirón est un désert où il n'y a plus trace d'aucune blancheur et où aucune brume, aucune ombre n'existe pour protéger la fantaisie :

*Le lieu est ingrat; il est fétide et âpre.  
Le chardon, le nopál et l'ortie  
y foisonnent; l'air est saturé de bouse  
de coquillages et de boue; et les moustiques  
harcelants y pullulent.*

Le romantisme de Díaz Mirón n'avait certainement pas pour objet de débarrasser la création poétique de ses promesses, de ses engagements; libérer la fantaisie, libérer les rêves. La conséquence de cette rigueur est également de celles qui ne peuvent être attribuées au romantisme : le poète devient infécond, stérile, aride comme le paysage qu'il peignait. Mon admiration trouve dans un destin si ambitieux l'héroïsme tragique qui l'enflamme; Díaz Mirón préféra laisser épuiser sa fantaisie plutôt que de sacrifier sa raison. Ce n'est pas moi qui le regretterai; pour moi, sa fécondité réside dans son silence; c'est surtout son silence que l'on écoute; d'autres poètes furent indignes de se taire.

En réalité, le romantisme mexicain ne se limita pas à vivre douloureusement avec la poésie académique qui maintenait en vie les idéaux classiques; mais le romantisme qui demeura fidèle à la stricte tendance romantique ne fit pas autre chose, au début, que répéter Quintana, Martínez de la Rosa, Espronceda, Béquier et Campoamor; il ne peut se dire mexicain que par le hasard qui le plaça au Mexique; il n'a aucune signification personnelle. Jusqu'à l'avènement du « modernisme » il ne se sentit pas entièrement libre et il manqua d'autorité, car la poésie classique la lui ôtait en le contraignant, en le limitant à satisfaire les goûts incultes et populaires. Dans les poètes « modernistes » le romantisme trouva son jaillissement et son rachat; aucune rigueur ne vint plus le contraindre. Ce furent les poètes « modernistes » qui vinrent librement remplir les paysages de cadences enivrantes et d'un clinquant des mille et une nuits; il n'y eut pas d'objet, pour inerte qu'il fût, qui, en tombant dans le rayon de leur regard, ne se prêtât à céder à leurs sentiments et à diminuer sa propre réalité. Ce furent eux qui rendirent définitivement la poésie sensible, tendre et gémissante; ce

furent eux qui rendirent la nature historique et l'histoire fantasmagoriquement romanesque, et qui élaborèrent une poésie civique émouvante et bourgeoise. Il est impossible de nier que certaines de leurs œuvres possèdent des mérites; cependant il s'agit d'œuvres qui échappent à leur véritable tendance, la tendance que l'on retrouve dans les deux poètes les plus prestigieux du mouvement : Manuel Gutiérrez Nájera et



Emilio Rabasa  
un des derniers « Costumbristes »

Amado Nervo, deux tristes, mélancoliques, sombres, neurotiques et très mauvais poètes.

En pleine expansion romantique du « modernisme », Enrique González Martínez s'alarme, ainsi que Manuel José Othón et donne un vigoureux et nouveau relief à ses scrupules :

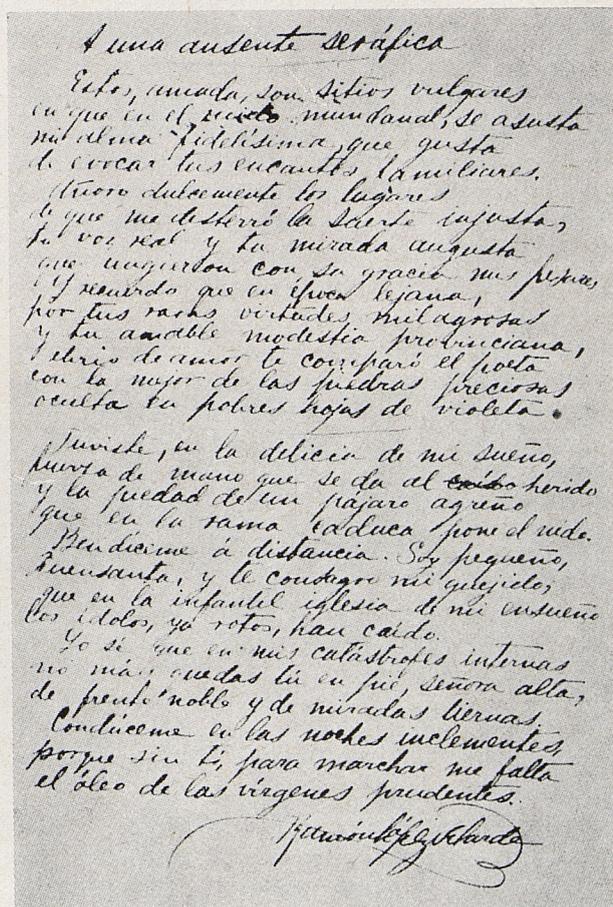
*Cherche en toutes choses une âme et un sens caché...*

Le fait que González Martínez ait été notre plus grand symboliste, est aussi significatif que le fait que Díaz Mirón ait été notre plus grand romantique. Ce ne fut, certes, ni un accident ni une aberration consentie qui plaça, au Mexique, à la tête d'une école

littéraire « esthétique », un tempérament de moraliste, qui n'accepte pas l'ivresse dans la pensée poétique, ou ne se complait pas en elle. Le vers célèbre :

*Tords le cou du cygne au plumage trompeur,*

est une hérésie à l'intérieur du symbolisme. Sans doute, González Martínez, « est le symbolisme mexicain », non en dépit de, mais grâce à cette hérésie.



Manuscrit de López Velarde

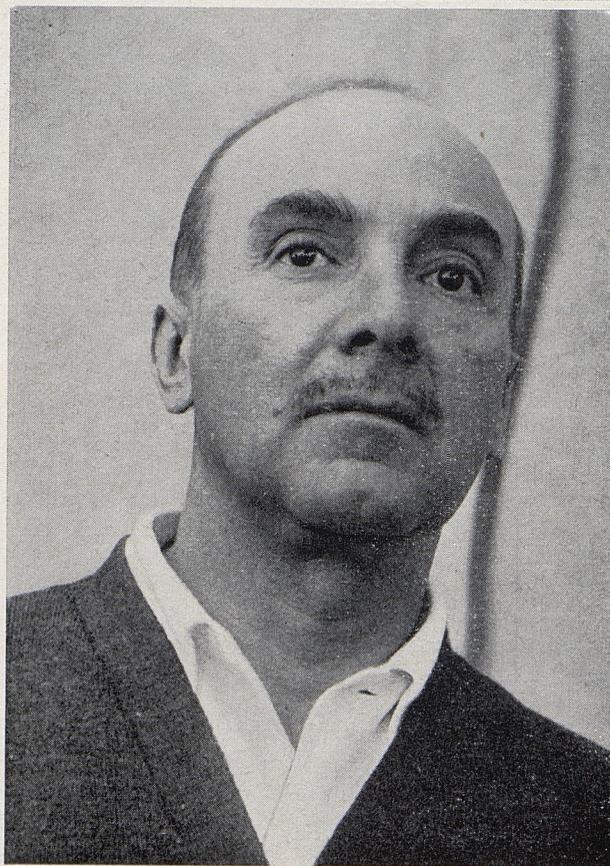
La moralité, dans sa poésie, est une réserve qui se livre à une pénitence réfléchie, une sorte de repentir; son objectif est d'atténuer la satisfaction, de maintenir vivante et présente la peine; à cause de cela il s'approche de la beauté avec méfiance, préférant son mensonge dans l'imagination à sa fausse présence. On la définit exactement en disant qu'elle est exactement une « méfiance mexicaine »; qu'il s'agit de la crainte d'être particulier, de ne pas se mêler au concert universel. La beauté — paraît dire González Martínez — ne m'est pas familière, ne m'est pas proche; et avec cette conscience il lui rend sa condition véritable, extraordinaire et furtive, et ne tombe pas dans la fatuité romantique de croire qu'elle est assujettie à la parole. Son ambition est la certitude, l'évidence, et sa vertu grandit dans une indifférence

orgueilleuse semblable à celle de Díaz Mirón. Le résultat de cette réserve est qu'on doit chercher son esprit dans la profondeur où le conflit dure, et qu'on doit admirer une attitude qui conduit la poésie mexicaine à la réflexion et qui la restitue, sinon à l'universalité, du moins à l'universalisme.

Le « modernisme » mexicain a, pour l'histoire littéraire, l'intérêt d'avoir été un mouvement « francisant », qui se détache absolument des traditions espagnoles. Pour cela, il représente également, relativement, dans son ensemble, une décision hérétique, mais ce n'est que chez González Martínez qu'elle retrouve son but d'universalité. Avec ce mouvement, la possibilité de voir l' « hispanisme » arriver à prospérer au Mexique fut définitivement perdue ; en effet, non seulement l'hispanisme ne fut pas capable d'éviter le mexicanisme mais ce fut sa propre tendance particulariste qui l'a créé ou développé. Le « mexicanisme », dans notre poésie contemporaine, n'est rien d'autre qu'un « modernisme » appliqué au paysage du Mexique. Tous les « mexicanismes », dans notre littérature, n'ont été que des applications au paysage, c'est-à-dire n'ont eu qu'un caractère ornemental. De plus, ils n'ont pu exister que lorsqu'une poésie étrangère par sa tendance au particulier, s'est prêtée à recevoir « le mexicain » comme objet. En d'autres termes, la littérature « mexicaniste » n'a pas été une littérature mexicaine, mais l'exotisme d'une littérature étrangère. Le romantisme historique fit une poésie « mexicaniste » avec l'histoire mexicaine ; le « costumbrisme » espagnol fit un « costumbrisme » mexicain ; l'exotisme de la poésie symboliste et post symboliste française a permis un nouveau mexicanisme, comme en Espagne, dès Juan Ramón Jiménez, elle a permis un nouvel hispanisme. Il n'y a donc rien d'étonnant que, dans aucun mexicanisme de la littérature mexicaine il ne soit possible de trouver la moindre originalité.

De Ramón López Velarde, poète qui mourut à trente-trois ans en 1912, on a fait le représentant d'une école mexicaniste ; on a voulu le faire, mais à tort ; Ramón López Velarde est l'un des poètes les plus originaux du Mexique. Il semble qu'en lui le silence de Díaz Mirón et la réserve de González Martínez aient été manifestement féconds et aient acquis tout leur sens. Il est certain que, apparemment, López Velarde est le poète du paysage social du Mexique ; son poème le plus applaudi — *La suave patria* —

*La génération de Jorge Cuesta :*  
Xavier Villaurrutia  
Carlos Pellicer

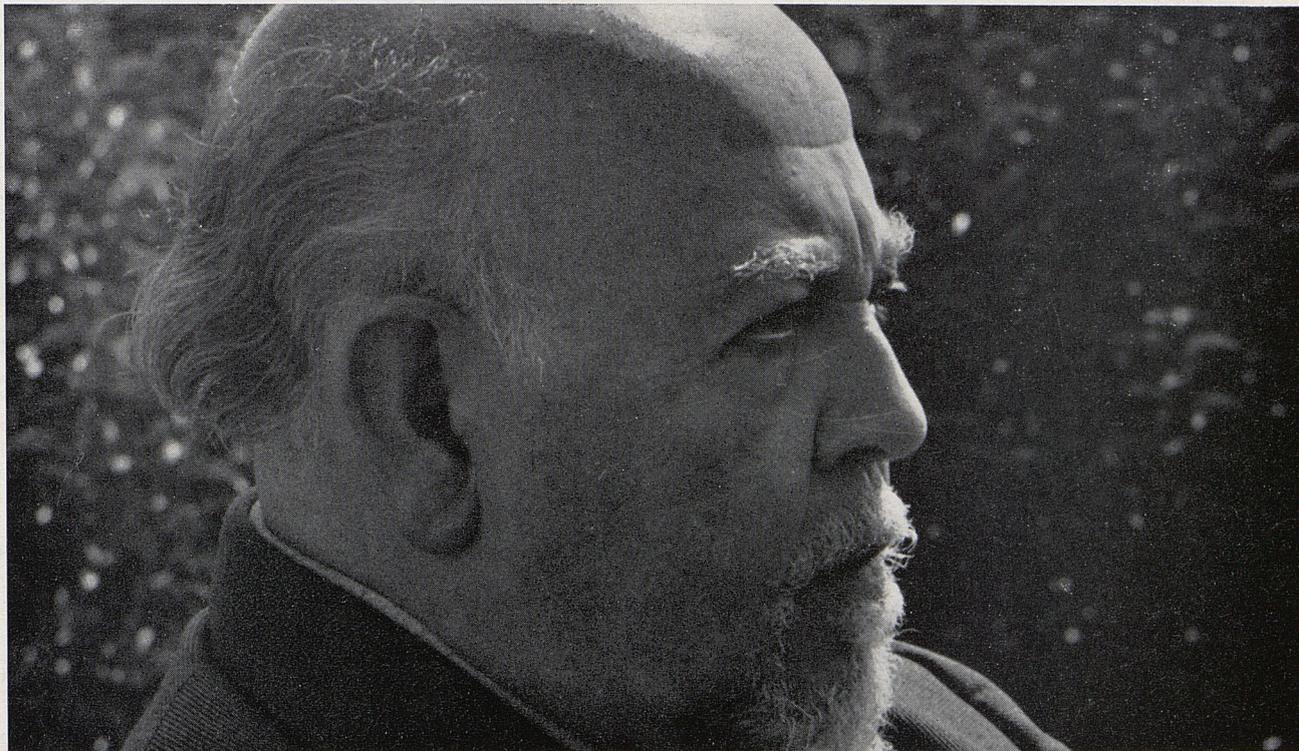


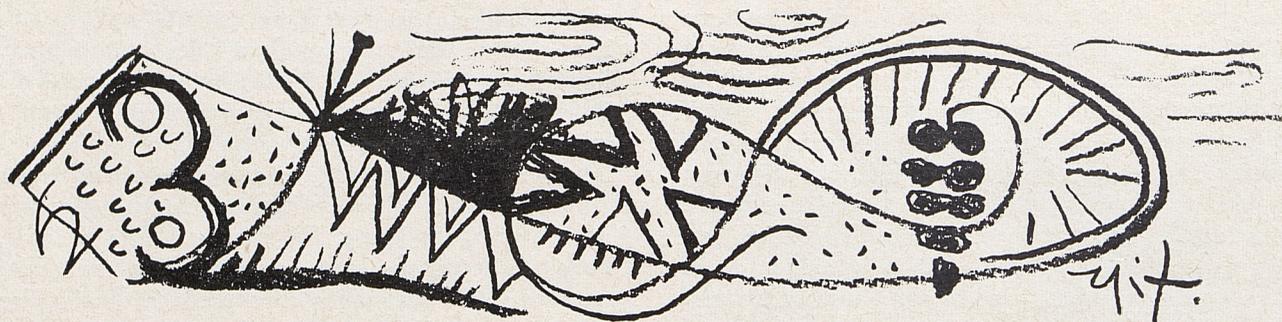
(La patrie suave) est un hymne au pittoresque mexicain ; son premier volume de poèmes est le chant de la province. Sans doute, de ce point de vue, peut-on considérer cela plus comme une tolérance de sa part qu'un caractère véritable. A l'intérieur de son « paysagisme » ne peut se dissimuler un sentiment classique semblable à celui d'Othón, mais bien plus significatif. López Velarde est également un déçu du paysage. Son « paysagisme » est un goût dans le sentiment de sa déception ; sentiment qui se révèle d'autant plus tragiquement que ce n'est pas la nature physique qui lui révèle son aridité et son côté implacable mais bien le paysage humain : c'est l'homme qui devient diaphane comme un désert, qui s'expose aux rayons lumineux les plus ardents et avides et perd sa pureté.

En Ramón López Velarde la poésie mexicaine se reflète passionnément, elle répudie ses artifices et acquiert une conscience de ses buts, comparable, par

sa pénétration, à la conscience immortelle de Baudelaire. Ils ne sont pas nombreux les poèmes dans lesquels ce poète laissa le meilleur de lui-même ; mais ils sont suffisants pour le faire reconnaître comme le poète le plus personnel qu'ait produit le Mexique. La flamme qui brûle dans sa poésie ne se limite pas à lui donner sa clarté ; elle éclaire le destin tout entier de la poésie mexicaine. En Ramón López Velarde, toutes les tentatives poétiques mexicaines acquièrent un sens : son originalité est difficile à déceler par suite de son indécision, de sa réserve et de sa proximité des différentes écoles. Il n'est pas jusqu'à la poésie académique la plus oubliée qui ne recouvre une valeur qu'elle ignore sans doute elle-même, lorsqu'on la regarde depuis López Velarde. Dans ce grand poète, mort prématurément, l'expérience poétique du Mexique se résume et se purifie ; le « caractère américain » de son destin surprend profondément et elle se voue à l'universalité.

*Alfonso Reyes le « Mexicain universel »*





# nouvelles du mexique



## INTERVIEW DE JAIME TORRES BODET

Dans notre précédent numéro nous avons annoncé, en inaugurant cette section, une interview de Jaime Torres Bodet. « Nouvelles du Mexique », disions-nous alors, se doit de présenter aux lecteurs français un choix de textes pris dans les revues ou les livres mexicains récents, à travers lesquels la possibilité soit offerte de prendre un contact direct avec l'actualité culturelle du Mexique d'aujourd'hui. Voici à présent l'interview annoncée, empruntée à « La Cultura en Mexico », supplément culturel de l'hebdomadaire « Siempre ».

L'œuvre de Jaime Torres Bodet, né à Mexico en 1902, embrasse presque tous les domaines de la littérature : poésie, prose narrative, essai et critique, notes de voyage et de lecture, discours et mémoires.

À l'âge de seize ans, en 1918, il se fait connaître par un volume de vers, *Fervor*, préfacé par Enrique González Martínez.

Dans son ouvrage autobiographique *Tiempo de arena* (1955), il évoque les jours qui précéderent la sortie de *Fervor*. « À force d'écrire et de reprendre, de déchirer et de refaire — dit-il —, je finis par me trouver à la tête d'une trentaine de poésies que je jugeai dignes d'aller aux presses indulgentes de Ballestá. Je fus arrêté, pendant des semaines, par l'espoir d'obtenir une préface d'un poète célèbre et par la nécessité de trouver une épigraphe pour le livre. Pour ce qui est de la préface, j'avais deux possibilités : soit la demander au père (de González Rojo) ou l'accepter de « Fernangrana » (Enrique Fernández Granados). C'est au premier que je m'adressai. Et, dès que, entre « Le fil d'Ariane » et « Ferveur », je me fus décidé pour ce dernier titre, je nouai le manuscrit d'un cordon rouge, comme s'il s'était agi d'un dossier et je l'apportai jusqu'à la maison de la rue Magnolia, où je fus reçu par l'auteur de *La mort du cygne*. Après avoir lu les poèmes de sa voix douce et amicale, lui avoir donné quelques conseils pour sa future poésie, González Martínez accepta d'écrire la préface. « Quelques jours plus tard — raconte Torres Bodet — je reçus, par l'intermédiaire d'Enrique, quelques pages pleines d'affection. C'était la préface de *Fervor*... Aucun augure heureux n'aurait pu m'exalter plus que ce message d'espoir ».

Cette même année 1918 voit la formation d'un *Nouvel Athénée de la Jeunesse*, dont font partie, en plus de Torres Bodet, Carlos Pellicer, Bernardo Ortiz de Montellano, José Gorostiza, Enrique González Rojo, Luis Garrido, Luciano Joubanc Rivas, Francisco Arellano Belloc, Miguel D. Martínez Rendón, Ignacio Barajas Lozano et Martín Gómez Palacio. Cette association, dont la vie fut brève et non très brillante, présente un intérêt pour les lettres mexicaines parce que c'est à partir d'elle que commencent à se manifester, de façon plus ou moins sérieuse, les inquiétudes de certains écrivains de l'une des générations les plus valables de notre XX<sup>e</sup> siècle, celle des « contemporáneos ». Dans le cadre du *Nouvel Athénée*, Torres Bodet devait commencer à jouer, grâce à son mérite — sans ostentation, avec objectivité et un jugement serein — le rôle de guide de sa génération.

Torres Bodet constitue l'un des deux cas les plus étonnants de précocité dans nos lettres modernes —

l'autre étant celui d'Alfonso Reyes — ; à l'âge de seize ans il finit le baccalauréat à l'École Préparatoire, et à celui de dix-neuf il revient à celle-ci en qualité de secrétaire. Il y commence sa brillante carrière administrative, qui se poursuivra de façon éblouissante : Secrétaire de Vasconcelos, fonctionnaire de l'Éducation nationale et de la Santé publique, Ministre des Affaires étrangères et Directeur général de l'Unesco. Mais, en même temps que fonctionnaire, Torres Bodet a été un écrivain diligent et fidèle à ses dons artistiques.

De 1918 à 1929 — année où il commence à faire partie du corps diplomatique —, il publie neuf volumes de poèmes, deux romans, un volume de « notes critiques », Contemporáneos, une Perspectiva de la literatura mexicana actual et une vingtaine d'essais et comptes rendus bibliographiques. Au cours de ces mêmes années, il entreprend également la publication de deux revues, La Falange (1922-1923) et Contemporáneos (1928-1931), et il coopère, avec Jorge Cuesta et les membres de son groupe, à la présentation de l'Antología de la poesía mexicana moderna (1928). Lorsqu'il quitte le pays, il est à peu près le plus connu et le plus respecté parmi les contemporains. Ainsi qu'Alfonso Reyes et, plus récemment, Octavio Paz, Torres Bodet est un « Mexicain universel ». L'Europe et l'Amérique du Sud l'aident à se découvrir en tant que poète et prosateur, et, dans ces nouveaux milieux, il écrit quelques-uns de ses meilleurs textes. Très vite, cette notoriété qu'il avait acquise en tant que diplomate et fonctionnaire, l'empêche de se consacrer entièrement aux lettres. Son œuvre devient moins abondante, mais ce qu'elle perd en abondance, elle l'acquiert en perfection. Il donne aux presses des volumes de poèmes tels que Cripta (1937), le premier titre vraiment important de sa bibliographie, et Sonetos (1948), ouvrage dans lequel il réunit, d'après des critiques très compétents, quelques-uns des poèmes de quatorze vers les plus parfaits qui aient été écrits au Mexique au cours des dernières décennies. Fronteras (1954) et Sin Tregua (1957) mettent le lecteur face à un poète qui rend dociles les mots, clairs les sentiments et précises les idées. Derrière la rigueur et la transparence — constantes de toute son œuvre —, la générosité et la solidarité se manifestent dans chacun des poèmes.

De 1927 à 1941, il pratique la prose narrative — le roman et la nouvelle. Sept textes, dont quelques-uns fort loués au moment de leur parution, lui permirent, ainsi qu'à Novo, Villaurrutia et à Owen — les autres auteurs en prose des Contemporains —, d'expérimenter les différents éléments de la fiction : l'anecdote, la structure, le temps narratif, la création de personnages et le style. Les romans et nouvelles de Torres Bodet ont une signification tout à fait spéciale dans l'histoire de notre prose narrative. Si, à aucune de ces œuvres ne peut s'appliquer le qualificatif de « maîtresse », chacune d'entre elles comporte des éléments de « nouveauté » qui, bien que ne s'acclimatant pas dans la littérature mexicaine, donnent une nouvelle physionomie au roman et à la nouvelle de ces années. Face au flot des romans de la Révolution — dont un grand nombre ingénus, anachroniques, plus proches du document que de l'œuvre d'art —, les textes narratifs des Contemporains, impeccablement écrits et admirablement bien orientés par rapport à la voie que suivra la prose européenne des années vingt, rompent avec les moules qui, à force d'être

répétés, finirent par épuiser les sommets découverts par les romanciers de la Révolution. Les œuvres de Torres Bodet et de ses amis, entre autres résultats, ont celui de pulvériser l'anecdote comprise à l'ancienne : exposition, point culminant et dénouement d'un conflit — s'ils exposent un problème, ils le résolvent rarement et jamais — ou presque jamais — ils ne le développent de façon à ce qu'il atteigne un point culminant ; ils ordonnent les différentes parties de la structure, de sorte que celles-ci constituent une atteinte aux principes que l'on croyait immuables, par exemple ceux d'harmonie et de symétrie : leurs œuvres sont consciemment asymétriques et chaotiques : le temps narratif qui s'ajuste aux mécanismes du subconscient, procède en suivant le cours des libres associations mentales : il ne s'adapte pas, comme dans les récits habituels, directs et réalistes, à la rapidité de l'action mais au rythme de la pensée des personnages ; ils créent eux-mêmes ; ils révèlent leur identité par la pensée et par l'action, sans exiger, pour être et vivre, la complicité de l'auteur. Le style, enfin, est aussi éloigné de la simplicité syntaxique que de l'ornementation superflue qui rend la lecture difficile et trouble la marche des sentiments et des idées : le style de ce genre d'œuvres est difficile mais non pas illisible ; il est lent mais non statique ; il est poétique, mais il n'oublie pas ses liens avec la prose narrative. Les romans et les nouvelles de Torres Bodet, plus construits et plus repré-

Torres Bodet chez lui



sentatifs que ceux de Novo, Villaurrutia et Owen, introduisent des procédés qui, avec le temps, furent utilisés à peu près en leur état naturel par les romanciers plus jeunes. Que les nouveaux venus utilisent des ressources apprises de leurs aînés signifie, sans aucun doute, que les enfants acceptent leurs parents après un jugement minutieux et averti.

En tant qu'essayiste et critique, Torres Bodet a possédé très jeune des qualités que d'autres n'acquièrent qu'à l'âge mûr : l'objectivité, l'équilibre, la générosité, l'aptitude à trouver cette nuance qui sait éviter le jugement net et rude. Poli, prudent, cultivé — à vingt ans

deux ouvrages sont quelque chose de plus que des œuvres critiques puisqu'elles ne se proposent pas de se servir de l'érudition et de l'analyse, de juger des univers romanesques, mais de revivre l'homme, les circonstances de sa vie et ses créatures. Les *Tres inventores de realidad* et le Balzac relèvent à la fois de l'essai, de la biographie et du roman. Dans ces ouvrages, Torres Bodet atteint ses meilleurs moments de prosateur.

*Tiempo de arena*, le premier volume de son autobiographie, est un livre pudique, révélateur sans exhibitionnisme et, surtout, tendre et compréhensif : il reconstitue le Mexique des trois premières décennies de ce



A l'Aéroport de Mexico  
avec M. André Malraux  
et le Ministre des Affaires étrangères

il passe par les plus importantes revues et par les différents genres, avec maîtrise et profit —, Torres Bodet aurait pu être, s'il l'avait voulu, un excellent critique littéraire. Ses comptes rendus et articles bibliographiques, dont quelques-uns réunis dans *Contemporáneos*, notas de crítica (1928) le montrent comme un jeune qui pense et écrit comme un adulte ; ses jugements n'ont jamais été, depuis, démesurés ou polémiques. Il analyse avec rigueur et juge sans pédanterie, et toujours en connaissance de cause. Sa *Perspectiva de la literatura mexicana actual* (1928) est un modèle de critique pondérée, intelligente et correcte. Si les comptes rendus et articles sont les genres qu'il pratique dans sa jeunesse, l'essai sera celui qu'il pratiquera dans l'âge mûr. En 1955, il publie *Tres inventores de realidad* : Stendhal, Dostoïevsky y Pérez Galdós, et en 1959, Balzac. Cette œuvre, la plus belle de ses œuvres de prose analytique, est peut-être la plus lucide et révélatrice parmi celles qui ont été écrites en langue espagnole sur cet homme d'action qui, faute d'un peuple à gouverner, donna vie à un énorme monde fictif — duquel il fut le législateur et le juge suprême. Ces

siècle ; il évoque les images familiales les plus proches de son affection et celles des maîtres et amis avec lesquels il partagea les années d'apprentissage. Dans un pays où les œuvres autobiographiques n'abondent pas — celles qui existent sont habituellement malheureuses et non objectives —, *Tiempo de arena* est une œuvre doublement importante.

Parmi celles des contemporains, l'œuvre de Jaime Torres Bodet est la plus harmonieuse, la plus vaste et celle qui reflète le mieux le développement intellectuel d'un homme et d'une circonstance — au départ un tant soit peu réduite et qui finit par être aussi vaste que le monde. Plus que poète, narrateur ou essayiste — et dans ces trois domaines, cependant, ses mérites ne sont pas négligeables — Torres Bodet est un humaniste, l'humaniste le plus conséquent qu'ait produit le Mexique depuis Alfonso Reyes.

■ Suivant la classification faite par Merlin H. Forster, dans son livre *Los Contemporáneos* (1964), votre poésie peut se diviser, jusqu'en 1932, en trois étapes successives : 1) la poésie d'apprentissage ; 2) la poésie de transition technique ; 3) la poésie nettement expérimentale. Pouvez-vous me parler de ces trois étapes ?

□ En principe, je crois que Forster a eu raison de fixer ces trois étapes. Une telle classification facilite, jusqu'à un certain point, l'analyse critique de l'ensemble. Cependant, je pense qu'un ordre si rigoureux ne peut pas s'appliquer à toutes les poésies que j'ai écrites au cours de cette période de quatorze ans, marquée par Forster, c'est-à-dire depuis la publication de *Fervor* (1918) jusqu'à la date à laquelle il finit son étude (1932). Ce qu'il appelle poésie expérimentale a été également (je m'en rends, maintenant, parfaitement compte) une poésie d'apprentissage. De plus, aussi bien l'une que l'autre ont eu, pour moi, une valeur de transition technique vers d'autres formes d'expression : celles qui devaient me conduire à la découverte de moi-même, à la vérité et à la raison de ma circonstance.

C'est bien de propos délibéré que je choisis ce mot irremplaçable : la *circonstance*. Ce n'est pas pour rien que Goethe disait que « les circonstances sont les véritables Muses ». Quand je parle de poésie de « circonstance », je ne pense évidemment pas au sens que donnent parfois à ce mot ceux qui écrivent quelque poème pour un enterrement, pour l'inauguration d'une statue ou pour la célébration d'un anniversaire. Je pense au sens, beaucoup plus profond que lui donnent ceux qui s'efforcent de manifester l'essentiel d'eux-mêmes, devant une émotion précise ou, parfois, imprécise mais sincère.

J'ai commencé à écrire à la « Escuela Nacional Preparatoria », sous l'inspiration des classiques espagnols, qui servaient de thème à notre professeur de littérature, Fernández Granados, plus connu sous son pseudonyme de « Fernangrana »... Bien vite se dessinèrent (entre Garcilaso et fray Luis) d'autres poètes et d'autres langues. Le français me proposait un modèle gigantesque : le Victor Hugo de la *Légende des siècles* et tous les symbolistes qui, en dépit de la guerre européenne, et sous la couverture jaune du « Mercure de France », arrivaient de façon relativement régulière à la librairie de Gabilondo, depuis Verlaine, Samain et Henri de Régnier, jusqu'à Charles de Guérin, et sans doute trouvet-on de nombreux échos languissants dans certaines strophes de *Fervor*.

L'italien, que j'ai appris grâce à l'« Association Dante Alighieri », me voua à l'admiration du grand florentin et, plus près de nous, à celle de Leopardi, que je n'appréciais pas alors autant que je l'admire aujourd'hui, ainsi qu'à celle de Carducci, que je n'admire pas aujourd'hui autant qu'alors.

Parmi les modèles modernes, dans le domaine des lettres en langue espagnole, Rubén Darío, Antonio Machado, Leopoldo Lugones et Juan Ramón Jiménez se disputaient les préférences de ma génération, ainsi, d'ailleurs, que González Martínez et Amado Nervo. De tous, je devine également un héritage — parfois mal administré — dans les volumes publiés après *Fervor*. Peut-être *Nuevas canciones* (1923), *Poemas* (1924) et *Biombo* (1925) contiennent-ils la partie la moins impersonnelle de cette activité juvénile.

■ *Après la poésie « ouvertement expérimentale », commentent à sortir les livres de poèmes les plus importants de votre biographie. Quelles sont les caractéristiques de ces livres ? Comment les jugez-vous ?*

□ A partir de 1932, ma production poétique devint moins abondante, plus lente et, également, plus difficile. J'accomplissais mes trente ans. Je résidais déjà à Paris, en qualité de secrétaire de notre Légation. La distance avivait en moi la nostalgie des deux conditions qui, avant, m'avaient semblé essentielles pour ma propre réalisation et qui, sans doute, l'étaient réellement : le contact avec la vie de mon pays et ce que nous pourrions appeler « le cadre de l'idiome ».

En Espagne, en 1930, avait paru *Destierro*. Ce titre implique une confession. Je sentais la nécessité de pénétrer, encore plus, dans la substance même de mes expériences. Et, en marge d'autres écrits (comme les récits *Estrella de día* et *Primero de enero*), je commençai un livre de vers que je ne devais donner à l'imprimeur que plus tard, à mon retour à Mexico, en 1937. Ce volume porte également un titre significatif : *Cripta*.

L'homme qui le composa se sentait enveloppé — j'allais dire écrasé — par une solitude qui, à chaque instant, lui renvoyait sa propre image. Ce n'était pas là la « solitude en flammes » dont avait parlé José Gorostiza en faisant allusion à l'intelligence. C'était la solitude de qui se trouve, enterré vivant, dans un « dédale de miroirs ». Comme épigraphe au volume, je choisis un vers de Quevedo : « Menos me hospeda el cuerpo, que me entierra » (le corps m'abrite moins qu'il ne m'enterre)... En ce qui me concerne, *Cripta* témoigna d'une attitude vitale nouvelle, celle de l'être qui arrive à la maturité et qui se rend compte, tout à coup, du temps non utilisé ; celle de l'être qui cherche, suivant ce qu'indique l'un des poèmes du livre : « l'aube d'une âme nouvelle ».

Les années passèrent. La vie m'imposa un autre genre de devoirs. Je pris part à l'Administration, d'abord comme Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères ; puis, de décembre 1943 à novembre 1946, comme Ministre de l'Education publique et, de décembre 1946 à novembre 1948, comme Ministre des Affaires étrangères. La poésie joua, pour moi, un rôle absolument différent : elle devint action. J'eus (surtout en tant que Ministre de l'Education publique) l'occasion de m'associer au peuple, de ressentir ses joies et ses peines. J'écrivis peu. Mais, à la poésie de l'action, se mêla, parfois, une aspiration urgente : celle de répondre à l'action de la poésie ; le besoin de préciser, par écrit, certaines situations qui ne changent pas toujours dans les limites des faits, et l'effort pour fixer ces situations jusqu'à la limite du possible — avec précision et brièveté.

C'est ainsi que se formèrent, petit à petit, à de longs intervalles, les cinquante-cinq sonnets que je décidai de publier à la fin de 1948, lorsque j'acceptai la charge de Directeur général de l'Unesco. Quatre ou cinq de ces sonnets avaient été écrits à des époques antérieures. Je les inclus, bien sûr, dans le tout, mais non sans les avoir soumis, au préalable, à un examen que je voulus sévère.

Dans *Sonetos*, la forme (intentionnellement stricte) emprisonna davantage l'être intérieur. Une fois de plus les jours, les mois, les années passèrent, et je dus vivre hors de moi-même, en oubliant bien souvent l'être intérieur,



Manuel Gutiérrez Nájera

pour pouvoir travailler pour les autres, me pencher sur leurs inquiétudes et mesurer leurs préoccupations.

1954 — éloigné de toute vie administrative, politique, diplomatique — une maladie m'obligea à vivre dans l'ombre durant de longues semaines. Je n'use pas ici de la parole « ombre » comme d'une image littéraire, car je dus subir une opération à un œil dont la rétine avait eu un brusque décollement. Pour qui a l'habitude de la lecture, pour qui est un « visuel », une opération des yeux est un peu comme une opération de l'âme. J'étais accablé par la crainte de perdre la vue. Heureusement, l'épreuve ne fut pas si pénible. Dans la nuit matérielle qui m'entourait, une certaine voix chanta une fois encore pour moi. C'était la voix d'une vieille amie : la poésie, compagne de mes heures les plus profondes ; des heures de bonheur comme de celles de malheur. Alors, en peu de mois, naquit un nouveau livre : *Fronteras*. Dans celui-ci, la forme ne voulut pas se soumettre à des règles très rigides, quoi qu'elle ne s'efforçât pas de trouver non plus un prétexte au laisser-aller en invoquant le droit à la liberté. Le volume dont je parle et un autre (*Sin tregua*, publié en 1957) groupent les poèmes qui, je le pense, interprètent le plus fidèlement ma conception poétique. C'est-à-dire, ma conception de la vie. Car je n'entends ni n'ai jamais entendu une poésie

qui ne soit un message vital, autrement dit, l'expression concrète de l'homme qui, en l'écrivant, sent qu'il exerce, dans la mesure où ses facultés le lui permettent, son métier d'homme.

Dans *Fronteras*, la douleur dominait indubitablement. Entre un vers et l'autre, il me semble entendre encore le battement d'une aile sombre qui eût pu être désenchantement et également désespoir... *Sin tregua* affirme également la douleur humaine, mais ne se refuse pas au mystérieux renouveau de l'espoir. « Une rose incorruptible, une lumière vraie se gagnent durement : heure après heure », indique la dédicace du livre. Nombreuses sont les affirmations du même ordre. J'en citerai une autre, dans *Marea* : « Sur d'invisibles pleurs, l'âme s'élève ».

■ Que signifèrent, au moment de leur publication, au Mexique et dans les pays de langue espagnole, vos œuvres d'imagination : *Margarita de niebla*, *La educación sentimental*, *Proserpina rescatada*, *Estrella de día*, *Primero de enero* et *Nacimiento de Venus* ?

□ En réalité, je ne sais pas exactement ce qu'elles pouvaient représenter pour les lecteurs mexicains et des pays de notre langue. Certaines d'entre elles, comme *Margarita de niebla*, eurent un certain succès. Beaucoup d'écrivains jeunes la commentèrent. D'autres, comme



Ramón  
López  
Velarde

*Primero de enero*, passèrent presque inaperçues. Vous-même ne mentionnez pas celui de ces récits que je préfère : *Sombras*, publié en 1937.

■ Ces textes ont-ils des affinités avec ceux que publièrent, au cours de ces années, vos compagnons de groupe : *Novo*, *Villaurrutia* et *Owen* ?

□ Oui, ces textes présentaient des affinités indéniables avec *Return Ticket* de Novo, avec *Dama de corazones*, de Villaurrutia, et avec *Novela como nube* de Owen. Mais de telles affinités étaient, surtout, les coïncidences d'une génération et le résultat de ce que vous n'accep-

teriez peut-être pas d'appeler « moment historique », dans le renouvellement de la prose espagnole.

C'était le temps où, à Madrid, paraissaient des livres tels que *El profesor inútil*, de Benjamín Jarnes, et *Vispera de gozo*, de Pedro Salinas. Bien des écrivains qui vivaient en cette époque leurs deuxièmes vingt ans (entre nous, ils étaient plus près de vingt-cinq ans que de trente) étaient impatients de dominer un instrument singulièrement difficile : la prose artistique. Ils avaient lu Proust. Certains, comme Salinas, l'avaient traduit en espagnol. Ils se rendaient compte de ce que la phrase d'Azorín était trop étroite, et, par endroits un peu essoufflée. Ils se rendaient également compte de ce que le paragraphe, tel que celui de Valle Inclán, ou bien était trop orné — par les guirlandes des *Sonatas* — ou bien se dépouillait à l'extrême dans des laideurs. Les uns et les autres (et moi avec eux) commencèrent à se livrer à des exercices de prose nouvelle. La valeur de ces exercices ne réside évidemment pas dans l'exercice lui-même, mais bien dans la flexibilité qu'ils purent



Antonio  
Machado  
par Picasso

offrir au style de leurs prédécesseurs, pour des entreprises de plus en plus grande envergure, qui n'étaient encore qu'à l'état de promesse.

■ *Aujourd'hui, en pleine maturité, comment jugez-vous vos œuvres narratives ?*

□ Par ce que je vous ai dit en réponse à vos précédentes questions, sans doute aurez-vous déjà compris comment je juge les récits que j'ai publiés entre 1927 et 1937. Ce jugement m'a amené à n'insérer aucune page de ces textes dans le volume des *Œuvres choisies*, que le « Fondo de Cultura Económica » a accueilli, en 1961, dans sa collection « Letras mexicanas ».



Alfonso Reyes chez lui

■ *A quoi doit-on que, dans vos années de plénitude, autrement dit depuis 1941, vous n'avez pas publié de nouvelles, récits ou romans ?*

□ Je compris — un peu tard à la vérité — que le roman n'était pas un moyen d'expression qui correspondait à mes aptitudes. La poésie, l'essai critique et les mémoires me paraissaient des voies plus largement ouvertes à ces aptitudes.

Non pas que je dédaigne les romanciers. Au contraire. Il suffira de rappeler que presque tous mes livres de critique sont consacrés à l'étude de ceux que je préfère. Dans *Tres inventores de realidad*, j'ai commencé l'étude de Stendhal, Dostoïevsky et Pérez Galdós. Plus tard, j'ai étudié Balzac. Et actuellement, je suis en train d'écrire un grand essai sur Tolstoï. Peut-être mon admiration pour les grands maîtres du roman m'a-t-elle obligé à sentir, de façon plus claire, mes limites en ce qui concerne ce genre littéraire. Entre le respect pour les maîtres universels et le repentir pour les péchés que j'aurais pu commettre, il n'y avait pas, à mon avis, d'hésitation possible. J'optai d'emblée pour le respect.

■ *Comment entendez-vous, actuellement, le rôle de l'essayiste et de l'historien de la littérature ? Je pense, en vous posant une telle question, à vos livres *Tres inventores de realidad* et *Balzac*.*

□ Si je ne me trompe, la qualité principale du critique est la possibilité de rester honnête dans l'admiration. Cela lui impose un devoir élémentaire : celui de la modestie. Il est donc indispensable d'aborder chaque écrivain en se dépouillant de tout préjugé et de toute jactance : connaître sa vie ; étudier les motifs pour lesquels il composa telle ou telle œuvre et non pas celle que, à sa place, nous aurions voulu faire ; comprendre les raisons vitales de ses qualités et de ses défauts, et rappeler que ceux-ci et ceux-là sont presque toujours complémentaires et inséparables.

Une fois qu'il connaît, de la meilleure façon possible, la vie et l'œuvre de l'écrivain qu'il se propose d'étudier, le critique doit s'interroger sur les biens spirituels que lui ont apportés la connaissance de cet écrivain. A-t-il affermi son goût de la vie ? A-t-il élargi les horizons de sa sensibilité et de son talent ? Lui a-t-il inspiré plus de pitié en ce qui concerne la condition humaine ? Si les réponses à ces questions sont favorables, il s'agit, sans doute, d'un noble artiste. Il faut alors l'étudier avec probité et dévouement. Et il faut que le produit de telles études élève à son tour les lecteurs et oriente ceux à qui ils sont destinés, afin que soient transmises au public d'aujourd'hui des valeurs représentées par la vie et l'œuvre que le critique a décidé d'étudier.

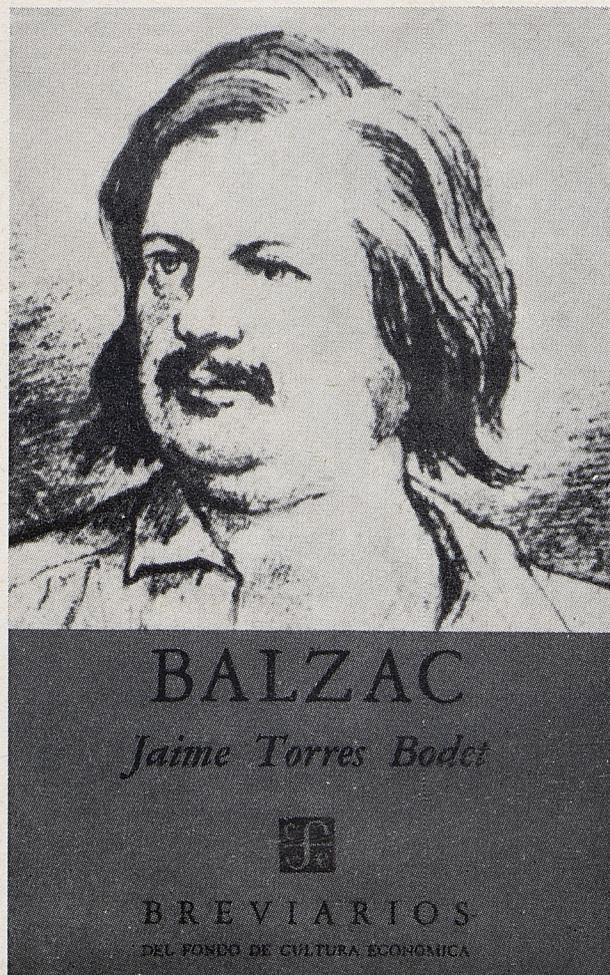
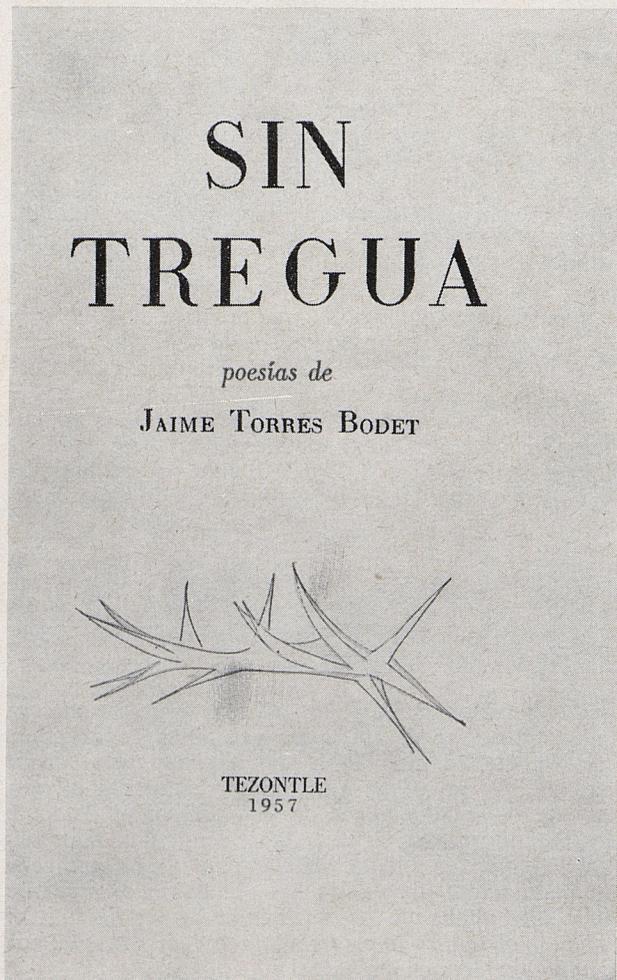
Juger implique, invariablement, un jugement sur celui qui juge. Ceux qui font métier de critiques (c'est-à-dire de juges) doivent savoir se juger, avant de juger. Je ne m'intéresse pas aux écrivains qui se consacrent, presque exclusivement, à condamner ce qu'ils n'aiment pas. Une œuvre mauvaise, faible ou insuffisante porte, en elle-même, le germe de sa destruction prochaine. Collaborer à sa ruine est aussi facile et aussi inutile que de vouloir découvrir la Méditerranée.

Je ne veux pas dire par là que la profession d'essayiste ou de critique exige de qui l'exerce un dithyrambe systé-

matique. Homère lui-même devait savoir dormir... On trouve, dans les œuvres les meilleures, beaucoup de faiblesses. Les étudier et les dénoncer est normal ; mais surtout pour mettre en lumière les qualités que ces faiblesses n'affectent pas et que même parfois elles expliquent.

L'homme de nos jours oublie fréquemment combien de batailles ont livré leurs grands prédécesseurs, dans le but d'intégrer à la politique de l'esprit les libertés dont nous jouissons sans nous rendre compte de leur importance, comme s'il était aussi naturel que nous en jouissions qu'il nous est naturel d'avoir l'eau que nous buvons. Ces libertés, comme tous les droits de la personne humaine, ont dû être conquises, jour après jour, génération après génération. L'historien de la littérature doit comprendre — et faire comprendre — comment ces créateurs de vérité gagnèrent quelques-unes de leurs victoires sur la parole de ces créateurs de beauté, de vérité et de réalité, qui s'appelèrent Dante ou Cervantès, Pascal ou Shakespeare, Goethe ou Tolstoï.

Le critique véritable aspire à l'affirmation d'une solidarité entre les hommes libres et cherche — dans les héros du passé — l'encouragement indispensable à la construction d'un avenir toujours plus humain et aux dimensions universelles. Les écoles, les modes et les chapelles



passent rapidement. Celui-là seulement qui est capable d'exprimer à la fois ce qu'il y a de plus profond et d'irremplaçable dans la personne humaine, de ce qu'il y a d'inné chez un peuple auquel il appartient et de plus commun à l'humanité, contribue, en définitive, à la réalisation de l'homme en tant que personne, à la continuité du peuple en tant que force politique nationale et au progrès du genre humain, en tant que protagoniste intrépide de l'histoire.

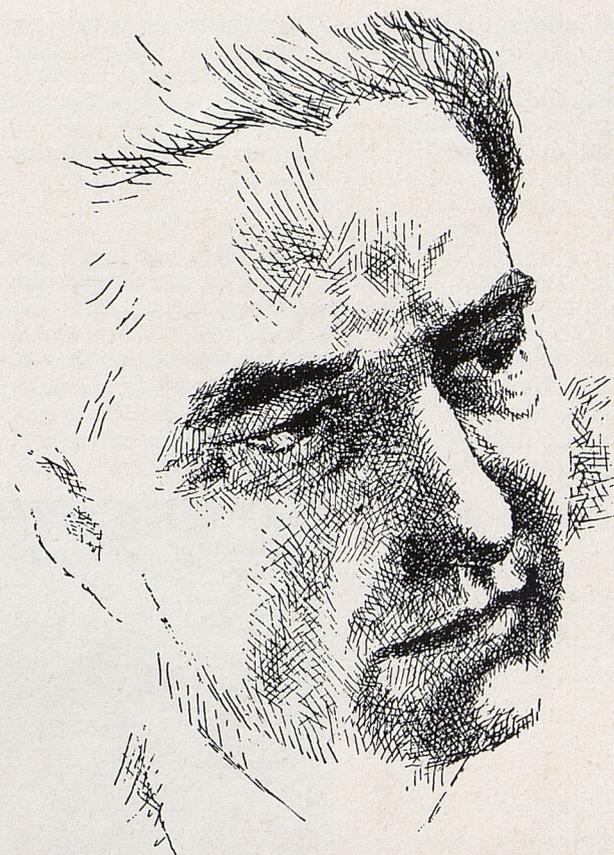
■ Parlez-moi de votre livre sur Tolstoï, écrivain pour lequel vous avez témoigné votre sympathie en diverses occasions.

□ Il y avait longtemps que je cherchais quelques mois de liberté pour me libérer envers moi-même d'une promesse différée durant des années : relire tout Tolstoï, connaître de plus près sa biographie et esquisser une étude sur sa vie — si contradictoire et tourmentée — et sur son œuvre si humaine et fervente. Je suis en ce moment en train d'écrire le livre que je n'avais pu faire jusqu'ici.

Peut-être vous rappelez-vous que, dans *Tres inventores de realidad*, je raconte que nous avions l'habitude, mes amis et moi-même, de classer nos amis selon leur préférence pour Tolstoï ou Dostoïevsky. Les uns choisissaient celui-là : ils exaltaient ses prêches et ne tardaient pas à le considérer un peu comme un homme de l'Ancien Testament ; artiste intemporel, qui racontait avec une objectivité digne d'un homéride (mais qui aurait connu le Déteuronome) et penseur convaincu, avec ses terribles mains de chasseur, à la croisée d'une époque et de son peuple. D'autres préféraient le mystère de Dostoïevsky, ses angoisses d'artiste blessé par toutes les misères de l'existence et par toutes les colères de l'histoire : sa pensée moins systématique, sa ferveur moins pédagogique. Et sa sincérité, moins discutable.

L'âge me permet aujourd'hui d'avouer que vouloir choisir était une véritable absurdité. Dostoïevsky et Tolstoï sont également grands. Après avoir dit toute mon admiration pour Dostoïevsky, je m'efforce, actuellement, de coordonner toutes mes raisons d'admirer Tolstoï. Je vois en lui le grand narrateur humain. Le narrateur par antonomase. Un narrateur qui n'imité pas la vie, parce qu'il est la vie, la vie elle-même.

Pour détaillées que soient ses descriptions, les résultats auxquels il arrive sont très différents de ceux qu'obtient un Emile Zola, par exemple. Le naturaliste reproduit. Tolstoï, lui, reproduit et, en même temps, radiographie. Son intuition le guide bien mieux que la plus fine analyse psychologique. Et ce qui nous étonne davantage, c'est que le lecteur ne découvre jamais le moment exact où il pénètre dans la scène qu'il est en train de lire. Comme il arrive en face de certains grands peintres, l'air des tableaux que trace Tolstoï est le même que celui que nous respirons. La vie qu'il nous présente fait bientôt partie de notre vie. Les femmes, les cochers, les capitaines, les chevaux et jusqu'aux arbres qui meurent dans ses romans, ne meurent pas près de nous, ils meurent en nous. Ils étaient tellement nôtres par la magie de l'écrivain que, quand ils meurent, nous sentons confusément qu'un peu de nous-mêmes est en train de mourir. En Tolstoï, l'artiste a lutté infatigablement avec le



RODRIGUEZ

.. ... ..

Octavio Paz

moraliste. Guide social d'un public très divers (en couleurs, croyances, races et langages), Tolstoï le fut encore plus — et de façon très durable — dans sa production désintéressée que dans les livres publiés pour nourrir l'attente de ses prosélytes. Peu nombreux sont ceux qui lisent encore les pages de ces derniers ouvrages, mais ils sont encore légion ceux qui vivent en contact assidu avec son œuvre de romancier.

Par une ironie tragique du destin, le moraliste en Tolstoï a tué l'artiste. Mais, sur cette mort s'est établie sa gloire, sa vie posthume. Cette gloire, comme les fleurs que caressaient les yeux gris de l'écrivain entre les arbres de Yasnaïa Poliana, chaque génération, chaque printemps de l'homme la renouvellent, toujours distincte et toujours la même.

■ Quels ont été, dans votre jeunesse et dans les premières années de l'âge mûr, les maîtres qui vous ont aidé à vous trouver, en tant qu'écrivain ?

□ Je vous en ai déjà nommé quelques-uns. Ils ont été, surtout en poésie, Enrique González Martínez et, en philosophie, Antonio Caso. Ce dernier, en ce qui concerne l'enseignement direct de la chaire ou par la conversation. Plus tard, durant l'action, j'ai été séduit par la géniale impatience de Vasconcelos. Mais les influences plus grandes ont été exercées sur moi par

des artistes, des penseurs et des hommes de lettres que, dans l'ensemble, je n'ai guère connus que par leur œuvre. En poésie, fray Luis de León, Góngora, Antonio Machado et Juan Ramón Jiménez, en ce qui a trait aux espagnols ; Baudelaire et Paul Valéry, pour ce qui concerne les français. Pour la prose : Quevedo, Gracián et Pascal, pour les anciens ; Proust, Giraudoux et Ortega y Gasset, pour les modernes.

Il y a eu aussi des leçons de littérature que je n'ai pas reçu d'écrivains. Ces leçons me furent données par des peintres comme Velasquez et Vermeer de Delft ; des sculpteurs comme Michel-Ange, des compositeurs comme Beethoven, et des hommes simples, comme l'un de mes voisins de campagne de Jalisco qui, pour défendre l'école du village où il habitait, prononça devant moi un magnifique discours, sans artifices, sans réthorique, sans ostentation, diaphane et pur comme l'eau d'une

source... Ce discours, plus que de nombreux essais de l'histoire contemporaine, m'a fait comprendre la vérité du Mexique.

Certains paysages aussi furent mes maîtres. Tout d'abord, la majesté sereine du Haut Plateau ; sa lumière diaphane ; son sol vrai ; professeur de dessin qui enseigne à mesurer les phrases et à préférer à l'adjectif de résonance tropicale, l'épithète sobre, juste et incorruptible. A tous ces maîtres, je rends, aujourd'hui, mon tribut de gratitude.

■ *Dans l'ensemble, vous qui avez pratiqué presque tous les genres littéraires, comment voyez-vous votre œuvre ? Quel sens prend-elle, dans le cours de votre vie ?*

□ Je ne puis imaginer ce que représente mon œuvre pour ceux qui se sont donné la peine de la connaître. Probablement bien peu de chose. Pour moi, au contraire, elle a été à la fois un encouragement et une récompense. Un encouragement, car elle m'a aidé à vivre en

Rubén  
Darío



profondeur, à ne jamais me sentir uniquement appuyé sur le monde extérieur, à m'efforcer de me voir, chaque jour un peu plus, non dans la réalité transitoire de ce que l'homme possède ou croit posséder, de ce qu'il représente ou croit représenter, mais dans la réalité — modeste peut-être, mais absolue — de ce qu'il est. Une récompense, car en relisant ce que j'ai écrit, je vois que le destin m'a permis de demeurer fidèle à ma vocation de jeune homme. Je ne sais si j'ai réussi dans ce que j'ai fait. Mais, c'est un réconfort pour moi que d'avoir pu garder, en dépit des années qui passent, cette loyauté à la passion de mon adolescence, à l'apprentissage dans lequel je vis encore.

■ *Les lourdes tâches, administratives et diplomatiques, que vous avez remplies pour le bien du pays, ont-elles volé des livres à l'écrivain, ou bien lui ont-elles permis d'élargir son concept de l'homme, du monde, de l'art ?*

□ Je n'ai jamais eu l'impression de sacrifier une page lorsque je remplissais les tâches, diplomatiques ou administratives, auxquelles vous venez de faire allusion. Je ne comprends pas très bien les écrivains qui désirent se sentir seulement écrivains : écrivains à toute heure, à tout moment, durant tous les jours de l'année et le long de toutes les années de leur vie.

Plus la vie nous oblige à un travail non littéraire, plus elle nous incite — dans le fond — à épurer notre attitude face à la vie et à élargir les perspectives des genres littéraires par lesquels nous voulons manifester notre personnalité. Je ne sais pas ce que peuvent penser à ce sujet mes compagnons. Pour moi, les devoirs non littéraires ont été très utiles. Entre autres choses, parce qu'ils m'ont aidé à sentir l'inquiétude de mes semblables, à les aimer, à les plaindre et à les respecter plus profondément, à mesurer leurs problèmes et à comprendre que, entre le monde et la tour d'ivoire, ce qui importe c'est toujours le monde.

## LES PLUMES DU SERPENT

T.S.

### *Prix National de Lettres*

Le Prix national de Lettres 1965 a été décerné au grand humaniste mexicain Angel Mariá Garibay K., polygraphe dont les curiosités s'étendent sur un vaste éventail. Mgr Garibay est connu surtout pour ses recherches dans le domaine de la littérature des Aztèques. Fondateur du Séminaire de culture náhuatl à l'Université nationale, sa monumentale *Historia de la literatura náhuatl* (1953-1954) fait autorité dans ce domaine, et ses nombreuses traductions et éditions critiques ont donné son élan le plus important à la connaissance de la poésie et de la pensée des anciens Mexicains (voir plus loin la notice sur le livre *Crépuscule des Aztèques*).

Mais l'érudition et la ferveur du docteur Garibay ne s'arrêtent pas là. Membre de l'Académie de la Langue et de l'Académie de l'Histoire, il a animé aussi de vastes ouvrages collectifs d'histoire et de géographie, a été l'éditeur irréprochable de chronistes tels que Sahagún et Durán et d'historiens classiques tels qu'Orozco y Berra, et le traducteur inspiré des tragiques grecs (ses traductions des tragédies complètes d'Eschyle, Sophocle et Euripide ont été publiées en 1962 et 1963), ou d'ouvrages français tels que la fondamentale *Conquête spirituelle du Mexique* de Robert Ricard. Récemment, en 1964, il a donné une preuve suprême de l'ampleur de ses connaissances en faisant paraître, traduite de « différentes langues orientales », avec une introduction et des notes, une *Anthologie de textes littéraires du Proche-Orient*.

Parallèlement à ces gigantesques entreprises et à ses tâches sacerdotales (un millier de sermons et conférences bibliques de lui restent inédits), A.M. Garibay a trouvé le temps pour écrire chaque semaine, presque sans interruption pendant vingt-cinq ans environ, une colonne de commentaires qui a paru dans divers journaux mexicains à différentes époques, et où il traite des sujets de littérature, d'histoire ou de linguistique, sans toutefois s'interdire d'aborder à l'occasion des matières plus quotidiennes et pressantes.

### *Confrontation plastique*

L'Institut National des Beaux-Arts, que dirige actuellement José Luis Martínez — ancien délégué du Mexique près l'Unesco — a lancé une convocation aux peintres mexicains pour la formation d'un Salon baptisé « Confrontation 66 » et dont l'inauguration devra avoir lieu au mois d'avril.

Tous les artistes sont invités à envoyer leurs tableaux, qui seront jugés par un Comité de Sélection constitué par huit peintres et critiques « qui se sont distingués par l'indépendance de leurs vues et leur combativité aussi bien artistique que critique ».



*Le Palais des Beaux-Arts*

Destiné à « réaliser un bilan général... et observer les orientations dominantes dans la peinture mexicaine, spécialement parmi les nouvelles générations », le Salon Confrontation 66 ne décernera pas de prix et sera accompagné de conférences et de débats.

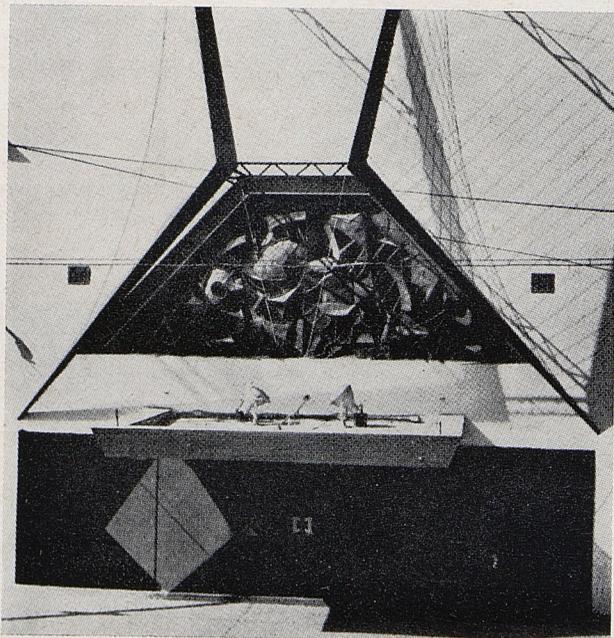
Le caractère exceptionnel et hardi de cet événement a produit immédiatement un certain émoi dans les milieux artistiques. Les critiques et les refus avant-la-lettre n'ont pas été absents, mais personne ne doute de l'importance du projet, qui permettra pour la première fois d'avoir une vue d'ensemble sur les riches courants de renouvellement qui se sont épanouis ces dernières années dans les arts plastiques mexicains.

---

### La paix chez elle

---

L'Organisme de Promotion Internationale de Culture (O.P.I.C.), dépendant du Secrétariat des Relations extérieures (Ministère des Affaires étrangères), a voulu sans doute souligner la noble tradition internationale du Mexique en choisissant pour le local qu'il a inauguré l'année dernière le nom de « Maison de la Paix ». Et si cette paix, selon le mot célèbre de Benito Juarez, se définit comme « le respect du droit d'autrui », un organisme culturel qui s'inspire de cette maxime commencera par respecter les expressions d'autrui. Destinée surtout aux échanges culturels avec les autres pays de l'Amérique Latine, mais servant aussi à favoriser le contact des artistes et intellectuels mexicains avec leur propre public, la « Maison de la Paix » organise continuellement des concerts, des représentations théâtrales, des expositions, des conférences, des dialogues.



Façade de la Maison de la Paix

C'est ainsi qu'au cours des derniers mois de l'année dernière, on a pu y voir, entre autres, une saison de théâtre durant laquelle de jeunes auteurs mexicains ont

partagé les honneurs de la scène avec leurs collègues étrangers, tels que par exemple le Péruvien Bernardo Roca Rey et l'Argentin Luis Guillermo Piazza, ou avec leurs aînés dont le prestige n'est plus douteux, comme c'est le cas de Salvador Novo, un des initiateurs du théâtre moderne au Mexique, dont les *Dialogues* ont été récemment repris dans ce local. C'est ce même principe qui a guidé aussi l'organisation d'une série de concerts et de récitals offerts par des artistes du pays et d'autres Républiques latino-américaines, au cours desquels les musiciens ont interprété chaque fois au moins une œuvre d'un compositeur de leur pays.

---

### Les juges s'expliquent

---

Paradoxalement, l'action la plus féconde pendant la dernière saison théâtrale a été une abstention. En effet, le jury du Festival d'Automne, organisé chaque année par l'Institut National des Beaux-Arts, a déclaré déserts les prix de la meilleure mise en scène et de la meilleure pièce inédite, et n'a décerné qu'avec des réticences les quatre autres prix prévus. Et pourtant cette décision négative marque dans l'histoire de ce Festival une date sans doute positive. Jamais les journaux ne s'étaient tant intéressés aux avatars de ce concours pourtant déjà habituel depuis une douzaine d'années.

Mais ce n'est pas cet effet superficiellement publicitaire qui constitue l'importance du fait. Précisons d'abord que le Festival a pour but d'encourager le théâtre « non professionnel » (on évite de l'appeler « amateur ») dans toute la République. Des jurys régionaux, formés de deux membres envoyés par l'Institut et un membre nommé par le gouvernement local, font d'abord une sélection des troupes qui participeront au concours dans la capitale.

Or le directeur actuel de la section théâtrale de l'Institut des Beaux Arts est un jeune auteur dramatique et metteur en scène, Héctor Azar, connu du public français pour son *Olympica* présentée l'année dernière au Festival de Théâtre Universitaire de Nancy, et qui dirigeait préalablement le Théâtre Universitaire de Mexico qui en 1964 remporta le prix de ce même Festival. La volonté de rénovation que semblent manifester les autorités actuelles de cet Institut sont bien faites pour tirer parti des inquiétudes de ce jeune directeur, dont on voit déjà les effets.

Ce qui a été cette année exceptionnel et, sous un certain angle, encourageant, c'est que le jury s'est expliqué assez amplement sur les motifs de son jugement. *El Gallo Ilustrado*, supplément culturel du journal *El Día*, a consacré à ce sujet un numéro presque entier, où on peut lire, à côté du texte officiel de la décision, les déclarations de la plupart des jurés. Si la décision elle-même est, bien sûr, aussi discutable que l'est toujours une décision de ce genre, les responsables n'ont laissé par contre aucune obscurité sur le sens qu'ils attribuent à leur verdict. Il s'agit clairement de protester contre l'indulgence généralisée qui avait fait jusqu'à présent de ce Festival un événement assez gris et sans conséquences. En mettant noir sur blanc leurs critiques dans le texte officiel même de leur décision, les jurés, évidem-

ment, n'ont pas été à même de changer la qualité des œuvres qui leur étaient soumises ; mais ils ont établi un précédent, une espèce de jurisprudence, si on peut dire, dont les effets ne manqueront pas de se faire sentir dans les prochains Festivals. Personne ne pourra plus ignorer, s'il participe au concours, qu'il sera jugé par des gens qui exigeront de lui le maximum, mais qui rétribueront aussi la qualité par une reconnaissance qui aura repris par là-même toute sa signification.

---

### *Connaissance de l'homme*

---

Dans l'édifice qui abritait naguère le Musée National d'Anthropologie, transféré à présent dans son nouveau bâtiment du bois de Chapultepec (voir *Nouvelles du Mexique*, n<sup>os</sup> 41-42) a été inauguré le 4 décembre le nouveau Musée des Cultures.

Conçu sur une formule proche de celle du Musée de l'Homme à Paris, ses salons seront en même temps ethnographiques et anthropologiques. Les salles ethnographiques, les premières à être ouvertes au public, comprenaient des œuvres de l'Amérique du Nord et du Sud, l'Afrique, la Mélanésie, la Polynésie, la Micronésie, le Sud-Est asiatique, l'Indonésie, les Philippines, le Japon et la Laponie. Les salles anthropologiques, qui seront inaugurées successivement au cours de cette année, comprendront un Musée imaginaire constitué principalement par des répliques de chefs-d'œuvre du monde entier. Finalement, une salle d'expositions temporaires présentera à tour de rôle des collections choisies, à commencer par une exhibition de textiles de l'Inde organisée en collaboration avec l'Ambassade de ce pays.

Le Musée, qui a fait l'objet d'une des visites officielles de M. André Malraux lors de son séjour au Mexique au mois de février, possède aussi un cadre digne de l'attention du visitant : c'est l'ancienne Maison de la Monnaie de l'époque coloniale, un des plus beaux exemples de l'architecture mexicaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, et un des bâtiments de l'époque les mieux conservés.

---

### *Révolution chez les conservateurs*

---

Dans la progression ininterrompue de l'importance culturelle du Mexique, une nouvelle petite révolution a eu lieu le plus pacifiquement du monde lorsque les futurs Conservateurs latino-américains, qui seront les premiers à détenir officiellement ce titre, ont été dotés d'un Centre d'Etudes pour la Conservation des Biens Culturels, inauguré le 28 janvier par le Ministre de l'Education en présence de hautes personnalités du monde académique et officiel ainsi que de nombreux représentants diplomatiques étrangers.

Le Centre, logé dans l'ancien couvent de Churubusco, joyau de l'architecture coloniale, porte le nom de Paul

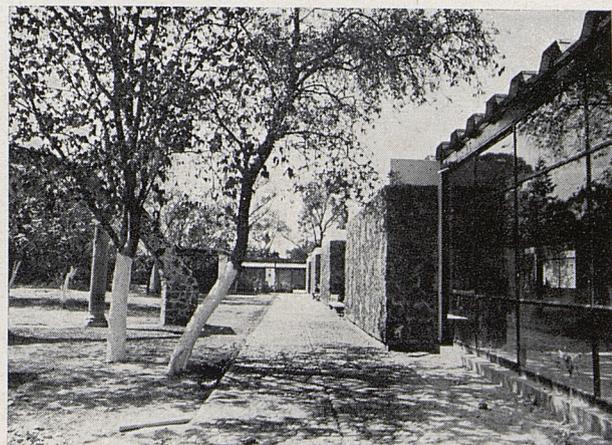
Coremans, le grand spécialiste belge mort l'année dernière, directeur de l'Institut Royal du Patrimoine artistique de son pays, ancien président de l'Institut International de Conservation, expert de l'Unesco pour



*Le D<sup>r</sup> Coremans à Bonampak  
avec M. Castillo Negrete*

quatorze pays de toutes les parties du monde, etc., et dont l'encouragement et les efforts ont été décisifs pour la création du Centre.

Munie de l'équipement le plus moderne, cette institution, créée avec l'assistance de l'Unesco, réalisera pendant 1966 un cours d'entraînement technique et ne commencera que l'année suivante ses cours académiques de quatre ans aboutissant au diplôme de Conservateur. Plusieurs spécialistes au prestige mondial enseigneront à Churubusco, envoyés par l'Unesco. Destinée à être le Centre régional pour l'Amérique Latine, Churubusco sera alors le deuxième de ces centres de l'Unesco, faisant suite à celui de Hos (Nigéria) pour l'Afrique, et devant de peu ceux de New Delhi et Honolulu déjà en formation. Et ce seront les studieux de l'art de tous les pays latino-américains qui rendront ainsi hommage à Paul Coremans, dont l'amour pour l'art pré-hispanique a été pour beaucoup dans la conservation du trésor artistique de Bonampak.



*L'Édifice du Centre à Churubusco*



# le mexique et la france

## EMPRUNT INTERNATIONAL POUR L'ÉLECTRICITÉ

*Au cours de la première semaine de décembre 1965, M. Guillermo Martínez Domínguez, directeur général de la Commission Fédérale de l'Electricité du Mexique, a eu des entretiens à Paris avec les représentants du Crédit Commercial de France et de la Kredietbank du grand-duché de Luxembourg. Ces conversations ont abouti à un accord selon lequel les deux banques en question émettront sur le marché européen un emprunt d'une valeur de vingt millions de dollars.*

*L'équivalent de cette somme a été aussitôt mis à la disposition du directeur de la Commission Fédérale de l'Electricité, qui s'est félicité de cette aide financière, garantie par un syndicat européen de banques. Il a déclaré que cette opération est la première du genre et, en prouvant la confiance des bailleurs de fonds et des financiers européens dans la stabilité de notre pays ainsi que dans la sécurité de son développement économique, elle ouvre le marché international des valeurs aux emprunts mexicains.*

*Les commentaires parus dans les revues financières européennes et dans les colonnes spécialisées des quotidiens, à propos de la négociation de cet emprunt, ne peuvent être plus flatteurs. Le journal « Le Monde » a parlé du « miracle économique mexicain », qui a permis la rapide industrialisation et le développement général du pays, de progrès, qui réclament, pour se maintenir, l'encouragement de puissants milieux financiers.*

Photo A.F.P.



## LA « COMISIÓN FEDERAL DE ELECTRICIDAD »

L'industrie électrique a débuté au Mexique par l'installation de petites centrales privées pour l'usage industriel et par la création de compagnies à capital mexicain, qui, au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, fonctionnaient dans onze villes des plus importantes. La capacité installée en 1900, pour services de tout genre, était évaluée à environ 20.000 kilowatts.

Cette caractéristique a tendu à disparaître lorsque entre-entrent en jeu deux importants groupes d'entreprises, aux capitaux étrangers, la « Mexicana de Luz y Fuerza » et l'« Impulsora de Empresas Eléctricas » qui, par leur puissance, absorbèrent dans leurs réseaux les centrales indépendantes. Le développement irréversible de ces deux sociétés, pendant la période allant de 1910 à 1930, a bien montré les avantages du système des grandes entreprises électriques qui, avec la demande croissante d'énergie pour l'éclairage public, les transports urbains et les établissements industriels, conduisait à une augmentation rapide de la capacité installée et à un contrôle progressif des deux principaux groupes sur l'industrie de l'énergie électrique. La capacité installée est passée de 120.000 kilowatts en 1920, à près de 350.000 kilowatts en 1926, et à 510.000 kilowatts en 1930. A cette dernière époque, les deux groupes d'entreprises dont il est question possédaient 80 % de la capacité totale disponible dans le pays.

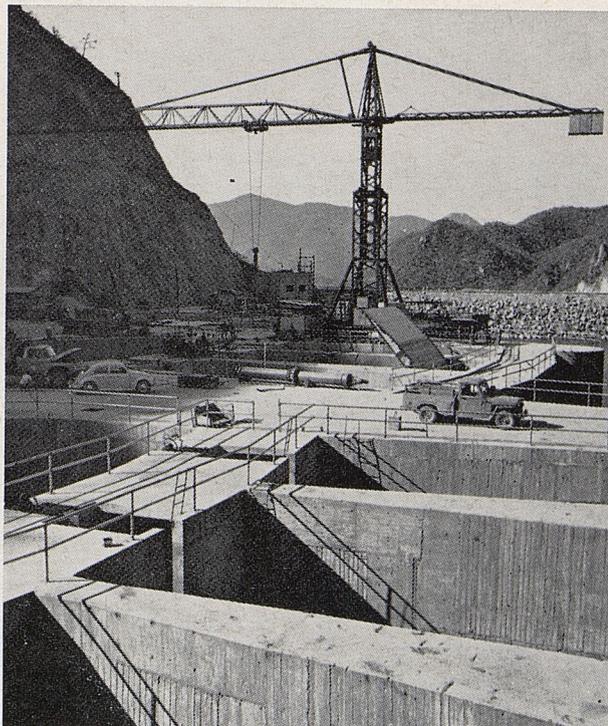
Durant presque toute cette période de progression, jusqu'à 1926, il n'existait pas de réglementation spéciale de l'industrie électrique.

Cet état de choses ne fut modifié qu'en 1933, date à laquelle fut promulguée la Loi relative à l'Industrie Electrique, qui régla les tarifs et institua un régime juridique selon lequel l'industrie électrique était considérée comme un service public et ses prestations comme un monopole devant être réglementé et surveillé par l'Etat. Les investissements dans les centrales électriques, effectués alors uniquement par des compagnies privées, ne tardèrent pas, devant des perspectives de gains, à être estimés insuffisants pour répondre à la rapide progression de la demande, du fait de l'essor économique du pays. Durant la période 1930-1934, la capacité de production n'avait augmenté que de 9,3 %. Pendant la période 1937-1943, la capacité installée pour le service public s'accrut de moins de 1 % par an. Les investissements n'étaient opérés pratiquement que pour des travaux d'entretien indispensables et dans des centrales privées de certaines industries.

**POLITIQUE DE L'ÉLECTRICITÉ ET DÉVELOPPEMENT DE LA CAPACITÉ.** La politique de l'Etat a suivi alors un autre cours. Par décret présidentiel en date du 14 août 1937, était créée la Commission Fédérale de l'Electricité en

tant qu'organisme d'Etat chargé d'organiser et de diriger un système national de production de l'électricité, de préférence par l'emploi des ressources hydrauliques. L'année 1944 marque le départ d'une progression plus rapide de la production d'électricité dans tout le pays. En 1943, la capacité installée était de 680.000 kilowatts, pour 1.200.000 en 1950, 1.900.000 en 1955 et 2.700.000 en 1959. Au total, la puissance disponible avait quadruplé en quinze ans. A partir de 1950, on enregistra une augmentation moyenne de 10 % par an.

Si tous les secteurs participant à l'industrie électrique ont contribué à cet accroissement, l'action de l'Etat en a été, pourtant, l'élément dominant. A elles seules, la



*El Infiernillo*

Commission Fédérale de l'Electricité et la « Compañía Eléctrica de Chapala » ont apporté 66 % de l'augmentation de capacité pour le service public enregistrée en 1939-1959, et 70 % pour la période 1950-1959.

**INVESTISSEMENTS PUBLICS ET POLITIQUE DE L'ÉLECTRICITÉ.** Les investissements publics pour l'énergie électrique ont augmenté de façon soutenue durant toute la période envisagée : ils sont passés de 3 millions de pesos en 1938 — première année — à 763 millions de pesos en 1959 et à un programme d'investissements de 1.400 millions pour 1960.

En 1960, l'industrie de l'énergie électrique est devenue une activité publique d'un caractère absolument national. L'Etat a acquis les biens des deux groupes d'entreprises privées qui opéraient dans le pays : l'« Impulsora de

Empresas Eléctricas » et la « Compañía Mexicana de Luz y Fuerza », toutes deux constituées avec des capitaux privés internationaux. Ainsi sont passés en possession de l'Etat 954.000 kilowatts de capacité et un pourcentage élevé des réseaux de distribution existants, jusqu'alors aux mains de ces compagnies.

Comme l'E.D.F. pour la France, la Commission Fédérale d'Electricité « C.F.E. » est l'organisme qui est chargé

d'assurer la production et la distribution d'énergie électrique au Mexique. C'est un organisme public, décentralisé avec personnalité et patrimoine propres.

La C.F.E. doit faire face à des besoins considérables : la demande d'électricité s'accroît à une cadence moyenne de 9,5 % par an depuis 1960 et doit continuer à progresser rapidement. Parallèlement, l'électrification du pays se poursuit à un rythme élevé :

Millions de kW	1956	1961	1962	1963	1964	1964/56
Capacité de production d'électricité	2,1	3,2	3,5	4,2	5,3	+ 152 %
Milliards de kWh						
Production d'électricité . . . . .	8,2	11,7	12,5	13,7	15,7	+ 91 %
Consommation d'électricité . . . . .	8,5	12,3	13,1	14,4	15,9	+ 87 %

Aussi un vaste programme d'investissements a-t-il été élaboré qui accorde une place importante à l'extension des installations de transport et de distribution d'électricité.

Son coût total s'élève à US \$ 300 millions pour les années 1965, 1966 et prévoit notamment l'achèvement de la Centrale d'Infiernillo (capacité 672.000 kW) à la construction et au financement de laquelle la France a participé activement, et la construction de la Centrale de Malpaso (capacité 1.080.000 kW), ainsi que la mise en service de nouvelles unités.

A concurrence de 145 millions, le financement de ce programme sera effectué par recours aux capitaux étrangers. En décembre 1965, le Mexique a déjà obtenu un prêt US \$ 110 millions de la Banque Mondiale et un prêt de US \$ 15 millions de l'Italie.

La C.F.E. est le client le plus important de la Banque Mondiale qui suit de près l'élaboration et la mise en place des programmes d'électrification et leur financement.

#### SITUATION RÉSUMÉE DE LA C.F.E.

au 30 juin 1965

(en millions de pesos)

##### ACTIF

Immobilisations nettes . . . . .	13.582,6
Titres de participations . . . . .	585,9
Autres immobilisations . . . . .	68,4
Actif immobilisé . . . . .	14.236,9
Réalisable . . . . .	2.274,8
Disponible . . . . .	177,8
Comptes de régularisation . . . . .	21,4

TOTAL . . . . . 16.710,9

##### PASSIF

Capital et réserves . . . . .	8.317,3
Fonds de pension . . . . .	167,7
Dettes à long terme . . . . .	6.615,7
Dettes à court terme . . . . .	1.455,9
Comptes de régularisation . . . . .	80,5
Bénéfice des six premiers mois . . . . .	73,8

TOTAL . . . . . 16.710,9

#### Discours du Président de la C.F.E. (extraits)<sup>1</sup>

La capacité mise en service par le Président Díaz Ordaz pendant la première année de son gouvernement (614.000 kilowatts) dépasse celle que la Mexican Light avait accumulée au cours de 60 ans d'opérations, jusqu'au

(1) Discours prononcé le 27 septembre 1965 par M. Martínez Domínguez.

moment où le Mexique s'en assura le contrôle en 1960 (585.000 kW). Mais, malgré l'ampleur de ces efforts et de ceux que la Révolution avait accumulés antérieurement, plus de la moitié de nos compatriotes vivent et travaillent encore sans électricité et sans lumière électrique.

La demande d'électricité augmente de plus de 8 % chaque année et nous impose le besoin de doubler en 8 années seulement la capacité des installations bâties pendant les 65 dernières années, outre celui d'installer des équipements et des lignes dans la zone sombre du territoire national, qui représente encore environ 70 %. Nous avons fini en août l'installation de 4.421.431 kW pour le service public, et il existe 883.900 kW qui couvrent les besoins de nombreuses entreprises parti-

culières. Il y a dans le pays 5.305.331 kW, tenant compte de la quantité ajoutée par le Président Díaz Ordaz. Une partie de ces équipements devra être renouvelée ou réparée dans un bref délai, car ils ont travaillé pendant de longues périodes.

Le développement envisagé tentera de faire un usage plus rationnel des ressources naturelles : brûler moins de pétrole et commencer à employer du charbon minéral à une échelle commerciale, les réserves de celui-ci étant 17 fois plus grandes. Pendant les prochaines années sera développée jusqu'à un volume industriel la génération de géothermie, et nous commencerons à dessaler l'eau de mer comme sous-produit de la génération, donnant ainsi un nouvel élan historique à la technique et aux services fournis par l'industrie électrique du Mexique.



La distribution de la capacité de génération est à tel point inégale que 5 entités du Sud-Est mexicain, avec

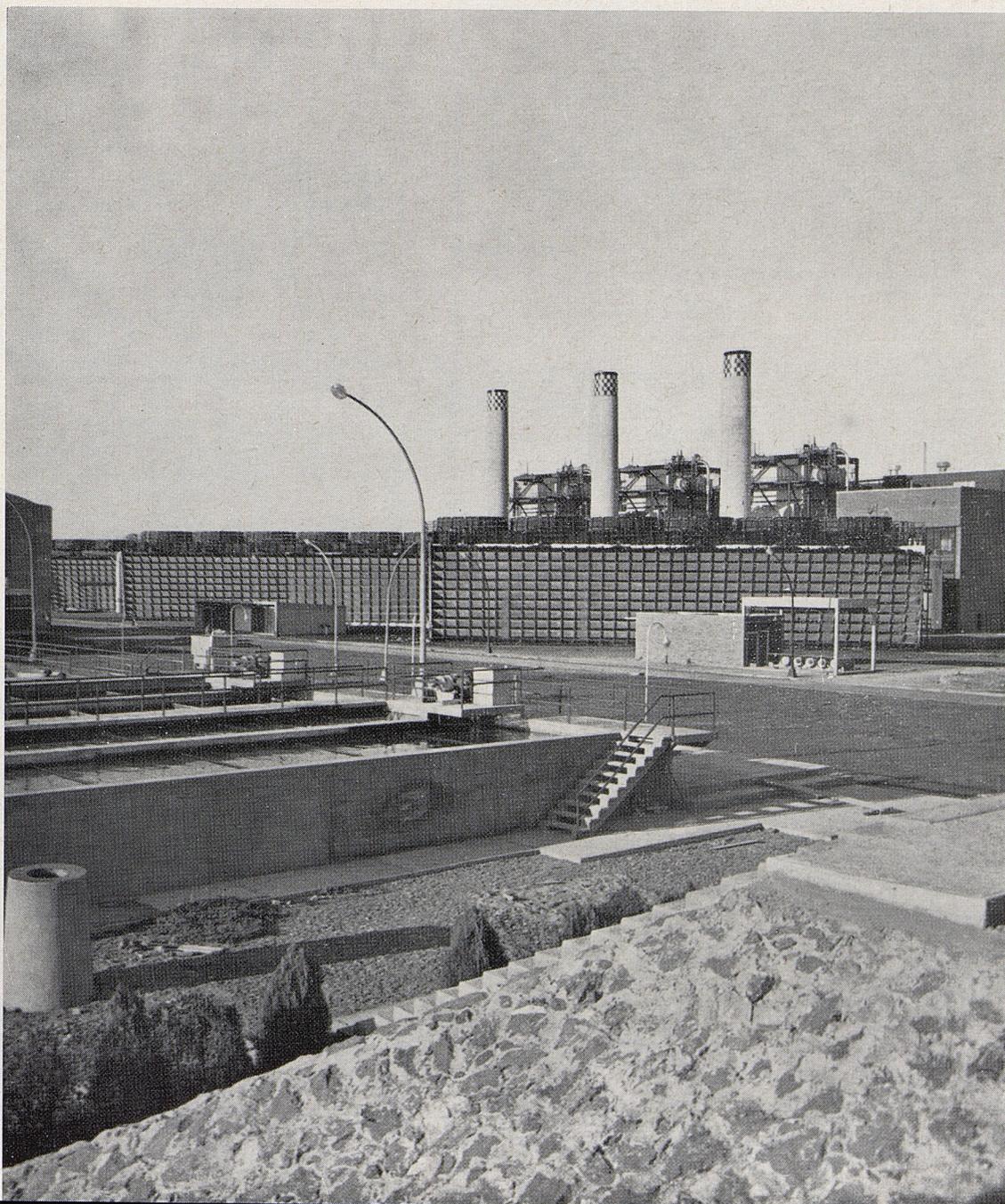
11 % de la surface territoriale, ne disposent que de 2 % de la puissance installée, avec 117.000 kW, c'est-à-dire le tiers seulement de ce que possède une grande ville comme Monterrey.



Un autre contraste dramatique que nous aspirons à dépasser est celui qui existe entre les villes et le milieu rural mexicains. Notre énergie électrique jusqu'à présent se concentre dans les villes.

L'électrification du milieu rural est une préoccupation du gouvernement et nous nous préparons à introduire en grande échelle la distribution monophasé pour réduire le coût des installations et pour donner une plus grande impulsion aux travaux réalisés à travers les « Juntas de Electrificación Estatal » que nous possédons dans 30 entités de la République.

Centrale  
Thermo-électrique  
de Monterrey



L'énergie doit être orientée vers les applications qui dans l'ensemble fourniront l'apport le plus important au produit national et l'accélération la plus grande à l'emploi productif des travailleurs et autres ressources. Elle doit satisfaire à des besoins actuels et futurs ; elle doit être un puissant instrument de promotion de l'activité économique et du bien-être social, et elle doit servir au progrès de toutes les régions du pays et à l'amélioration des conditions de vie de ses habitants.

Nous devons penser que la nationalisation est une étape dans un même effort continu qui dure depuis trente ans ; que l'achat des entreprises n'est pas un fin en elle-même, mais un moyen pour pouvoir améliorer le service

**EMISSION D'UN EMPRUNT INTERNATIONAL  
DE 20 MILLIONS D'UNITÉS DE COMPTE 1966/1968**  
taux d'intérêt : 6 1/2 %

L'emprunt de la Commission Fédérale d'Electricité de Mexico, Mexique, est émis aux conditions suivantes :  
**Ouverture de la souscription publique :**  
23 mars 1966.

**Coupures :**  
UC 1.000 et UC 250 au porteur.

**Prix d'émission :**  
97,50 % sur la base du dollar comme monnaie de règlement (1 unité de compte = 1 dollar). Sur la base du franc français, monnaie de référence, le prix d'émission ressort en raison du taux de change favorable à 96,77 %.

**Taux d'intérêt :**  
6 1/2 % payables semi-annuellement le 1<sup>er</sup> avril et 1<sup>er</sup> octobre de chaque année.

**Rendement actuariel :**  
Dans ces conditions, le rendement actuariel ressort à un niveau légèrement supérieur à 7 %.

**Amortissement :**  
Au pair en 17 ans par séries égales à partir du 1<sup>er</sup> avril 1970 par tirages au sort ou rachats sur le marché.

**Remboursement anticipé :**  
L'émetteur se réserve la possibilité de rembourser l'emprunt en tout ou partie à partir du 1<sup>er</sup> avril 1976 sous majoration d'une prime de 1 % en 1976 décroissant de 0,50 % par an jusqu'en 1980.

**Cotations :**  
Bourses de Luxembourg et Bruxelles.

**Régime fiscal de l'obligation et des coupons :**  
— au Luxembourg :

Exonéré de tout impôt actuellement et à l'avenir pour le porteur non résident en Grand-Duché du Luxembourg.

— en France :  
33 1/3 % des intérêts payés au porteur résident en France seront retenus à la source ; cette taxe ouvrant droit à un avoir fiscal de 50 % du net perçu.

public ; qu'elle a été décidée dans le but de servir tous les Mexicains ; que pour chacun de nous qui jouissons de l'énergie et de la lumière électriques, il y a au moins un autre Mexicain qui manque de cet instrument de production et qui est plongé dans le noir ; qu'il est temps d'y remédier, et qu'il ne faut pas oublier que pour poursuivre notre chemin nous devons travailler bien davantage, car il faut couvrir les coûts de la nationalisation, renouveler et élargir les installations, croître en capacité, en technologie et en organisation au rythme nécessaire pour le développement de l'économie nationale.

## RELATIONS FRANCO-MEXICAINES

### *Achat d'équipement*

Le Gouvernement Mexicain vient de commander à la France pour trois millions de francs de matériels divers, destinés à équiper quatre nouvelles sections du *Centre national d'enseignement technique et industriel* (C.N.E.T.I.) de Mexico, où sont formés des professeurs de l'enseignement technique et des ingénieurs de production.

Cette fourniture de matériel concrétise un accord conclu le 1<sup>er</sup> juillet 1964 par le C.N.E.T.I., du côté mexicain, et par la *Fédération des industries mécaniques et transformatrices des métaux*, du côté français. Cet arrangement faisait suite à un échange de lettres entre gouvernements prévoyant qu'un don français en matériel, d'une valeur de 650.000 francs, serait fait au Mexique, celui-ci s'engageant à acheter d'autres outillages pour un équivalent, le tout ne suffisant d'ailleurs pas à l'équipement complet des sections de fonderie, soudure et métaux en feuilles, forges et traitements thermiques, et enfin mécanique automobile.

Mais, après une étude établie par un groupe d'experts français, le Sous-Secrétaire d'Etat à l'Enseignement supérieur et technique du Mexique, M. Victor Bravo Ahuja, choisit d'acquérir tous les outils nécessaires en une seule fois et non par tranches, à charge par la France de trouver un organisme susceptible de financer l'opération portant sur trois millions.

C'est la *Société d'expansion commerciale et industrielle* (S.O.D.E.I.X.), filiale de la banque de Suez-Union des Mines, qui fut chargée de cette tâche. Actuellement, la S.O.D.E.I.X. répartit non seulement les commandes mexicaines de trois millions, mais aussi celles résultant de l'apport français concomitant de 650.000 francs.

L'Aéroport international de Mexico a été équipé récemment d'un réseau de télévision de circuit fermé, qui a été réalisé par *Thomson-Télé-Industrie*, filiale de la Compagnie française Thomson-Houston. L'installation comprend une dizaine d'appareils de prise de vues, une trentaine de récepteurs et un contrôle permettant la sélection et la distribution des images.

Ces appareils sont groupés en deux réseaux principaux. D'un côté, un réseau de « Service », destiné à l'usage exclusif des services de l'Aéroport et des grandes compagnies, qui permet la surveillance des installations et des alentours de l'aéroport. L'autre réseau est destiné au public et diffuse, dans les halls, salles d'attente, restaurant, etc., toutes les informations relatives à l'arrivée et au départ des avions.

En dehors de ces deux réseaux, les services de police disposent d'une installation de surveillance générale des pistes, et ils peuvent, en outre, centraliser les images provenant d'autres réseaux.

Pour l'installation en question, l'on disposait largement de l'expérience acquise par Thomson-Télé-Industrie, qui a réalisé les réseaux de télévision en circuit fermé de Paris-Orly et de Paris-Le Bourget.

La solution des techniques employées au Mexique rendra possible l'extension des réseaux quand cela sera nécessaire par suite de l'évolution du trafic.

## ÉCRIVAINS ET ARTISTES

### *La France à la découverte d'Octavio Paz*

Deux nouvelles traductions et une réédition ont vu le jour ces derniers mois en français. Les éditions Claude Givaudan, de Genève, ont fait paraître en un volume de luxe la belle traduction de *Pierre de soleil* qui fut l'un des derniers travaux de Benjamin Péret et qui parut originalement chez Gallimard. La maquette et les gra-

vures qui ornent cette édition, œuvre du sculpteur français Michel Charpentier, ont été exposées à la Biennale de Paris au cours de l'automne.

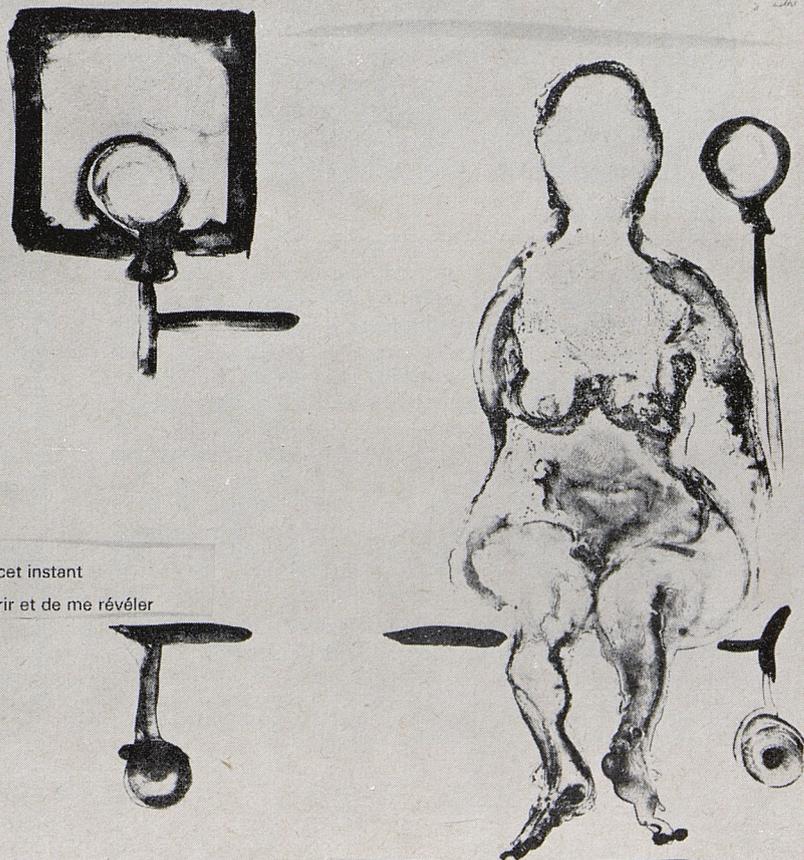
Les commentaires sur la Biennale parus dans la presse française ont donné en général une place importante à ces illustrations. Gilbert Gatellier, dans *Arts*, parlait des gravures de Michel Charpentier pour les poèmes d'Octavio Paz, « empreintes mouillées et douloureuses où je trouve plus de richesse qu'en son œuvre sculpté ». Jean Bouret (*Les Lettres Françaises*), après avoir cité quelques vers de la traduction, ajoute : « La voix d'Octavio Paz, le Mexicain, accompagne Charpentier lithographe de *Pierre de soleil* en un duo fertile : Charpentier, on en parlera plus tard comme on a parlé de Rodin. » « Rien de surprenant », affirme Denys Chevalier dans *Art International*, « à ce que le seul sculpteur ait été tout désigné pour qu'on lui confiât l'exécution des cinquante lithographies destinées à illustrer *Pierre de soleil* d'Octavio Paz ».

Dans la brochure qui servait de présentation à cette exposition le poète mexicain Tomás Segovia écrivait : « Pierre de soleil, puisque c'est de la poésie vivante, espère toute la grâce mais ne compte pas sur elle. Quoi d'autre appellerions-nous inspiration, si ce mot ne doit pas désigner un vain rêve ? Octavio Paz n'invente rien — ou, pour sauver ce mot qu'il aime, il n'invente rien qui ne soit découverte, qui n'accepte humblement sa confirmation ou sa disqualification par l'existence concrète, rien qui ne soit *inventer ici*, rien qui ne soit retour... Et quand nous envisageons le poème comme événement littéraire parmi les autres de son espèce, là aussi son sens est surtout celui d'un retour : du poète

Une page d'épreuves de  
« Pierre de soleil »

— cette nuit me suffit, et cet instant  
qui n'en finit pas de s'ouvrir et de me révéler

où j'étais, qui je fus, comment tu t'appelles,  
comment moi je m'appelle :



parmi nous, de nous parler de nouveau, la poésie de nouveau à nous, poésie de retour, poésie *rendue* ».

Pour sa part, la maison Gallimard a inclus dans son catalogue deux nouveaux titres d'Octavio Paz parus à des dates assez rapprochées. Le recueil *Liberté sur parole*, récemment mis en vente, qui comprend plusieurs livres publiés à l'origine séparément, est présenté ainsi par les éditeurs : « Il vient confirmer ce que déjà les précédentes œuvres traduites en français du grand poète mexicain moderne apportaient à notre monde occidental. Chaque œuvre propose sous une forme différente, selon des rythmes violents, passionnés, toujours généreux, le drame que l'auteur vit en lui-même, né du conflit entre l'indien et l'espagnol, le modernisme et la tradition ». Quant à *l'Arc et la lyre*, essai sur la poésie, c'est au dire d'Edmond Vandercammen, de l'Académie (dans *Le Soir* du 9 décembre), « une œuvre essentielle ». Sur ce caractère essentiel les critiques semblent tous s'accorder, même lorsque leurs positions diffèrent de celles de l'auteur. Ainsi, Jacqueline Piatier écrivait dans *Le Monde* : « L'essai, pour toutes les questions auxquelles il touche, pour tous les domaines qu'il inventorie, est d'une indéniable richesse. Je ne pense pas qu'on puisse le lire et rester après sa lecture dans l'état d'esprit qui l'avait précédée. C'est pourquoi je tiens à le signaler, bien qu'il m'embarrasse. C'est un livre clair sur des notions confuses, un discours logique sur des données qui ne le sont pas. »

Pour Alain Joffroy, critique de *L'Express*, « ce livre est un événement ». « Quiconque veut comprendre — écrit-il — ce qui se passe dans le cerveau d'un grand poète d'aujourd'hui, quiconque veut percer à jour cette nuit où quelque chose d'essentiel à l'homme est en jeu, (...) quiconque enfin veut pénétrer dans cette chambre interdite qu'est encore la raison intuitive, la lucidité nocturne des poètes, doit, devra et aura dû lire *L'Arc et la lyre*. Avec ce livre, en effet, Octavio Paz fait comprendre comment les poètes font et défont sans cesse la toile de fond, la trame occulte et irremplaçable de la pensée humaine. »

### *Le crépuscule des Aztèques*

Les éditions Casterman ont fait paraître *Le crépuscule des Aztèques* de Miguel-León Portilla, traduit par André Jouclau-Ruau. Publié originalement en 1961 par les presses universitaires de Mexico sous le titre *Visión de los vencidos* (« Point de vue des vaincus ») (1), le livre est formé de textes indigènes pris de différentes sources, principalement de l'*Histoire de la Nouvelle Espagne*, de Bernardino de Sahagún. Ces textes ont été traduits par Angel María Garibay K. (voir dans notre section « Les plumes du serpent » la note sur le prix national de littérature), et présentés, annotés et préfacés par Miguel-León Portilla, secrétaire du Séminaire de culture nahuatl à l'Université de Mexico.

Mais laissons plutôt la parole à Fred Bérence qui, dans *Les Nouvelles Littéraires*, écrivait sur ce livre : « Le cré-

(1) Voir « Nouvelles du Mexique », n° 24 (janvier-mars 1961), « Vision des vaincus », par Miguel León Portilla.

puscule des Aztèques, de Miguel-León Portilla, vient heureusement élargir notre horizon, car il donne enfin la parole aux vaincus. Ces vaincus qui ont toujours tort. Dans une importante préface, l'auteur nous offre un bref tableau des peuples indiens du Mexique avant la conquête ; (...) C'est parce que l'assimilation des textes

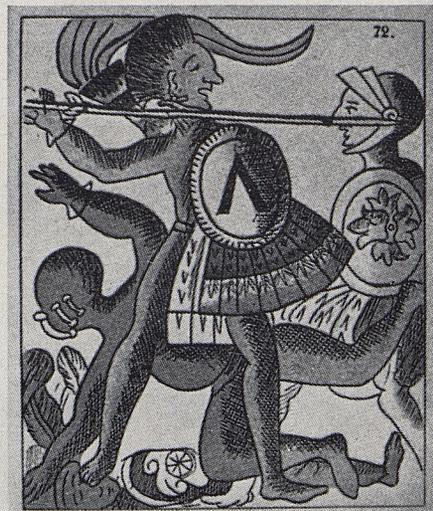
latitude sud



miguel  
leon-portilla

## le crépuscule des aztèques

Traduit de l'espagnol par André Joucia-Ruau



casterman

était répandue qu'il fut possible, après la conquête, d'écrire en alphabet latin, mais en langue indigène, poèmes et traditions qui eussent été perdus...

L'anthologie aztèque de M. Portilla se concentre autour de la conquête. (...) De très curieux poèmes, rappelant les plaintes de Jérémie, terminent ce volume vivant qui fait passer sous nos yeux des images nouvelles, dont plusieurs inoubliables. Nous sommes introduits dans un monde que nous nous imaginions connaître et qui était inconnu. »

Voici enfin quelques phrases du commentaire de Jean Turpin, dans *Combat* :

« Parmi ces « re-découvertes » au moins pour les non-spécialistes, celle des civilisations pré-colombiennes s'affirme capitale. Or, si nos musées sont riches de documents « empruntés » à ces pays, nous avons longtemps jugé de leur conquête et de leurs mœurs à travers les témoignages et les récits de ceux mêmes qui en avaient été les acteurs européens (conquêteurs de Cortès au Mexique, en particulier). Beaucoup plus intéressantes paraissent les tentatives qui s'efforcent, pour nous, de

comprendre ces confrontations par les témoignages des peuples vaincus. (...) Les textes indiens que nous présente aujourd'hui M. Miguel-León Portilla dans son ouvrage *Le crépuscule des Aztèques* contribuent largement à une fructueuse approche, par-delà les apparences, de cette civilisation. »

*Un texte du  
« Crépuscule des Aztèques »*

LES DERNIERS JOURS DU SIÈGE DE TENOCHTITLAN

Et tout cela, nous en fîmes l'épreuve.  
De nos yeux nous le vîmes,  
nous en fûmes frappés.  
Par ce destin pitoyable et funeste  
nous fûmes accablés.

Le long des routes gisent, brisées, les javelines,  
les chevelures sont éparses.  
Sans toit sont les maisons  
et vermeils sont leurs murs.

La vermine pullule au long des rues et sur les places,  
et les murs sont souillés de lambeaux de cervelle.  
Rouges coulent les eaux, elles sont comme teintées,  
et quand nous les buvons,  
C'est comme si nous buvions de l'eau de salpêtre.

Nous frappions, entre-temps, les murs de brique sèche,  
et notre legs n'était qu'un réseau de crevasses.  
Les boucliers jadis furent sa sauvegarde,  
mais les boucliers même ne purent préserver sa solitude.

Nous mangions jusqu'à l'écorce de « colorín ».  
Nous avons mâchonné du chiendent de salpêtre,  
des plaques de torchis, des lézards, des souris,  
de la terre pilée, de la vermine même.

A peine venait-on de mettre au feu la viande,  
nous commençons à la manger.

Quand la viande était cuite,  
on l'arrachait au feu,  
où l'on plongeait la main afin de s'en repaître.

L'on mit à prix chacun de nous.  
Un prix pour le jeune homme, ainsi que pour le prêtre,  
l'enfant, la jeune fille.  
Il suffit : un pauvre homme  
ne valait guère que deux poignées de maïs,  
à moins que ce ne fût dix pâtés de moustiques;  
nous valions tout au plus vingt pâtés de chiendent  
de salpêtre.

Or, jade, couvertures superbes,  
plumages de quetzal,  
toutes choses de prix,  
furent tenus pour rien...<sup>2</sup>

*Les peintres*

En fin d'année, la Galerie Flinker, de Paris, a présenté avec un remarquable succès une exposition du jeune peintre mexicain Francisco Toledo. L'accueil chaleureux que la critique avait déjà réservé à son exposition parisienne de 1963, qui avait fait dire au critique de *France-Observateur* que la manière de Toledo tenait « de l'art des enfants et de celui de Paul Klee », a été pourtant dépassé à l'occasion de cette nouvelle présentation de l'artiste. « Jamais ses grands aînés, Tamayo, Orozco,

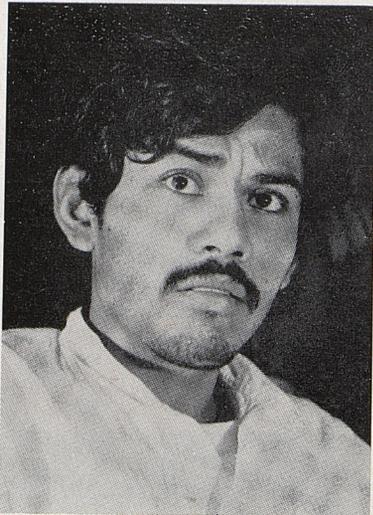


Toledo «Gouache» 1965

Siqueiros ou Rivera — a dit Pierre Léonard dans le *Nouvel Observateur* — ne nous avaient donné comme lui le sentiment de cette spécificité spontanée de la tradition indigène, qui demeure en même temps expression universelle ».

Et Alain Bosquet écrivait dans *Combat* :

« Il a été question ici de la première exposition de Toledo ; celle qui se tient en ce moment place ce jeune peintre mexicain au rang des plus grands poètes de la peinture. Quelques mois ont suffi à Toledo pour croître en intensité et en dépaysement. Ce qu'il nous propose c'est bien plus qu'une vision originale. Il s'agit d'un magnétisme d'un genre plus complet, et en somme confondant, si l'on songe qu'il a 25 ans et qu'il a fait preuve d'une maîtrise absolument exceptionnelle. Le seul instinct semble suffire à ce jeune homme, venu des



Francisco  
Toledo

environs d'Oaxaca, pour nous présenter un univers intime, dans toute la richesse de sa réalité et de sa fable. »



Sous les auspices de l'Ambassade du Mexique, l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine a présenté une exposition de peintures, dessins et lithographies de Raúl Anguiano.

Les dessins qu'Anguiano réalisa au cours des premières expéditions aux ruines de Bonampak, auxquelles il participa à plusieurs reprises, ont été largement diffusés.



Anguiano avec M. Weckmann

Représenté dans différents musées d'Amérique, d'Europe et d'Asie, il avait déjà présenté ses œuvres à Paris, en 1952, à la Galerie Trouche.

Pour l'exposition de l'IHEAL, J.J. Crespo de la Serna, président de la section mexicaine de l'Association Internationale des Critiques d'Art, a écrit :

« Je trouve en Anguiano, non seulement l'artiste maîtrisant ce que représente le dessin en peinture — la base de la structure indispensable — mais le magicien qui obtient des lignes et des contours de dessin un produit toujours frais et plein de grâce. »

Au cours de la réception offerte par l'Ambassade du Mexique pour l'inauguration de l'exposition, M. Weckmann, Ministre chargé d'Affaires, a dit notamment : « L'Ambassade du Mexique est heureuse de patronner cette exposition. Elle souhaite que les artistes, les étu-

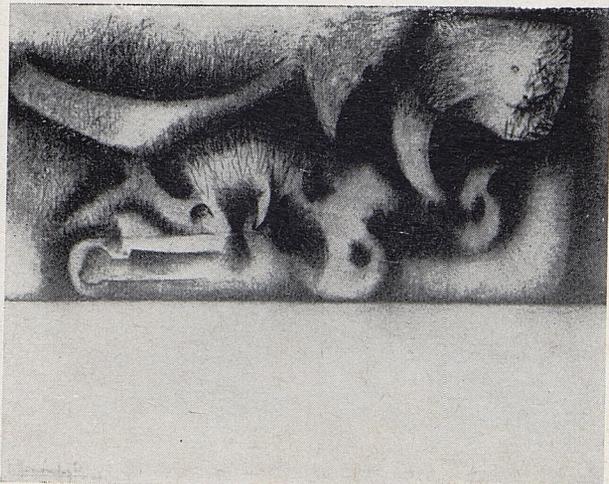
dants et le public qui viendront la visiter trouvent en elle à la fois une image suggestive de l'homme mexicain et du mode d'expression qui a rendu célèbre notre école de peinture. »

Parallèlement à l'exposition, M. Anguiano a été invité par l'IHEAL à faire deux conférences illustrées de projections en couleurs, « Bonampak et l'art maya », et « La Peinture mexicaine contemporaine ». Ces conférences, en espagnol, ont bénéficié cependant d'un public nombreux et curieux.



La galerie Creuze a présenté en octobre-novembre une exposition d'œuvres de José Hernández Delgadillo, qui avait remporté en 1961 un des prix de la Biennale de Paris.

Né en 1927 dans l'Etat d'Hidalgo, proche de Mexico, il s'installe dans la capitale dès 1945 pour y étudier la peinture, et travaille en même temps dans un studio d'architecte. Sa première exposition date de 1954. En 1960 il obtient une mention à la II<sup>e</sup> Biennale Inter-Américaine et, après son succès à la Biennale de Paris, une



Delgadillo. « Huile ». 1964

bourse lui est accordée pour venir travailler à Paris, où il demeura de 1963 jusqu'à la fin de l'année dernière. A propos des peintures qu'il présenta à la Biennale Inter-Américaine, Justino Fernández, le critique le plus respecté du Mexique, avait dit :

« Ses tableaux aux vastes dimensions, en blanc et noir, semblaient, par leur impressionnisme synthétique original, sans précédent. C'étaient des œuvres modernes, images pleines de vie, abstraites et monumentales. »

Pour sa part, Mario Barata, qui a rédigé la note de présentation du catalogue pour l'exposition de la Galerie Creuze, écrit :

« Actuellement il cherche des rapports inter-spatiaux, avec un sens organique, mais néanmoins plastique, des formes plus brisées et enchevêtrées, mais aussi plus souples, dans le royaume de la surface courbe, avec des valeurs plus intimes et subtiles de la couleur. Il rencontre

un monde de formes directement créatives, avec des bleus et des rouges d'un métier solide.

« ...Ses volumes picturaux ne sont pas éloignés des apports de la sculpture pré-colombienne, mais transférés dans un langage abstrait international. »



José  
Hernández  
Delgadillo

## VIE UNIVERSITAIRE

### Docteur « *honoris causa* »

Le 21 octobre dernier, le Professeur Silvio Zavala, Président d'El Colegio de México, a été reçu docteur *honoris causa* de l'Université de Toulouse. Dans son discours de réception, le Professeur Frédéric Mauro a dit :

« C'est pour trois raisons différentes que j'éprouve une grande joie à accueillir aujourd'hui, parmi nous, Silvio Zavala. Vous êtes, mon cher ami, à la fois un grand historien, un grand animateur de vie scientifique et un grand ami de la France.

« Un grand historien, d'abord : non seulement par l'ampleur de vos travaux, mais encore et surtout par la nouveauté du champ exploré. Ce qui très vite vous a hanté et qui était alors très neuf c'était ce problème du contact de deux civilisations : l'espagnole et l'indienne, en particulier dans le domaine si difficile des institutions. Dès 1935 vous avez publié ces *Instituciones jurídicas en la conquista de América* et cette *Encomienda indiana*, considérées maintenant comme des classiques et dont l'une au moins va être rééditée. Dans d'autres œuvres, vous avez montré comment un évêque espagnol avait essayé de réaliser au Mexique la fameuse *Utopie* de Thomas More. Mais pour la jeune génération vous êtes plus célèbre encore par vos *Sources de l'histoire du travail en Amérique* ou par vos *Essais sur la colonisation en Amérique*, ceux-ci publiés à la fois en espagnol et en anglais.

« Votre *Programme d'Histoire de l'Amérique à l'époque coloniale* est un guide précieux pour tous les Américanistes. Et bientôt paraîtra de vous un *Monde américain à l'époque coloniale* qui vous a demandé quinze ans de travail et qui représentera une véritable somme de nos connaissances dans ce domaine. »

Ensuite, le Professeur Mauro s'est référé au Professeur Zavala comme « grand animateur de vie scientifique ». Après avoir énuméré les nombreuses charges et titres honorifiques cumulés au long de cette vie féconde, il a ajouté :

« De 1956 à 1963, vous avez été délégué permanent du Mexique auprès de l'Unesco. Fonction lourde, où votre diplomatie, votre dévouement, votre bienveillante bonté vous ont rendu populaire, je le dis par expérience personnelle, auprès des experts et des fonctionnaires internationaux.

« C'est pourquoi on devait vous choisir et on vous a choisi, comme membre du Conseil Exécutif de cette très noble Agence spécialisée. Fonction que vous exercez encore.

« Dès 1959 vous étiez élu Vice-Président du Conseil International de Philosophie et Sciences Humaines, haute émanation des différents comités internationaux spécialisés. »

Finalement, le Professeur Mauro a fait le portrait de « l'ami de la France ». « En 1954 — a-t-il dit — vous venez à Paris pour donner des cours à l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine où vous avez enseigné jusqu'en 1961. Dès 1956 vous étiez nommé Conseiller Culturel auprès de l'Ambassade du Mexique en France. Vous l'êtes resté jusqu'en 1959. L'Unesco, ayant son siège à Paris, vous a permis de prolonger votre séjour en France ou d'y revenir très souvent. » Et il a terminé par ces mots : « L'Université de Toulouse, ses historiens, ses hispanisants et ses américanistes se devaient de faire de vous l'associé d'honneur permanent de leurs travaux. Vous qui êtes né dans les splendeurs archéologiques du Yucatan — il y a seulement cinquante-six ans — on dirait que cette péninsule de très vieille civilisation, tendue vers le Nord-Est, donc vers l'Europe vous prédisposait à être le messenger de l'amitié franco-mexicaine. Sur celle-ci vous avez bâti une œuvre scientifique et culturelle qui vous honore et qui nous honore.

« Aujourd'hui, Toulouse, au nom de la France, vous remercie. »

### Étudiants français au Mexique

La soixante-sixième promotion de l'École Nationale Supérieure des Industries Agricoles et Alimentaires de Paris, a effectué au Mexique un séjour en août 1965. Dans un circuit Laredo-Mexico-Laredo, les étudiants ont visité les usines et les centres industriels des régions et villes suivantes : à Laredo, fabrique d'aliments du bétail ; à Monterrey, des abattoirs de bovins, une station d'emballage d'agrumes, une conserverie de tomates ; dans l'État de Querétaro, une usine laitière ; dans l'État de Guanajuato, la préparation des cacahuètes, une conserverie de tomates ; à Guadalajara, une distillerie de

tequila; à Morelia, des laboratoires pharmaceutiques d'hormones synthétiques; à Mexico, District Fédéral, des huileries d'arachides, des fabriques de cafés solubles et des fabriques de cacao; dans l'Etat de Veracruz, des fabriques d'huiles essentielles de citron, des sucreries et raffineries, des brasseries et des brûleries de café; à Tampico, des conserveries de viande; à Linares, des chaînes d'emballage d'agrumes et des usines de produits dérivés.

Pendant l'année 1966 ce sont les élèves de troisième année de l'Ecole Supérieure d'Electricité de Paris qui entreprendront leur voyage de fin d'études. Ils estiment que c'est, pour eux, « jeunes ingénieurs, un devoir que de contempler avec le plus grand respect ce qui subsiste des monuments mayas et aussi un désir de nous imprégner de leur grandiose beauté ».

L'Association Culturelle internationale vient de fonder le Groupe culturel français pour la connaissance du Mexique, dont les membres sont plus particulièrement attirés par le Quintana Roo. Ils pensent pouvoir parcourir à pied cette région, à partir de Tulum, « afin d'en rapporter des documents inédits qu'à notre retour nous serons heureux de présenter à d'autres camarades pour les inciter, eux aussi, à découvrir les héritiers d'un fabuleux passé, éloignés par la distance et pourtant si proches de nos cœurs ».

### *Bourses mexicaines à des étudiants français*

Pour l'année scolaire commençant en février 1966, l'Université Nationale Autonome de Mexico offrait cinq bourses à des étudiants français — demeurant en France — désireux de suivre des cours dans les écoles, facultés et instituts de son ressort. Le choix des candidats a été soumis à l'appréciation d'une Commission franco-mexicaine, composée des représentants du Ministère des Affaires étrangères de la République française et de l'Université de Paris, ainsi que du Conseiller culturel près l'Ambassade du Mexique en France. Trois candidats seulement ont été retenus pour être présentés à l'agrément de l'Université de Mexico. Ce sont : Mlle le Dr Anne-Marie Maufras du Châtellier (psychopathologie), MM. Bernard Barral (biologie) et Francis Martine (droit public).

Il reste donc deux bourses à distribuer cette année. Les dossiers de candidature devront être déposés au Service Culturel de l'Ambassade *avant le 15 juin 1966*. A cet effet, il est rappelé que les dossiers doivent être constitués de la manière suivante :

1° demande de bourse; 2° « curriculum vitae » de l'intéressé; 3° certificat attestant la nationalité française; 4° programme détaillé des études que le candidat entend poursuivre; 5° diplômes et certificats (ou photocopies) prouvant les études déjà faites en France; 6° notes d'appréciation des professeurs, portant sur les études entreprises au cours des six derniers mois (ces notes doivent être adressées directement par les professeurs au Service Culturel de l'Ambassade du Mexique).

Il est très recommandé aux candidats de présenter un projet précis de recherches, dont l'étude a déjà été commencée en France sous la direction d'un professeur qualifié.

### *Professeurs français à « El Colegio de México »*

« El Colegio de México » (voir *Nouvelles du Mexique* nos 41-42) est un établissement d'enseignement supérieur d'un niveau élevé qui, sous le patronage du Gouvernement des Etats-Unis du Mexique, se consacre depuis vingt-cinq ans à la recherche et à l'enseignement des sciences humaines. Depuis sa fondation, « El Colegio de México » a invité à donner des cours et à diriger des recherches, des professeurs universitaires de différents pays. Ces relations se sont resserrées avec le temps, et, au cours des trois dernières années, onze professeurs de nationalité française ont été appelés à y collaborer :



« El Colegio de México »  
Salle de réunions

M. Jean-Baptiste Duroselle, Professeur à la Sorbonne, Directeur du Centre d'Etudes des Relations internationales à la Fondation nationale des Sciences politiques; M. René Girault, Agrégé de l'Université, Professeur à l'Institut d'Etudes politiques; M. Jean Meyriat, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes, Professeur à l'Institut d'Etudes politiques; M. Paul Paillat, de l'Institut d'Etudes démographiques; M. Noël Salomon, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux, Directeur de l'Institut d'Etudes ibériques et ibéro-américaines y sont allés en 1964. M. Georges Castellán, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, M. Bernard Pottier, Professeur à la Faculté des Lettres de Nanterre, et M. Jean Varenne, de l'Université d'Aix-Marseille, ont enseigné à « El Colegio de México » en 1965. M. Jean Tabah, de l'Institut National d'Etudes démographiques, y a séjourné à deux reprises, en 1964 et 1965. Enfin, Mme Françoise et M. Claude Bataillon, de la Mission universitaire française au Mexique, donnent des cours, depuis l'an dernier, à « El Colegio de México ».

Un projet est actuellement à l'étude en vue de poursuivre, dans les années à venir, cet échange de professeurs, avec la coopération du Gouvernement français. Celui-ci a déjà donné son accord, dès le mois de novembre 1965, pour la prise en charge des frais de voyage des professeurs invités par « El Colegio de México ». Ainsi, pour les deux prochaines années, onze cours dans les différents Centres d'« El Colegio de México » seraient professés par des spécialistes français, détachés pour quelques mois par leurs Universités.

## JOURNÉES MEXICAINES

### « Charros »

Venant de Lourdes, après avoir visité le Portugal et l'Espagne, trois cents membres de la Fédération Nationale des *charros* du Mexique arrivaient à Paris, où ils étaient accueillis à l'Hôtel de Ville par le Conseil municipal réuni au complet.

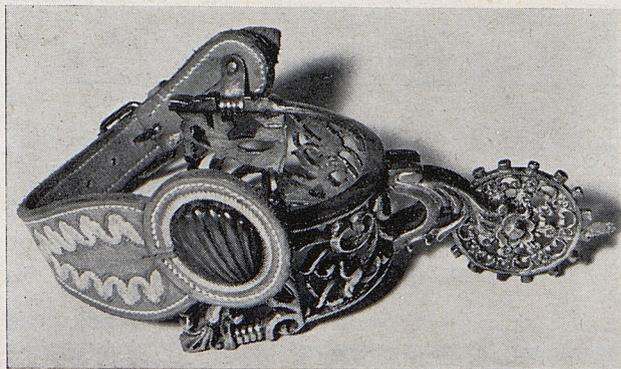
Le mercredi 20 octobre 1965, M. Ignacio Morones Prieto, Ambassadeur du Mexique, donnait en leur honneur une brillante réception dans les salons de l'Ambassade, où se pressaient de nombreux membres du Corps diplomatique, des personnalités des arts et des lettres, du monde politique et de la finance.

Dans la soirée du vendredi 22, les *charros* donnaient une représentation au Parc des Sports de la Croix-de-Berny.

Le *charro* est le personnage typique de la campagne mexicaine. Cavalier aux costumes parfois richement ornés, il y a lieu d'en rechercher l'origine dans le développement des grandes propriétés rurales de l'époque coloniale.

Avec l'Indépendance, les traits du personnage se précisent et celui-ci acquiert son caractère spécifiquement mexicain. On voit alors les *rancheros*, vêtus de costumes typiques, participer, aux côtés de Juárez, aux guerres qu'il a dû livrer pour défendre les principes républicains et l'indépendance nationale. Le souvenir de la Révolution mexicaine est empreint, lui aussi, de l'image de ces cavaliers qui y ont activement participé.

Pour le Mexique contemporain, le *charro* est devenu un symbole : symbole du courage et de la fierté. Notre folklore musical et artistique est intimement lié à la tradition *charra*, et le sport issu de cette tradition — la *charrería* — s'est mué, dans une large mesure, en un sport national.



Eperon en argent

La *charrería* est pratiquée sous deux formes : en lice ouverte ou « en lienzo ». En lice ouverte, sans les *suertes* du *floreo*, qui s'imposent devant un public ayant l'habitude de participer à ces exhibitions, le sport *charro*

se déroule dans toute sa puissante beauté virile. La classification, le *conteo* et la ferrade des bestiaux sont les exercices de domptage qui donnent lieu, dans les enclos et les fermes des *haciendas*, à la pratique du lasso, de la culbute, de la parade et de la mise à terre, en prenant l'animal par la queue.

La lice *charra* (l'arène), où s'effectue le *jariepo* ou fête *charra* d'exhibition, est composée de la lice proprement dite — corridor ou couloir de dix à quinze mètres de largeur — du *corral* où l'on enferme le bétail, et de la *plaza*, tous situés aux deux extrémités de la lice en question.



Au cours de la Réception

Les principaux lasso sont le licou, le nœud coulant et le *peal*. Le premier se jette au cou ou aux cornes de l'animal ; le second dans les pattes de devant et le troisième dans les pattes de derrière. Le lasso peut être lancé vers la porte du *corral*, à pied ou à cheval, sans ornements ou fleuri. Le *floreo* consiste en de voyantes évolutions à la corde, et à lancer le lasso juste au moment où se consomme la *suerte*.

La *coleada* — la *suerte* probablement la plus dangereuse de la *charreada* — s'exécute en faisant rattraper par le cavalier la bête à la sortie du *corral*, et à leur faire poursuivre cette course au dehors, le long du mur de la lice. Le cavalier prend dans la main, la queue de l'animal pourchassé, l'emprisonne avec la jambe qu'il a retirée de l'étrier, et gagne la bête de vitesse pour arriver à la renverser. Quand, malheureusement, la bête parvient à croiser, en pleine course, le *coleador* (le cavalier qui tient la queue de la bête), il se produit, généralement, des accidents tragiques.

La *jineteada* peut être pratiquée en *pelo*, quand le *charro* se retient seulement par les crins de l'animal, ou *con pretal*, quand la bête étant déjà renversée, on lui attache une corde, qui sert de soutien au cavalier.

Le vêtement voyant du *charro* consiste en un large chapeau de feutre ou de paille, des cadenettes ou une

veste de peau et des pantalons ajustés. Généralement, tous ces effets sont richement brodés de garnitures de boutons d'argent. On utilise également, en particulier pour les travaux des champs, les classiques *chaparreras* (culottes de peau), des couvre-cuisses de cuir que l'on ajuste sur le pantalon et qui servent à protéger de la corde la jambe du *chorreo*. La parure du *charro* — dont on note certains changements suivant les régions — est complétée par la *manilla* (le bracelet) de peau de chamois pour enlacer, le fouet court, les éperons et le pistolet. Les éperons d'Amozoc sont réputés en raison de leur précieux travail d'incrustation d'argent sur acier. Les mors, les licous, les rênes et les harnais en général offrent de riches travaux de broderie ou de cuir repoussé et les armatures de selles, généralement recouvertes de peau, sont faites de riches bois incrustés.

A Mexico, dans les capitales des Etats et même dans les agglomérations peu importantes, des associations de *charros* entretiennent vivant le goût pour ce beau sport, authentiquement mexicain.

---

## A Bordeaux

---

Organisée par le Consulat Général du Mexique à Paris, avec le concours du Consulat honoraire, une manifestation franco-mexicaine s'est déroulée à Bordeaux les 24 et 25 novembre 1965.

M. le Dr Carlos M. Paz, consul général, inaugurait ces Journées, en remerciant de sa collaboration M. Claude Delmas, consul honoraire, et de leur chaleureux accueil la Municipalité, M. Gabriel Delaunay, préfet de la Gironde, la Chambre de Commerce, les représentants



MM. Silva, Paz, Alcalá et le Préfet d'Aquitaine

de l'Industrie et de la Banque, ainsi que les nombreuses personnalités bordelaises, venues saluer leurs hôtes mexicains.

Dans son allocution, M. Paz exprima le souhait que ces Journées accentuent les échanges commerciaux, culturels et touristiques entre la France et le Mexique.

M. l'ambassadeur Manuel Alcalá, délégué permanent du Mexique auprès de l'Unesco, fit un brillant exposé sur les aspects fondamentaux de la culture contemporaine du Mexique. Le principal thème de sa conférence portait sur l'originalité et l'humanisme sans frontières d'Alfonso Reyes, « Mexicain universel ».

M. Yves Bricard, représentant pour l'Europe du Banco Nacional de México et délégué du Mexique à la Chambre de Commerce internationale, analysa longuement le développement économique du Mexique. Après avoir souligné la stabilité politique et monétaire, l'indice élevé de progression industrielle et agricole, ainsi que le nouvel essor du commerce extérieur, M. Bricard a assuré : « Si, au cours des dix prochaines années, le rythme de développement économique maintient la cadence des dernières décennies, le Mexique rejoindra le petit groupe de pays ayant passé la frontière entre les pays dits « en voie de développement » et ceux considérés comme « industrialisés ». L'on peut dire qu'il y a peu de pays comme le Mexique parmi ceux dont les dirigeants s'occupent autant de l'opinion des chefs d'entreprises et où ces hommes d'affaires, inspirés par un ardent patriotisme, ont un sens aussi aigu de l'intérêt général dans la gestion de leurs propres entreprises ».

La coopération économique franco-mexicaine a été broyée par M. Claude Popelin, porte-parole du Groupe d'études France-Amérique Latine du Conseil National du Patronat Français. L'orateur a mis l'accent sur l'importance grandissante de cette coopération et a cité, entre autres exemples, l'Exposition française qui a été présentée à Mexico et a obtenu directement, de gouvernement à gouvernement, un crédit de cent cinquante millions de dollars.

M. Arturo García Formentí, Délégué général pour l'Europe du Conseil National du Tourisme du Mexique, exposa les caractéristiques de l'art mexicain préhispanique, illustrant sa causerie de remarquables diapositives. D'autres courts métrages en couleur ont donné une idée de ce qu'était le Mexique d'aujourd'hui : *Yo soy México, México es...*

---

## Les hommages à Julián Carrillo

---

Le 9 septembre 1965, s'éteignait en la ville de Mexico, le compositeur et théoricien musical Julián Carrillo. Né à Aqualulco (Etat de San Luis Potosí), le 28 janvier 1875, Carrillo devint, à la suite d'un voyage d'études en Europe, le plus remarquable violoniste et chef d'orchestre mexicain. Puis, il se consacra sans trêve, jusqu'au dernier jour de sa vie, à l'expérimentation et à la création, dans le domaine de la musique ultrachromatique, qu'il avait lui-même découvert et qu'il appelait « Révolution du son 13 ».

Depuis 1900, époque où il assista à Paris au Congrès International de Musique, Julián Carrillo entretint d'étroites relations avec les milieux musicaux et artistiques français, parmi lesquels il trouva toujours amitié et encouragement pour son œuvre.

Alors que sa théorie musicale avait déjà mûri et produit une abondante œuvre créatrice, il revint en France, en 1950, pour y présenter un piano en tiers de ton et faire une conférence à la Sorbonne. Dès lors, ses travaux furent mieux connus en Europe, à travers auditions, concerts, présentation d'instruments et enregistrement de ses œuvres, activités qui eurent, invariablement, pour siège la ville de Paris. En signe de reconnaissance pour ses mérites et pour son œuvre de rapprochement entre la culture mexicaine et la culture française, le Président Coty l'avait fait chevalier de la Légion d'honneur, en 1956.

La disparition du maître Carrillo a été ressentie dans le monde artistique et dans les milieux universitaires de France, lesquels ont voulu lui rendre un hommage, dont s'honorent le Mexique et son art.



*L'orchestre Lamoureux*

Le 29 novembre 1965, la France rendait un solennel hommage au maître Julián Carrillo, dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne. Cette cérémonie avait été organisée par l'Amicale Culturelle de l'Amérique Latine et le Centre International de Recherches Musicales, avec le concours de l'Ambassade du Mexique en France, et sous le haut patronage de M. André Malraux, Ministre d'Etat chargé des Affaires Culturelles, et de M. Augustín Yáñez, Ministre de l'Education Nationale du Mexique. Après les allocutions officielles, prononcées par MM. Jean Roche, Recteur de l'Université de Paris, et Porfirio Muñoz Ledo, Conseiller Culturel près l'Ambassade du Mexique — dont nous donnons le texte, par ailleurs — des enregistrements de diverses œuvres de Julián Carrillo furent présentés et commentés par M. Jean-Etienne Marie — se reporter au début de ce numéro.

Certaines œuvres en l'honneur de Julián Carrillo, écrites par ses élèves, figuraient au début de la partie musicale : trois pièces pour piano, en tiers de ton, de Jean-Etienne Marie, et « Llanto », de Francine Tremblot de la Croix, pièce pour flûte, piano et batterie, en tiers de ton. Enfin, l'Orchestre des Concerts Lamoureux, sous la direction d'Yves Prin, avec Robert Gendre, soliste, exécuta le « Concerto pour violon et orchestre, en quart de ton » de Julián Carrillo.



● *Allocution de M. le Recteur de l'Université de Paris :*

MONSIEUR LE CHARGÉ D'AFFAIRES DU MEXIQUE,  
EXCELLENCES,  
MESDAMES, MESSIEURS.

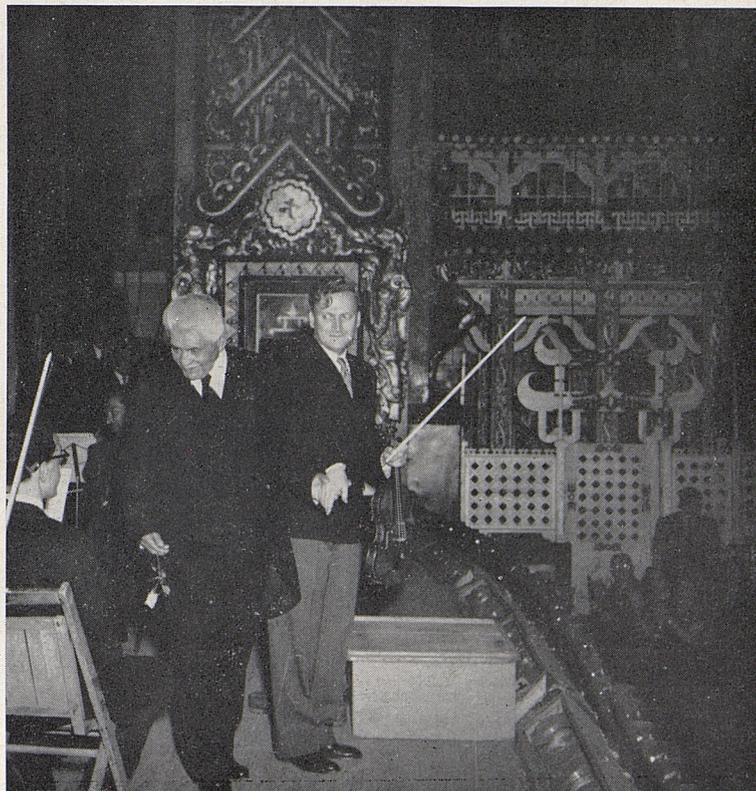
L'hommage à Julián Carrillo auquel vous êtes conviés revêt une solennité digne de celui dont nous honorons l'œuvre musicale et le souvenir. Il permet aussi à la Sorbonne qui vous accueille d'exprimer son amitié pour le Mexique, pour ses Universités et pour ses hommes, auxquels les Français sont liés par tant d'affinités profondes. La haute contribution du Mexique à la culture universelle revêt de multiples aspects; ceux qui s'expriment dans les arts plastiques nous sont les plus familiers, mais la cérémonie d'aujourd'hui illustre une œuvre musicale dont le renom ne fait que croître.

On vous dira, mieux que je ne saurais le faire, ce qu'a été Julián Carrillo et comment il a réalisé l'œuvre qui le perpétue, et je sortirais de mon rôle en anticipant sur le discours qui suivra ma brève allocution de bienvenue. Je voudrais seulement évoquer quelques faits de sa vie liés à ce qui l'a rattaché à la France et à des hommes qui font l'honneur de celle-ci.

En 1901, au cours de son premier voyage en Europe, il rencontre Romain Rolland, dont nous célébrerons bientôt le centenaire dans ce même amphithéâtre. En 1911, il entre en contact avec Claude Debussy à Rome, lors d'un Congrès international. Il donne à Paris des conférences au Conservatoire en 1950, à la Sorbonne en 1958 — et un concert à l'UNESCO la même année — puis fait enregistrer de 1961 à 1963 ses œuvres avec l'Orchestre Lamoureux et des artistes français.

Certes, Julián Carrillo appartient à son pays, mais ce qu'il a réalisé s'intègre dans le patrimoine culturel commun à tous les hommes. Aux témoignages d'admiration et d'amitié que lui ont déjà donnés mes compatriotes, s'ajoute celui que nous lui apportons dans une cérémonie illustrant le rayonnement de son œuvre.

*Julián Carrillo avec Yehudi Menuhin en 1949*



● *Allocution de M. le Conseiller Culturel près l'ambassade du Mexique :*

MONSIEUR LE RECTEUR,  
EXCELLENCES,  
MESDAMES, MESSIEURS,

Julián Carrillo avait raison d'aimer la France : elle, qui lui avait offert jadis l'enseignement et l'amitié de ses maîtres, et qui lui donna, dans les dernières années de sa vie, la compréhension et le dévouement de ses jeunes, l'accueille aujourd'hui, dans ce cadre séculaire, témoin insubornable de toute recherche et de toute création de l'esprit.

Au nom des Autorités mexicaines et, en particulier, au nom de M. Agustín Yáñez, Ministre de l'Éducation Nationale du Mexique, je remercie l'Université de Paris de son geste, que nous recevons comme un nouveau témoignage de fraternité intellectuelle. Il me faut vous dire, Monsieur le Recteur, combien nous sommes sensibles à l'intérêt grandissant que votre Université porte à notre pays, ainsi qu'au soin avec lequel un secteur choisi de son intelligence se consacre à comprendre et à faire comprendre ce qu'a été le Mexique, ce qu'il est et ce qu'il attend de l'avenir.

Nous exprimons également notre gratitude au Gouvernement Français et, tout spécialement, à M. André Malraux, Ministre d'État, chargé des Affaires Culturelles, pour avoir bien voulu placer cette cérémonie sous le signe de l'amitié franco-mexicaine. Que l'œuvre patiente et généreuse de la culture continue de resserrer ce qu'il y a de plus profond dans cette amitié et que la France demeure, pour nous et pour tous, la patrie privilégiée où le talent se reconnaît et s'épanouit.



*Le public à la Sorbonne*

Aux disciples et amis du Maître, qui rendirent son aventure moins solitaire et dont l'affection est à l'origine de cet hommage, j'exprime aussi notre profonde reconnaissance. Je sais combien vous l'aimiez, combien vous avez regretté son départ et de quelle façon vous espérez rester fidèles à sa mémoire, en travaillant dans la voie qu'il a ouverte pour vous et pour tous les musiciens de demain. Un hommage à Julián Carrillo honore le Mexique et honore le génie. Ce musicien exceptionnel, ce chercheur infatigable que nous commémorons aujourd'hui, était sans doute un Mexicain exemplaire — dont on a pu dire qu'il « descendait des seigneurs originels du continent » — mais il a toujours pensé que l'art et la science ne servent un pays que dans la mesure où ils enrichissent son apport au patrimoine humain.

L'œuvre de Julián Carrillo coïncide, sans toutefois se confondre, avec celle de la renaissance artistique du Mexique contemporain. Tant par le long cycle qu'elle couvre que par son intention révolutionnaire, l'œuvre du Maître précède et dépasse ce mouvement. Elle le précède parce que, après avoir prêché la rigueur dans la création et dans l'exécution, au cours des années difficiles qui suivirent la Révolution Mexicaine, Carrillo assure, à la tête de l'Orchestre Symphonique et du Conservatoire National, un haut niveau dans l'enseignement et dans la diffusion de la musique, qui seule explique la réussite des générations postérieures ; elle le dépasse, puisqu'elle ne se limite pas à la recherche de thèmes susceptibles d'illustrer la personnalité artistique de notre peuple, mais elle vise plus loin : la découverte d'une solution capable de renouveler dans ses fondements la musique occidentale.

Une voix plus autorisée que la mienne vous dira tout à l'heure quelle est la portée de l'œuvre à laquelle le Maître a voulu se consacrer à vie, suivant l'appel qui le hantait depuis son âge le plus tendre. Elle lui a demandé un effort à la dimension de son courage et de son talent. Elle embrasse aussi bien le domaine de l'acoustique que celui de la fabrication de l'instrument, la rénovation de l'écriture musicale et celui de la composition dans le cadre du système qu'il a créé. Et tout cela avec une vérité et une modestie qui placent l'homme au-dessus de toute controverse.

Julián Carrillo maintint toujours très fermement la conviction que le Nouveau Monde avait une dette culturelle envers l'Ancien Continent et que nous ne pouvions nous en acquitter que si nous étions capables, comme il l'a été, d'enrichir et de renouveler, par des créations originales, l'héritage qui nous avait été confié. Cette image à la fois filiale et fière de nos liens avec l'Europe suffit à expliquer l'ambition de son entreprise et donne tout son sens à cet hommage.



Le 6 décembre 1965, les nombreux élèves et amis français de Julián Carrillo organisaient en son honneur un concert en l'église de Saint-Julien-le-Pauvre.

Au cours de cette cérémonie, fut d'abord exécutée, sur « ondes Martenot » et à la harpe en tiers de ton, une œuvre en l'honneur de Carrillo, ayant pour auteur le compositeur et homme de lettres Luis Ibarra, Consul Général du Nicaragua à Paris et Secrétaire Général de l'Académie Culturelle de l'Amérique Latine.

Puis l'on entendit la « Messa a capella » du maître Julián Carrillo, interprétée par la Chorale des Professeurs de Musique de la Ville de Paris.



Le 19 janvier 1966, avait lieu, à la Maison du Mexique de la Cité Universitaire de Paris, une conférence sur la vie et l'œuvre du maître Julián Carrillo, ainsi qu'une audition de morceaux choisis de son œuvre. Cette causerie était faite par Mlle Dolores Carrillo, fille du compositeur et musicienne elle-même.

Mlle Carrillo expliqua d'abord l'origine des découvertes musicales de son père : « En 1895, alors qu'il était élève au Conservatoire National de Mexico, au sortir d'un cours d'acoustique, fasciné à la pensée que la production des sons musicaux obéit à des lois physiques, il fit la première expérience par laquelle il put percevoir clairement les seizièmes de ton. Il ne songeait pas alors à la transcendance de ce résultat... Toutefois, il ne fait pas de doute que sa sensibilité et les connaissances qu'il possédait déjà lui aient fait, dès lors, entrevoir les possibilités futures de cette découverte. Sa pensée en était si profondément imprégnée qu'il parlait inlassablement de ses seizièmes de ton, au point qu'un jour, au Conservatoire, on le surnomma « l'élève Soniditos » (petits sons). »

intervalles, mais, je le répète, personne n'avait signalé, avant 1895, que la gamme usitée en musique est celle de douze degrés équidistants, dit tempérés, bien que la théorie du tempérament remonte au XVI<sup>e</sup> siècle et a été mise en application par Jean-Sébastien Bach au XVIII<sup>e</sup>. »

« Après mon père, Schönberg, d'un autre point de vue, a élaboré une méthode d'écriture avec les douze sons, en éliminant l'idée de relation tonale, que l'on a appelé, plus tard, le « dodécaphonisme ».

« Ainsi, s'il y avait seulement douze sons dans le monde musical avant la découverte des seizièmes de ton, comment allait-on désigner le premier son venant à la suite ? Celui qui avait brisé le cycle classique et ouvert les



Julián Carrillo avec Martenot en 1954

Des années plus tard, Julián Carrillo obtint une bourse pour étudier en Europe. Cette période d'études acharnées, dans la vie du maître Carrillo, a été contée et illustrée par l'audition d'œuvres que le maître composait alors dans le cadre du système de musique traditionnel.

A son retour à Mexico, Julián Carrillo occupa « les postes les plus éminents dans le domaine musical : inspecteur général de la musique, chef de l'Orchestre Symphonique National (à deux reprises) et directeur du Conservatoire, où il dirigea les cours de composition en tant que violoniste, il fit une tournée de deux années à travers le Mexique, ce qui était insolite à cette époque et que personne d'autre que lui n'a entrepris depuis ».

« En dépit de ces succès flatteurs — aussi bien sur le plan artistique que financier — lorsqu'il eut le choix entre l'exercice de sa profession et la recherche de solutions aux problèmes posés par ses expériences, il n'hésita pas un instant. »

Mlle Carrillo exposa ensuite les raisons pour lesquelles le maître appelait sa théorie « Révolution du Son 13 » : « Certes, il existe bien des théories se rapportant aux

portes à un monde sonore nouveau ? Le « son treize » fut donc exactement le premier seizième ascendant que l'on ait entendu entre les notes *sol* et *la* de la quatrième corde du violon... Mais, « son treize » est devenu l'expression symbolique par laquelle mon père entendait couvrir l'ensemble de son œuvre. »

L'orateur expliqua ensuite le système de notation musicale de Carrillo, lequel permet, suivant les expériences effectuées dans divers Conservatoires, d'écrire et de transposer les mélodies, en toute simplicité et avec le maximum d'exactitude : « De cette écriture à base de chiffres découlent deux faits assez extraordinaires :

1) l'on peut déterminer d'une manière absolue toutes les combinaisons possibles avec n'importe quel nombre de sons, au moyen d'une méthode inventée par mon père grâce au calcul des probabilités, qu'il dénombre et explique longuement dans un ouvrage paru sous le titre « L'infini des échelles et des accords » ; 2) ce que mon père devait appeler « l'arithmétique sonore » et qui consiste en ce que toute quantité numérique peut se transformer en musique, puisque, avec son écriture, il y a assimilation du son au chiffre.

« En voici un exemple, qui peut paraître quelque peu simpliste mais qu'il est aisé d'expérimenter : toute plaque d'automobile, tout numéro de téléphone devient, par jeu, combinaison mélodique ou harmonique. »

Au cours de cette conférence, l'auditoire put écouter des extraits des plus importantes œuvres du maître Carrillo et de ses disciplines, œuvres qui illustrent les différents aspects du système.

Au milieu de sa causerie, Dolores Carrillo s'interrogeait :

« Mais ce monde inouï, découvert par mon père, repose-t-il sur quelque base scientifique ou est-il le fruit de sa seule imagination ? C'est là un problème d'acoustique qui pourrait nous retenir longtemps. D'autant plus longtemps que physiciens et musiciens se passionnent volontiers pour ces questions et que ces questions sont assez confuses, du fait que les musiciens veulent parler en physiciens et que les physiciens entendent intervenir dans des questions qu'ils ignorent généralement. Mon père est parti de cette critique rationnelle du comportement des uns et des autres pour relever que la musique n'utilise pas, en fait, ces intervalles dont la théorie discute tant. D'autre part, ces théories elles-mêmes ont pour base une approximation assez grossière de la réalité.

« Or, mon père, n'ayant pour instrument de mesure que sa seule oreille, avait noté que l'octave produite par la première harmonique d'une trompette ne donnait pas l'octave exacte, mais un son légèrement supérieur. Cette remarque s'est trouvée confirmée par une expérience effectuée en 1947 à l'Université de New York.

« Si l'octave musicale n'est pas l'octave théorique de la vibration dite naturelle, tout ce qui découle de l'échelle des harmoniques est à revoir... Mon père fut ainsi amené à proposer cette règle : « Dans l'échelle des harmoniques aucun intervalle ne se trouve répété deux fois, chacun est spécifique. »

Pour conclure, Dolores Carrillo résuma l'œuvre de Julián Carrillo dans les points suivants :

« 1 — La conquête de nouveaux sons.

2 — La fabrication de nouveaux instruments — pianos, harpes, guitares, octavines — ainsi que l'adaptation d'instruments à vent pour la production de micro-intervalles.

3 — Nouvelle écriture musicale pour n'importe quel intervalle.

4 — De nouvelles gammes et accords.

5 — Douze ouvrages techniques, dans lesquels il exposa ses théories, aussi bien que celles du système musical classique. Son traité d'harmonie a été réédité dix fois aux Editions Shirner, de New York.

6 — Plus de 50 compositions en tiers, quart, cinquième, huitième et seizième de ton, ont été jouées dans les plus grands centres musicaux du monde entier. »

*Le public au Conservatoire de Paris en 1950*



# LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DU MEXIQUE

*choix  
de textes*



*M. Garcia Robles  
Ambassadeur auprès  
de la Commission  
du Désarmement  
de Genève*

« Après accord avec M. le président Díaz Ordaz, le ministère des Affaires étrangères a déjà fait savoir officiellement que le Mexique ne participerait pas à la formation de la force interaméricaine, tant du fait que notre vote avait été négatif pour la création de la force en question, qu'en raison de l'idiosyncrasie de notre peuple, lequel entend que les forces armées de la République soient exclusivement utilisées pour la défense de notre souveraineté et de nos institutions. Le ministère des Affaires étrangères désire manifester, dès maintenant, et il le fera savoir aux chancelleries des pays membres de l'Organisation des États américains, son opposition à une telle idée, c'est-à-dire que le système de force interaméricaine soit érigé en organisation permanente. »

*Déclaration faite, le 1<sup>er</sup> juin 1965, par M. Antonio Carrillo Flores, ministre des Affaires étrangères du Mexique, aux correspondants de presse accrédités.*



« Les graves incidents qui ont commencé à la fin avril en République dominicaine, ont créé l'un des problèmes politiques les plus sérieux qui soient posés à notre continent depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

« Le Mexique, qui s'est vu dans la nécessité de manifester, au sein de l'Organisation des États américains, ses divergences de vue avec la majorité des pays frères d'Amérique latine et des États-Unis, à propos de certaines mesures prises, se félicite de ce que la question semble s'orienter d'une façon qui permettra — dans le strict respect de la souveraineté du peuple dominicain — d'entreprendre l'énorme tâche de redressement dans tous les domaines : développement économique, de justice et de garantie démocratique.

« Nous sommes convaincus que l'action des Nations unies fut, en l'occurrence, très précieuse, car elle a démontré une fois encore que l'organisation mondiale peut agir en soutenant et en contrôlant, quand il est nécessaire, les organisations régionales, ainsi que le prévoit la charte de San Francisco. Les Nations unies ne sauraient, sans se soustraire à leurs respon-

sabilités, accepter de ne pas avoir juridiction dans les territoires où fonctionnent des organismes régionaux. »

*Intervention dans le débat général de la xx<sup>e</sup> Assemblée générale de l'Organisation des Nations unies, de M. Antonio Carrillo Flores, ministre des Affaires étrangères du Mexique (1<sup>er</sup> octobre 1965).*



« Le refus absolu de mon pays, de manœuvres interventionnistes que l'on pouvait croire déjà dépassées, et son désir toujours présent de contribuer à l'application intégrale des principes fondamentaux inscrits dans la charte de l'Organisation des États américains au profit des intérêts supérieurs de la communauté américaine de nations, ont conduit mon pays à présenter un projet de résolution dans lequel diverses mesures étaient proposées, qui ont mérité, par la suite, l'approbation de la x<sup>e</sup> Réunion consultative des ministres des Affaires étrangères.

« Ce projet comportait, en outre, deux paragraphes qui cadrent, pour l'essentiel, avec la position du Mexique vis-à-vis des graves incidents survenus en République dominicaine, et que ma délégation pour ne pas retarder la création urgente d'une commission, a accepté d'inclore séparément dans le projet soumis à l'appréciation de cette assemblée.

« Les deux paragraphes en question se rapportent, respectivement, à la nécessité de réaffirmer les droits et les devoirs fondamentaux des États, consacrés par la charte de l'Organisation des États américains, en particulier ceux définis dans les articles 15, 16 et 17, et à l'invitation faite au gouvernement des États-Unis d'Amérique d'avoir à retirer les forces armées qu'il a envoyées en République dominicaine... Le Mexique estime que la présence de troupes étrangères en République dominicaine, loin de contribuer à une solution démocratique, avive les passions et encourage ceux qui usent à leur propre profit de l'aspiration du peuple à la liberté. »

*Déclaration du représentant particulier du ministre des Affaires étrangères du Mexique, à la x<sup>e</sup> Réunion consultative des États américains (4 octobre 1965).*



« ... Alors que nous sommes en train de faire le bilan des institutions créées en 1948, nous devons nous féliciter de ce qu'enfin la coopération économique ait commencé à porter ses fruits dans des réalisations

concrètes et positives — dont je parlerai ensuite — et qui dépassent de beaucoup ce qui a été obtenu dans d'autres domaines.

« D'une importance vitale, la coopération économique n'épuise cependant pas la raison d'être de notre organisation ; il est donc opportun que nous méditations pour savoir si notre système régional dans son ensemble, avec la structure qui lui a été donnée à Bogota, a fonctionné de façon efficace. Je présume naturellement que nous ne croyons pas que cette conférence, si elle souhaite travailler profitablement, en recherchant un accord sur les points où nos opinions coïncident, ainsi que nous y a invité Monsieur le Président, ne devrait pas prétendre toucher les principes et les règles qui figurent dans la première partie de la charte de Bogota, et, pour être plus précis, je dirai que ma délégation ne peut consentir à ce que, par son appui, des principes comme ceux de la non-intervention, de l'interdiction de l'emploi de la force, ainsi que l'égalité juridique des États, lesquels sont et ont été des postulats constants qui régissent la politique extérieure du Mexique, sortent affaiblis et réduits de cette assemblée.

« D'autre part, ma délégation doute fort que les organes créés par la charte aient rempli leurs fonctions avec l'efficacité qu'en espéraient ses auteurs. Ces doutes sont encore plus grands quand il s'agit de celui qui avait été prévu comme le plus important de tous : la Conférence interaméricaine.

« Aussi partageons-nous l'idée que la conférence doit se réunir à intervalles plus rapprochés que tous les cinq ans — comme le fixe la charte — et, de plus, que des mécanismes doivent être recherchés, afin que la conférence ne puisse, sous aucun prétexte, manquer de se tenir dans les délais convenus, mais en maintenant la tradition salubre, propre à notre système, selon laquelle la conférence se réunira dans les différentes capitales du continent...

« Ma délégation ne s'opposerait pas à ce que certaines modifications fussent apportées, au moyen d'amendements à la charte. Mais, avant de nous prononcer sur l'opportunité de convoquer une conférence à cet effet, conformément à l'article III de ladite charte, il serait indispensable d'obtenir un consentement à propos de la nature et de la portée des amendements précis que l'on envisage, sous réserve de charger un groupe idoine de sa rédaction. En d'autres termes : nous ne saurions encourager la convocation d'une conférence qui ne préciserait pas que les dispositions sujettes à révision et à amendement sont uniquement

celles relatives à la structure et au fonctionnement du système...

« Animés de la meilleure bonne volonté et disposés, comme nous le sommes à ce que soient examinés les moyens d'améliorer le fonctionnement du système interaméricain, je dois déclarer que si l'alternative était soit une organisation d'une efficacité limitée, soit l'affaiblissement des principes que nous professons, nous devrions, non sans regrets, opter pour le premier de ces moyens. Toutefois, ma délégation est persuadée qu'il n'en sera pas ainsi et que le système sortira renforcé de Rio de Janeiro, bien moins au prix de nos souverainetés que par notre commun désir d'unir nos efforts en vue d'extirper de ce continent l'ignorance, la misère, la maladie, l'injustice. C'est ce que nos peuples attendent. C'est l'objet de notre mandat. »

*Réforme de la charte de l'Organisation des Etats américains. Discours de M. Antonio Carrillo Flores, ministre des Affaires étrangères du Mexique, à la Conférence des ministres des Affaires étrangères à Rio de Janeiro (20 novembre 1965).*



« ... Le Mexique croit fermement que tous les désaccords internationaux peuvent être résolus par des voies pacifiques. Aussi a-t-il vu avec une préoccupation singulière le conflit qui a surgi entre les deux grands pays d'Asie du Sud. Les thèses en présence paraissent irréductibles : l'une des parties invoque l'autodétermination du peuple du Cachemire, alors que l'autre fait valoir l'intégrité nationale. Sans nous prononcer sur la valeur intrinsèque de ces thèses, nous déplorons que, jusqu'à présent, il n'ait pas été possible de transformer en une solution définitive les accords partiels obtenus, de temps à autre, par l'Organisation des Nations unies, sur le difficile problème du Cachemire.

« L'action engagée par le Conseil de sécurité et destinée à mettre fin aux hostilités, a été accueillie par une particulière approbation. Quoique la cessation des hostilités n'ait été appliquée que partiellement, nous sommes toujours persuadés que l'autorité du Conseil de sécurité sera respectée et que l'esprit de modération et d'entente mutuelle prévaudra. Répondant à l'appel du secrétaire général, mon gouvernement a cru devoir accepter l'envoi de dix observateurs militaires au Cachemire, si cela était nécessaire.

« Le Mexique espère que l'on parviendra à une solution pacifique dans le conflit du Vietnam. Il semblerait

que les conditions actuelles ne se prêtent pas à une intervention directe, soit du Conseil de sécurité soit de l'Assemblée générale. On a estimé que les efforts discrets du secrétaire général représentent, pour l'instant, la voie la plus favorable. Pourtant, il serait souhaitable, à mon avis, que le secrétaire général puisse compter, pour ses démarches, sur l'appui de l'organisation, exprimé en des termes qui seraient considérés comme adéquats, et que ce fût uniquement grâce à l'accord des interventions dans ce débat général. Cela n'implique pas nécessairement l'examen actuel de cette question par l'organisation, ni, *a fortiori*, l'indication de termes d'arrangement ou de directives au secrétaire général. Il faudrait uniquement, disai-je, que l'organisation soutienne les efforts discrétionnaires et personnels du secrétaire général afin d'amener les parties en conflit autour d'une table ronde.

« L'assemblée a commencé une autre étude, en quelque sorte parallèle et complémentaire de la précédente, à laquelle mon gouvernement attribue une importance capitale. Il s'agit de l'énoncé de certains principes relatifs aux rapports d'amitié et de coopération entre les Etats : l'interdiction de l'emploi de la force, la solution pacifique des conflits, la non-intervention et l'égalité souveraine des Etats.

« Les attributions de l'assemblée consistent simplement à déterminer et à préciser la portée politique et juridique des postulats sur lesquels est basée la structure même des Nations unies, à la lumière des profonds changements survenus dans la société internationale de l'après-guerre. Ces suprêmes principes ne sont pas seulement une pierre angulaire de la charte, mais de tout le droit international. Leur énoncé adéquat contribuera, de façon appréciable, à faciliter et à clarifier les relations entre les Etats et, enfin, à consolider la paix.

« L'interdiction de l'emploi de la force, la solution pacifique des conflits, la non-intervention, l'égalité juridique des Etats et la libre autodétermination des peuples sont — et ils l'ont toujours été — des postulats régissant la politique extérieure du Mexique. Et ils l'ont été, non point que nous y soyons arrivés par un procédé logique, sinon par un impératif de notre histoire : nous sommes donc favorables à un énoncé dont la clarté et la simplicité viendraient les renforcer, et irréductiblement, contre tout ce qui les restreindrait ou les affaiblirait.

*Intervention dans le débat de la xx<sup>e</sup> Assemblée générale des Nations unies, prononcée par le président de la délégation du Mexique, M. Antonio Carrillo Flores, ministre des Affaires étrangères (New York, 1<sup>er</sup> octobre 1965).*

# VOYAGE DU PRÉSIDENT DÍAZ ORDAZ

Sur l'invitation de MM. les Présidents des Républiques du Guatemala, d'El Salvador, du Honduras, de Costa Rica et de Panama, le Président des Etats-Unis Mexicains, M. Gustavo Díaz Ordaz, vient de visiter ces pays, du 11 au 22 janvier 1966, au cours d'un voyage d'amitié et de bonne volonté.

Pour ce voyage, le Président du Mexique était accompagné de son épouse, Mme Díaz Ordaz, née Guadalupe Borja, et de quelques-uns de ses principaux collaborateurs, parmi lesquels M. Antonio Carrillo Flores, Ministre des Affaires étrangères, M. Agustín Yáñez, Ministre de l'Education Nationale, et M. Plácido García Reynoso, Sous-Secrétaire d'Etat à l'Industrie et au Commerce.

AU GUATÉMALA, le Président du Mexique a été accueilli par le colonel Enrique Peralta Azurdia, Chef du Gouvernement de la République, qui a souligné l'attachement et la sympathie que le peuple guatémaltèque éprouve pour le peuple mexicain.

Dans leurs conversations, les deux Chefs d'Etat ont mis l'accent sur l'inébranlable unité existant entre leurs deux pays, unité basée non seulement sur une même origine et sur l'identité de leurs idéaux, mais encore sur le fait d'avoir une frontière commune. Ils ont indiqué aussi que les relations entre les deux pays reposent sur le plus pur respect de l'intégrité territoriale, de l'indépendance et de la souveraineté de chacun d'eux.

Les deux Chefs d'Etat ont manifesté leur commune volonté de resserrer les liens de coopération économique, sociale et culturelle entre leurs peuples, ainsi que leur ferme intention de résoudre pacifiquement tous les conflits, la proscription de l'emploi de la force, des menaces ou de tout autre recours impliquant la violence ou pouvant supposer une forme quelconque d'intervention directe ou indirecte dans les affaires d'un autre Etat. Dans cet esprit, ils sont arrivés à conclure qu'il ne saurait exister, entre le Mexique et le Guatemala, de litige qui ne puisse être résolu par des voies pacifiques.

Les deux Chefs d'Etat ont décidé d'entreprendre l'étude d'une convention commerciale entre le Mexique et le Guatemala, accord ayant pour objet de redresser le déséquilibre de la balance commerciale et d'intensifier le plus possible les relations économiques entre les deux pays, compte tenu du degré de développement de chacun d'eux. Le Président du Mexique a offert, en outre, d'appuyer les démarches entreprises par le Gouvernement du Guatemala en vue de l'augmentation de la quote-part que lui attribue l'Organisation Internationale du Café.

Les Deux Chefs d'Etat ont également décidé de donner des instructions à leurs Ministères respectifs des Affaires étrangères, afin de préparer la négociation d'une convention d'assistance technique et d'un accord relatif aux échanges culturels qui tiendrait compte, au premier chef, de la nécessité de protéger les richesses archéologiques des deux pays, ainsi que d'effectuer des études conjointes concernant les questions anthropologiques.

Examinant les problèmes qui se sont posés dans le passé pour certains points frontaliers, les deux Chefs d'Etat ont convenu de la nécessité de coordonner les efforts de leurs Gouvernements en vue d'améliorer la co-existence entre Mexicains et Guatémaltèques tout au long de la ligne de partage, de faciliter le transit de personnes et de marchandises et de réprimer les manœuvres illicites.

Au terme de leurs entretiens, le Président Díaz Ordaz et le Président Peralta Azurdia se sont mis d'accord sur le fait que cette visite doit marquer le début d'une ère nouvelle dans les rapports de bonne volonté entre le Mexique et le Guatemala.



A EL SALVADOR, le Président Díaz Ordaz et le colonel Julio Adalberto Rivera, Président de la République, ont engagé des conversations dans un esprit d'amitié fraternelle, qui caractérise les relations entre deux pays.

Les deux Chefs d'Etat ont déclaré leur intention de prendre toutes les mesures susceptibles de contribuer à écarter le danger de guerre et, en particulier, de signer un accord consacrant l'engagement selon lequel l'Amérique Latine sera considérée comme zone dénucléarisée.

Les deux Présidents ont convenu de parvenir, dans l'ordre économique, aux objectifs suivants :

*En politique commerciale*, ils coordonneront leur action en ce qui concerne les problèmes posés par leurs produits fondamentaux d'exportation, et ils essaieront de redresser le déséquilibre existant dans les échanges de biens et services entre El Salvador et le Mexique.

*En politique industrielle*, des investissements mutuels et des projets industriels d'intérêt mutuel seront encouragés, tant pour la satisfaction des marchés intérieurs que pour des fins d'exportation.

*Dans le domaine financier*, les investissements et l'afflux de crédits du Mexique à El Salvador seront favorisés. Les deux Chefs d'Etat se sont déclarés satisfaits des négociations

engagées à cet effet entre le « Banco de México » et le « Banco Centroamericano de Integración Económica ».

*Le Gouvernement du Mexique* consent à accorder à El Salvador des préférences douanières à l'importation de produits qui seront choisis d'un commun accord, sous réserve que ceux-ci seront fabriqués par des entreprises au capital centre-américain majoritaire.

*En matière de tourisme*, les deux Gouvernements se proposent d'encourager conjointement les investissements à El Salvador et d'étendre à l'Amérique Centrale les circuits touristiques mexicains.

*Dans le domaine de la coopération technique*, il a été décidé d'intégrer des programmes et des mécanismes en vue d'échanges d'expériences et de procédés technologiques. Le Mexique a offert la coopération immédiate de son Gouvernement pour combattre les fléaux frappant les cultures de coton d'El Salvador. Un Institut de Recherches du Coton sera créé prochainement avec le concours des deux pays.

Enfin, les deux Présidents ont pris note de la signature d'une convention relative aux échanges culturels entre le Mexique et El Salvador, et manifesté leur intention de la mettre rapidement en vigueur, au profit du rapprochement entre Mexicains et Salvadoriens.



AU HONDURAS, le Président du Mexique a eu de longs entretiens avec le Président de la République, le général Osvaldo López Arellano. Les deux Présidents ont souligné

que la paix et le bien-être de leurs peuples ne peuvent être assurés que grâce à une politique énergique combattant l'isolationnisme, le manque d'hygiène, l'ignorance et l'insécurité des masses. Ils ont déclaré que le développement requiert l'adoption de mesures tendant à obtenir les résultats suivants :

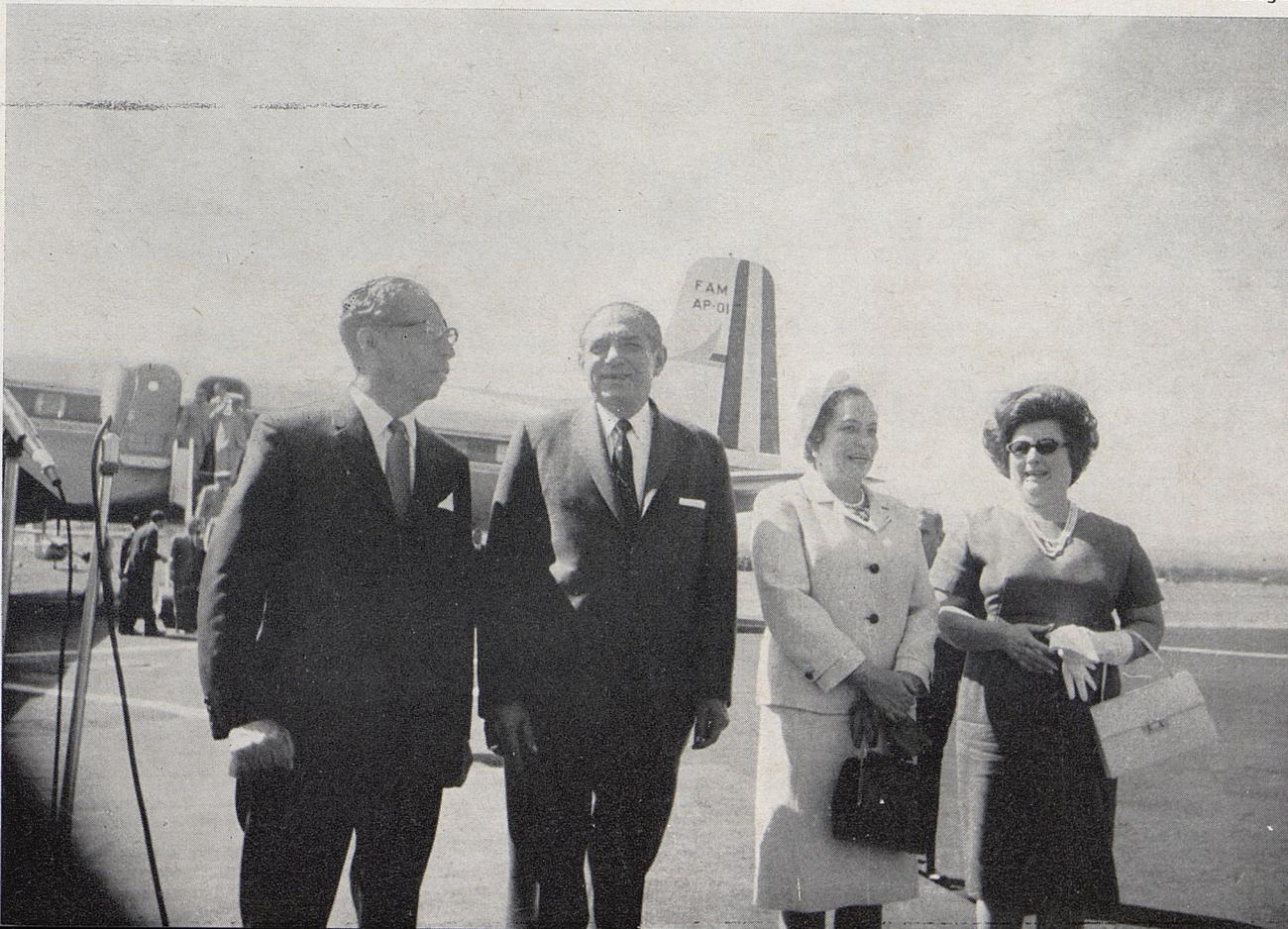
*Le Gouvernement du Mexique se propose* de favoriser les importations en provenance du Honduras et les deux Gouvernements faciliteront et accroîtront en général les échanges de biens et services. A cet effet, des moyens de transports terrestres, maritimes et aériens seront établis entre leurs pays, et, en particulier, une liaison maritime régulière sera assurée entre la péninsule du Yucatán et le port de Cortés.

*Le Gouvernement du Mexique est disposé* à accorder unilatéralement au Honduras un régime douanier préférentiel à l'importation de produits déterminés, fabriqués par des entreprises au capital centre-américain majoritaire. Les deux Gouvernements conviennent de s'accorder réciproquement des régimes douaniers préférentiels pour des produits provenant d'investissements mutuels.

*Les deux Gouvernements coordonneront* leur action pour la défense des produits fondamentaux d'exportation sur les marchés internationaux, notamment le café, le coton, le sucre, les céréales et la viande. En outre, ils élaboreront des projets de complément industriel pour que matières et produits semi-ouvrés d'origine hondurienne soient industrialisés au Mexique ou vice-versa.

*Le Président du Honduras* a marqué sa satisfaction en recevant du Président Díaz Ordaz un document par lequel le « Banco de México » ouvre un crédit de cinq millions de dollars en faveur du « Banco Centroamericano de Inte-

*Avec le Président du Nicaragua*





*Au Costa Rica*

gración Económica» et par l'engagement selon lequel le Mexique doit acheter pour un million de dollars de bons émis par cette dernière banque.

*A propos de l'assistance technique*, il a été convenu d'accorder des programmes d'échanges aux secteurs de développements de l'agriculture, de l'élevage et de l'industrie, de développement de l'infrastructure de commercialisation de produits exportables et du tourisme.

*Les deux Présidents ont manifesté* leur satisfaction par la signature d'une convention culturelle et ont donné des instructions à leurs gouvernements en vue de la création d'un Institut d'études précolombiennes, lequel aura pour mission l'exploration et la restauration des monuments de la culture maya existant au Mexique et au Honduras. Les autres pays d'Amérique Centrale seront appelés à participer à cet Institut.

*Le Président Díaz Ordaz a exprimé* sa gratitude pour l'accueil cordial dont il a été l'objet, et il a invité le Pré-

sident López Arellano à lui rendre prochainement une visite officielle au Mexique.



AU NICARAGUA, le Président de la République, le Dr René Gutiérrez, a écouté avec un vif intérêt l'exposé du Président Díaz Ordaz sur les résultats de ses visites aux Républiques du Guatemala, d'El Salvador et du Honduras. Il a déclaré qu'à la suite de ce périple, une ère nouvelle s'ouvrait dans les rapports entre le Mexique et les Républiques d'Amérique Centrale.

Les deux Présidents ont étudié, dans un climat de fraternité, les divers aspects des relations entre les deux pays, et sont arrivés à la signature d'une convention culturelle, à un accord d'assistance mutuelle et à une déclaration conjointe relative aux questions économiques. Sur ce dernier plan, les Présidents ont décidé de coordonner leur action en ce qui concerne l'exportation des matières premières et de compenser le déséquilibre de la balance commerciale entre le Nicaragua et le Mexique en encourageant le développement

industriel, grâce à des projets complémentaires favorisant l'exportation vers les marchés mondiaux, sans porter préjudice au développement agricole, vital pour les deux pays.

Les deux Chefs d'Etat ont convenu de favoriser les investissements ainsi que l'afflux de crédits publics et privés en vue de faciliter le développement des activités productives, le Mexique accordant ses encouragements aux investissements de ses ressortissants. Ils se sont également déclarés prêts à patronner les projets susceptibles de tirer parti des matières premières et des produits semi-ouvrés, d'origine nicaraguayenne, pour le développement de la production au Mexique ou vice-versa.

La convention d'assistance technique, signée par les deux hauts Magistrats, tend au fond à favoriser les échanges d'experts en vue de projets de développement, la collaboration pour le perfectionnement de la main-d'œuvre et les bourses d'études de haute spécialisation et de formation technique.

Le Président du Nicaragua s'est félicité du haut développement économique, industriel, culturel et social du Mexique, et a déclaré que l'essor de ce pays devait être un motif d'inspiration pour les pays d'Amérique Centrale. Le Président Díaz Ordaz a invité le Président Schick à lui rendre sa visite officielle.



*Avec le Président du Honduras*

Les deux Présidents se sont félicités des prêts consentis par la Banque du Mexique au « Banco Centroamericano de Integración Económica » et ont déclaré que ce serait le début d'un soutien plus important d'organismes financiers du Mexique et d'autres établissements d'Amérique Centrale.

Les Présidents ont décidé de rédiger une convention relative aux échanges culturels, prévoyant l'assistance réciproque des universités des deux pays. Ils ont mis l'accent sur l'utilité de favoriser des échanges de chercheurs, de professeurs et d'étudiants, ainsi que de livres et de revues, d'expositions artistiques, de représentations théâtrales, d'œuvres d'art et d'archéologie, de programmes de télévision et de radio-diffusion ainsi que de films non commerciaux. Cette convention prévoit la création d'un Institut de Recherches Anthropologiques d'intérêt mutuel.

AU COSTA RICA, les Présidents Díaz Ordaz et Francisco J. Orlich ont déclaré leur attachement à la Charte des Nations Unies ainsi qu'à la Charte des Etats Américains. Ils ont affirmé que l'essor économique et social doit s'effectuer dans le cadre de la démocratie politique et que celle-ci n'aura pas de fondements tant que les hommes ne seront pas en mesure de satisfaire leurs besoins matériels.

Le Président du Mexique s'est déclaré satisfait du développement exemplaire du Marché Commun d'Amérique Centrale, et disposé à apporter tout son concours aux projets régionaux ou nationaux de développements dans cette partie du continent.

A propos des rapports entre les deux pays, les Présidents ont décidé :

*De coordonner leur action* pour les questions de commerce international et de compenser le déséquilibre des échanges de biens et services en donnant un nouvel essor aux importations de produits en provenance du Costa Rica et en accordant, unilatéralement, un régime douanier préférentiel à l'importation de certains produits fabriqués par des entreprises au capital centre-américain majoritaire.

Des investissements mutuels au Costa Rica seront encouragés avec une participation majoritaire d'hommes d'affaires de ce pays. Des projets de modernisation industrielle seront étudiés en vue de la mise en valeur de matières premières et de produits semi-ouvrés d'origine costaricaine, pour le développement de la production du Mexique et réciproquement.

Des crédits publics et privés seront encouragés en faveur du Costa Rica. A cet effet, le Gouvernement de Costa Rica

Dans ce but, des échanges d'expériences seront favorisés, en matière agricole et de culture, de sécurité sociale, de logement et d'hygiène.

Les deux Présidents se sont félicités de la signature d'une Convention d'Assistance technique réciproque ainsi que d'un Accord culturel. Le Président Díaz Ordaz a déclaré que le Mexique accorderait toutes facilités pour que les étudiants costaricains puissent accéder en plus grand nombre aux institutions mexicaines d'enseignement supérieur, en renforçant ainsi un des courants qui ont le plus contribué à la compréhension et à l'amitié entre les deux peuples.



A PANAMA, le Président Díaz Ordaz et le Président Marco A. Robles ont renouvelé le souhait de resserrer les liens fraternels qui ont toujours uni leurs deux peuples.



*Avec le Président du Salvador*

a exprimé sa gratitude pour l'aide financière apportée par le Mexique à son programme de construction d'écoles.

Il a été décidé d'améliorer les liaisons entre le Mexique et Costa Rica, et que, à brève échéance, interviendrait une Convention bilatérale relative aux transports aériens.

Les deux Présidents ont décidé d'employer tous leurs efforts afin que cette mesure conjointe en faveur du développement économique, ait une répercussion directe sur le relèvement social de l'Amérique Centrale, compte tenu, en particulier, des intérêts des masses ouvrières et paysannes.

En vue d'intensifier les relations culturelles, une convention est intervenue, laquelle prévoit des échanges de professeurs, d'artistes et d'étudiants, et il a été décidé de créer, dans les capitales des deux pays, un organe permanent d'échanges culturels.

Les deux Présidents ont reconnu que seules la coopération et l'assistance mutuelle permettraient d'atteindre les objectifs d'un développement économique accéléré, progressif et équilibré. Ils ont décidé de coordonner leur politique commerciale et estimé que, dans l'immédiat, un instrument de cette

coopération pourrait consister à tirer parti de la situation géographique de Panama et de ses installations, en tant qu'entrepôt et centre de distribution des produits d'Amérique Latine.

Ils ont décidé de tendre à rétablir l'équilibre de la balance commerciale et d'encourager des projets en vue de compléter l'équipement industriel, grâce à des mesures et des méthodes semblables à celles que le Président Díaz Ordaz avait envisagées avec les Présidents des autres pays du Marché Commun d'Amérique Centrale. Ils ont également réaffirmé leur intention d'intensifier l'industrialisation des deux pays, sans porter atteinte aux efforts faits en vue de relever les conditions de vie des zones rurales.

Les Présidents ont déclaré que les principes du Droit des Gens doivent régir la solution des problèmes relatifs à la

souveraineté et aux intérêts vitaux des Etats. Le Président Robles a parlé des planifications fondamentales de son pays, à propos du projet de nouveau Traité concernant le Canal de Panama. A ce sujet, le Président du Mexique a exprimé sa confiance dans la réussite des négociations en cours, qui consacreront les justes aspirations nationales de Panama.

Enfin, les deux Présidents ont renouvelé l'expression de leur attachement aux principes de non-intervention et de libre détermination des peuples, ainsi qu'à ceux de solution pacifique des conflits et de proscription de la force ou de toute forme d'agression, pression ou coercition, susceptibles de constituer une intervention dans les affaires intérieures ou extérieures des Etats.

Le Président Díaz Ordaz a invité le Président Robles à lui rendre officiellement sa visite au Mexique.

*A Panama*



# NOMINATION DE M. MORONES PRIETO

M. le Dr Ignacio Morones Prieto, qui a été l'Ambassadeur du Mexique en France pendant plus de cinq ans, a abandonné cette charge en décembre 1965, après avoir pris congé du Président de la République française, général Charles de Gaulle, du Ministre des Affaires Étrangères, M. Maurice Couve de Murville, de quelques-uns des principaux fonctionnaires du Gouvernement français et des amis du Mexique dont la sympathie et l'encouragement l'avaient accompagné pendant sa mission.

À son retour au Mexique, M. Morones Prieto a été nommé par M. Gustavo Díaz Ordaz, Président de la République, Directeur général de l'« Instituto Mexicano del Seguro Social », nomination qui a été accueillie chaleureusement dans les milieux officiels et privés du Mexique, étant donné l'estimation générale dont bénéficie M. Morones Prieto et la capacité et l'expérience dont il a fait preuve tout au long de sa vie publique.

L'« Instituto Mexicano del Seguro Social » fut fondé en 1943 comme un organisme au service du public national. L'Institut couvre les risques de la population laborieuse du pays, aussi bien dans le domaine des accidents de travail et des maladies professionnelles, que dans celui des maladies en général, et de la maternité, ainsi que ceux d'invalidité, vieillesse, mort et chômage des travailleurs âgés.

Les buts de l'Institut ne s'épuisent pourtant pas dans ces fonctions; il recherche aussi, dans une conception moderne de la sécurité sociale, l'élévation générale de la condition des travailleurs, leur fournissant tous les services qui constituent, en plus d'une garantie de salaire, l'offre d'un cadre de vie acceptable et la possibilité d'une amélioration personnelle.

Pour atteindre tous ces buts, l'Institut a développé un vaste système d'hôpitaux, cliniques et établissements de santé, ainsi que des habitations populaires, des terrains de sports, des unités de service social, des théâtres, des écoles artistiques, des ateliers et des centres d'entraînement technique.

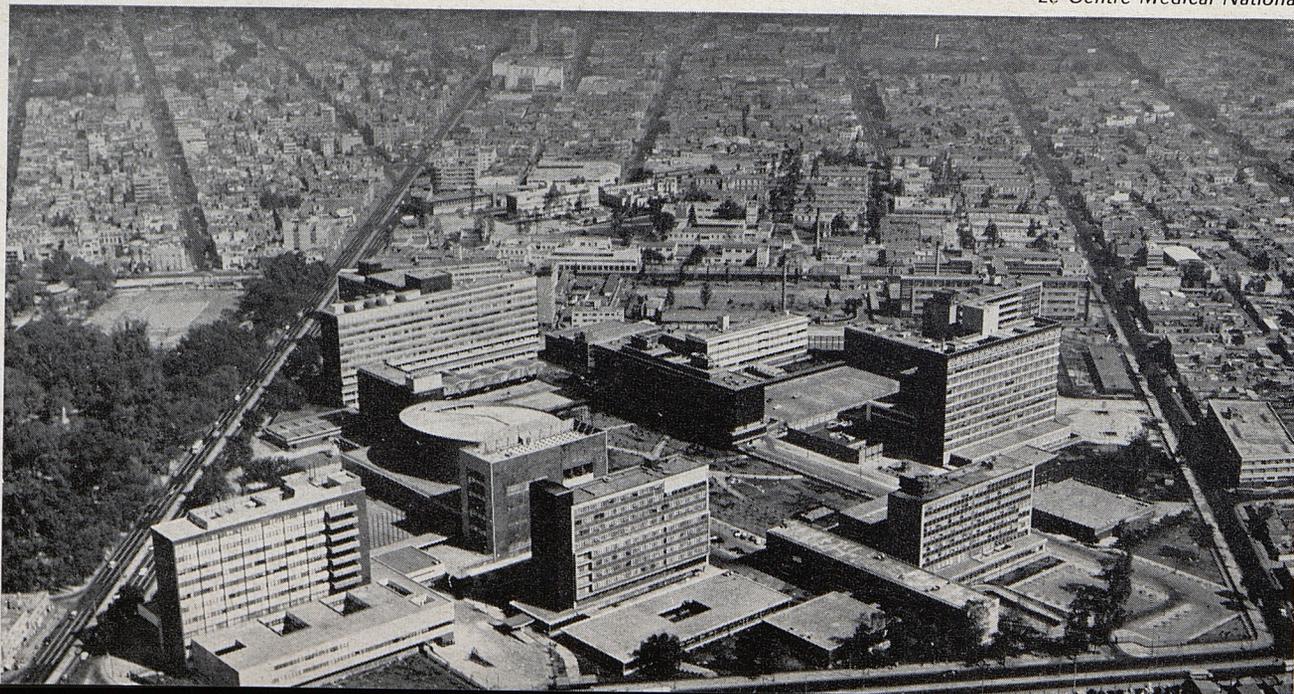


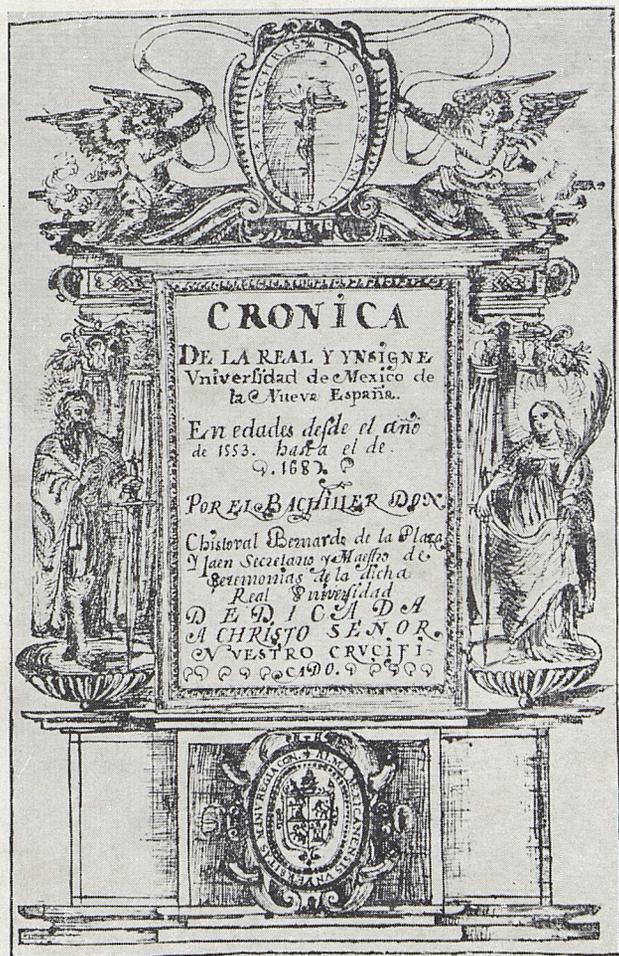
M. Morones  
Prieto

Au cours des dernières années, le nombre d'assurés et de bénéficiaires de l'Institut a augmenté remarquablement, atteignant le chiffre de 6.745.000 personnes, pour s'occuper desquelles on a réalisé d'importants investissements, parmi lesquels se signale le Centre Médical National, qui est l'unité hospitalière et de recherche médicale la plus importante de l'Amérique Latine. L'Institut envisage l'incorporation graduelle de toute la population du pays, et il a engagé récemment dans ce but un mouvement tendant à l'affiliation de la population agricole.

L'Institut est financé par les apports des employeurs, des travailleurs et de l'État, qui constituent un budget dont le volume fait de cette institution, du point de vue de la somme des ressources, une des trois les plus importantes du pays, les deux autres étant l'entreprise « Petróleos Mexicanos » et le Ministère de l'Instruction Publique.

Le Centre Médical National





**CRONICA**

DE LA REAL Y YNSIGNE  
Vniuersidad de Mexico de  
la Nueva España.

En edades desde el año  
de 1553. hasta el de  
1687.

Por EL BACHILLER DON

Christoval Bernarde de la Placa  
y Juan Secretano y Masfio de  
Ceremonias de la dicha  
Real Vniuersidad

DE D. I. C. A. D. A

A CHRISTO SENOR.

EN VESTRO CRUCIFI.

1687.